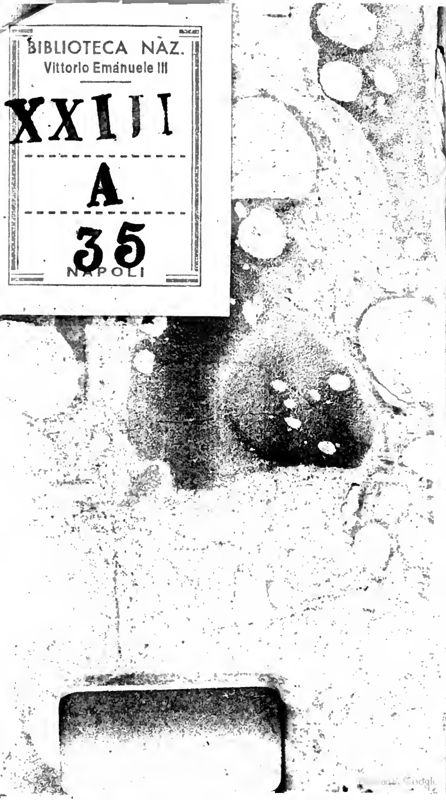




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
A
35
NAPOLI



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME VINGT-DEUXIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

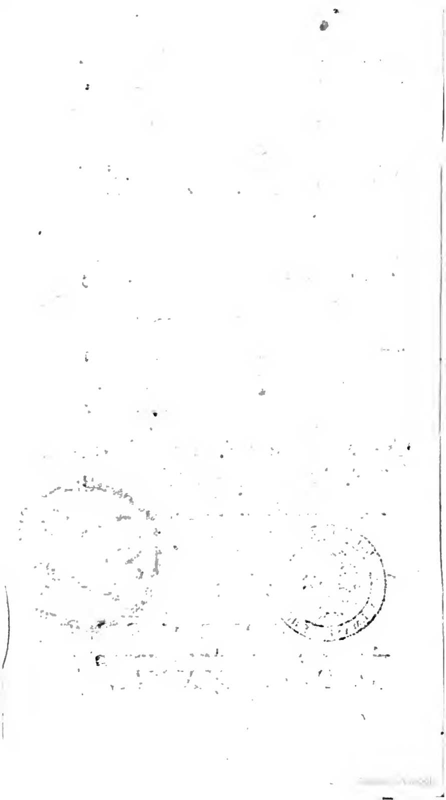
TOME. VINGT-DEUXIEME.

Contenant le Ier. & partie du IIe. Dialogue de *Rousseau* Juge de *Jean Jaques*.



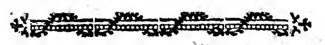
A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.
DIALOGUES.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.
OVID. TRIST.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DU PREMIER DIALOGUE (*).

CET ouvrage me fut confié par ſon Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me ſuis fait un devoir ſacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce ſeroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de ſon ſiecle devoit

(*) L'Editeur de ce Dialogue eſt Monſieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en dépoſa enſuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

néceſſairement produire ſur une ame auſſi ſenſible que la ſienne (†) : mais après avoir fait quelques progrès dans ce travail, une conſidération que je

---

(†) L'hiſtoire des perſécutions excitées contre M. Rouſſeau par les Eccléſiaſtiques à Geneve, à Motiers, à Berne, à Paris, eſt entre les mains de tout le monde; mais j'ai trouvé bien des perſonnes, ſur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rouſſeau ſont plus connus que ceux de ſes adverſaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté ſa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux paſſages, pris au haſard, dans la quantité prodigieuſe de libelles que les Théologiens, les Muſiciens, les Partiſans du deſpotiſme, les Auteurs, les Dévots, & ſur-tout les Philoſophes de l'Ecole moderne n'ont pas ceſſé de vomir contre lui depuis plus de ſeize ans. Le premier eſt pris d'une brochure anonyme, qui a pour titre *Sentimens des Citoyens*, imprimée à Geneve en 1763.

n'avois pas prévue, m'obligea à l'abandonner : forcé de citer des faits & d'entrer dans des détails, je voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre un air d'apologie;

" Est-ce un Savant qui dispute contre les
" Savans ? non : c'est l'Auteur d'un opéra,
" & de deux comédies sifflées. Est-ce un
" homme de bien qui, trompé par un faux
" zele, fait des reproches indiscrets à des
" hommes vertueux? Nous avouons avec
" douleur, & en rougissant, que c'est un
" homme qui porte encore les marques fu-
" nestes de ses débauches, & qui, déguisé
" en Saltimbanque, traîne avec lui de vil-
" lage en village, & de montagne en mon-
" tagne, la malheureuse dont il fit mourir
" la mere, & dont il a exposé les enfans à
" la porte d'un hôpital, en rejettant les
" soins qu'une personne charitable vouloit
" avoir d'eux, & en abjurant tous les sen-
" timens de la nature, comme il avoit dé-
" pouillé ceux de l'honneur & de la Reli-
" gion ".

& le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a inspirés, pour que j'aye voulu paroître m'en charger un seul inst-

---

A ce passage M. Rousseau a répondu de la maniere suivante.

" Je veux faire, avec simplicité, la décla-
" ration que semble exiger de moi cet arti-
" cle. Jamais aucune maladie de celles dont
" parle ici l'Auteur, ni petite, ni grande,
" n'a souillé mon corps. Celle dont je suis
" affligé, n'y a pas le moindre rapport:
" elle est née avec moi, comme le savent
" les personnes encore vivantes qui ont pris
" soin de mon enfance. Cette maladie est
" connue de MM. Malouin, Morand,
" Thierry, Daran, & du frere Côme. S'il s'y
" trouve la moindre marque de débauche,
" je les prie de me confondre, & de me
" faire honte de ma devise. La personne sage
" & généralement estimée, qui me soigne
" dans mes maux & me console dans mes

tant. Au reste, l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles & vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnoîtront à

„ afflictions, n'est malheureuse, que parce „ qu'elle partage le sort d'un homme fort mal- „ heureux ; sa mere est actuellement pleine „ de vie & en bonne santé malgré sa vieil- „ lesse. Je n'ai jamais exposé, ni fait exposer „ aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, „ ni ailleurs. Une personne qui auroit eu „ la charité dont on parle, auroit eu celle „ d'en garder le secret ; & chacun sent que „ ce n'est pas de Geneve, où je n'ai point „ vécu, & d'où tant d'animosité se répand „ contre moi qu'on doit attendre des infor- „ mations fidelles sur ma conduite. Je n'a- „ jouterai rien sur ce passage, sinon qu'au „ meurtre près, j'aimerois mieux avoir fait „ ce dont son Auteur m'accuse, que d'en „ avoir écrit un pareil „.

L'autre se trouve dans une espece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort

l'inſtant leur compatriote, *qui parle ſi bien la langue du pays;* ils pleureront ſur les angoiſſes d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle de-

de M. Rouſſeau; dans laquelle l'Auteur anonyme, avec un zele digne de ſon école, ſous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, ſe permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *Délateur par état*; puis il ajoute cette note.

" Si par une bizarrerie qui n'eſt pas ſans ,, exemple, il paroiſſoit jamais un ouvrage ,, où d'honnêtes gens fuſſent impitoyablement déchirés par un artificieux ſcélérat, qui pour donner quelque vraiſemblance à ſes injuſtes & cruelles imputations, ſe peindroit lui-même de couleurs ,, odieuſes, anticipez ſur le moment & demandez-vous à vous-même: ſi un impudent, un Cardan, qui s'avoueroit coupable de mille méchancetés, feroit un garant bien digne de foi; ce que la calomnie ,, auroit dû lui coûter, & ce qu'un forfait

voit voir toute la terre se liguer contre son repos & son honneur; & ils commenceront la vengeance qui attend ses lâches

---

„ de plus ou de moins ajouteroit à la turpi-
„ tude secrete d'une vie cachée pendant plus
„ de cinquante ans sous le masque le plus
„ épais de l'hypocrisie. Jettez loin de vous
„ son infâme libelle, & craignez que, sé-
„ duit par une éloquence perfide, & en-
„ traîné par les exclamations aussi puériles
„ qu'insensées de ses enthousiastes, vous ne
„ finissiez par devenir ses complices. Dé-
„ testez l'ingrat qui dit du mal de ses bien-
„ faiteurs; détestez l'homme atroce qui ne
„ balance pas à noircir ses anciens amis;
„ détestez le lâche qui laisse sur sa tombe
„ la révélation des secrets qui lui ont été
„ confiés, ou qu'il a surpris de son vivant.
„ Pour moi, je jure que mes yeux ne se-
„ roient jamais souillés de la lecture de son
„ ouvrage; je proteste que je préférerois ses
„ invectives à son éloge „.

Essai sur la vie de Séneque, pag. 128.

persécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la postérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amusement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour satisfaire à leur curiosité. Le froid Philosophe daignera peut-être y voir un morceau intéressant pour servir à l'histoire de l'esprit humain.

S'il est une plume capable de peindre les mœurs les plus simples & les plus sublimes, une

---

Qui peut lire ces deux passages, écrits à la distance de seize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, sans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le seul asyle où il sera également à l'abri de la rage, du fanatisme & des traits empoisonnés de l'envie!

bienveillance qui partageoit toutes les miseres du genre-humain, un courage toujours prêt à se sacrifier pour la cause de la vérité, & sur-tout ces aspirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre foiblesse puisse y atteindre, mais qui tiennent celui qui les ressent dans une assiette bien au-dessus de celle des ames ordinaires, — que cette plume écrive la Vie de JEAN-JAQUES ROUSSEAU (*).

(*) Socrate vivoit dans un siecle où ses préceptes & son exemple lui attirerent une foule de disciples, & c'est à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous savons de cet homme admirable. Rousseau a été seul dans le sien; mais ses livres nous restent, & ceux qui savent les lire n'ont pas besoin d'autre histoire, ni de sa vie, ni de ses mœurs.

QUI que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.

DU SUJET
ET DE LA FORME
DE CET ÉCRIT.

J'Ai souvent dit que si l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me serois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette assertion a laissé tout le monde fort indifférent sur ce point, & je n'ai vu chez personne la moindre curiosité de savoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles eussent été mes raisons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement sûr de l'impossibilité d'en user plus justement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conséquent que dans ma supposition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans sa confiance une hauteur dédaigneuse qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ses guides & de la sienne dans cette affaire. Tout cela,

couvert pour moi d'un myftere impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raifons, m'a engagé à les dire pour les foumettre aux réponfes de quiconque auroit la charité de me détromper : car mon erreur, fi elle exifte, n'eft pas ici fans conféquence : elle me force à mal penfer de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'eft plus éloigné de ma volonté que d'être injufte & ingrat envers eux, ceux qui me défabuferoient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, fubftitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient fenfible & reconnoiffant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'eft pas-là, cependant, le feul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime fe fera fentir dans cet écrit. Mais je protefte qu'il n'entre plus dans ces motifs l'efpoir, ni prefque le defir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la juftice qu'ils me refufent, & qu'ils font bien déterminés à me refufer toujours.

En voulant exécuter cette entreprife, je me fuis vu dans un bien fingulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raifons en faveur de mon fentiment,

c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir fur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe fe conduire à mon égard avec la plus grande confiance fur des maximes fi nouvelles, fi peu concevables pour moi, je ne pouvois fuppofer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raifonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaifir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la juftice, toutes les régles du bon fens, fans objet, fans profit, fans prétexte, uniquement pour fatisfaire une fantaifie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occafion. Le filence profond, univerfel, non moins inconcevable que le myftere qu'il couvre, myftere que depuis quinze ans on me cache avec un foin que je m'abftiens de qualifier, & avec un fuccès qui tient du prodige; ce filence effrayant & terrible ne m'a pas laiffé faifir la moindre idée qui pût m'éclairer fur ces étranges difpofitions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai fu former aucune qui pût ex-

pliquer ce qui m'arrive de maniere à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penſer quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue ſon objet & ſes auteurs, les abſurdités ſans nombre que j'ai vu naître de ces ſuppoſitions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'eſt tourmentée à leur ſubſtituer n'ont pas mieux ſoutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien ſuppoſer des raiſons dans le parti approuvé & ſuivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à ſéduire la multitude; & ſi je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai raſſemblé ſoigneuſement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes ſoins n'aboutiſſant à rien qui pût me ſatisfaire, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre pour m'expliquer: c'étoit, ne pouvant raiſonner ſur des motifs particuliers qui m'étoient in-

connus & incompréhenſibles, de raiſonner ſur une hypotheſe générale qui pût tous les raſſembler : c'étoit entre toutes les ſuppoſitions poſſibles de choiſir la pire pour moi, la meilleure pour mes adverſaires, & dans cette poſition, ajuſtée autant qu'il m'étoit poſſible aux manœuvres dont je me ſuis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos myſtérieux que j'ai pu ſaiſir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raiſonnable & la plus juſte. Epuiſer tout ce qui ſe pouvoit dire en leur faveur, étoit le ſeul moyen que j'euſſe de trouver ce qu'ils diſent en effet, & c'eſt ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plauſibles & d'argumens ſpécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai ſouvent rougi, je l'avoue, des raiſons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponſes; parce que celles-ci dérivent immédiatement des

premiers principes de la juſtice, des premiers élémens du bon ſens & qu'elles ſont applicables à tous les cas poſſibles d'une ſituation pareille à celle où je ſuis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à diſcuter le pour & le contre, je l'ai choiſie pour cette raiſon. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me ſuis déſigné en tiers à ſon exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puiſque je me ſuis abſtenu de le rendre complice d'une conduite que je déſapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuſte en lui donnant ici le perſonnage que toute ſa nation s'empreſſe de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des ſentimens plus raiſonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ſes compatriotes, & celui que j'ai mis en ſcene eſt tel, qu'il ſeroit auſſi heureux pour moi qu'honorable à ſon pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitaſſent. Que ſi quelque-

fois je l'engage en des raiſonnemens abſurdes, je proteſte derechef en ſincérité de cœur que c'eſt toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus ſolides pour autoriſer les ſingulieres pratiques dont je ſuis l'objet, & dont elle paroît ſe glorifier ſi fort.

Ce que j'avois à dire étoit ſi clair & j'en étois ſi pénétré, que je ne puis aſſez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du déſordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément ſous la plume d'un autre eſt préciſément ce qui l'a rendu tiede & languiſſant ſous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agiſſoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuſe que pour la cauſe d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défenſe eſt trop au-deſſous de moi, trop peu digne des ſentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'eſt pas non plus, on le ſentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, ſans me contempler moi-même dans la poſition du monde la plus déplorable

& la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées tristes & déchirantes, de souvenirs amers & révoltans, de sentimens les moins faits pour mon cœur; & c'est en cet état de douleur & de détresse qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit si souvent abandonné. Ne pouvant souffrir la continuité d'une occupation si douloureuse, je ne m'y suis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'est venue dix fois, sans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le serrement de cœur l'étouffent; & l'on sentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les dispositions constantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi sans cesse, d'en parler avec justice &

vérité, ſans louange & ſans dépreſſion. Cela n'eſt pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui eſt dû : il eſt par-là diſpenſé d'en prendre le ſoin lui-même. Il peut également & ſe taire ſans s'avilir, & s'attribuer avec franchiſe les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui ſe ſent digne d'honneur & d'eſtime & que le public défigure & diffame à plaiſir, de quel ton ſe rendra-t-il ſeul la juſtice qui lui eſt due? Doit-il ſe parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il ſe vanter des qualités qu'il ſent en lui, mais que tout le monde refuſe d'y voir? Il y auroit moins d'orgueil que de baſſeſſe à proſtituer ainſi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuſe juſtice, ſeroit plutôt ſe dégrader que s'honorer, & ce ſeroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils ſe complaiſent, par de telles proteſtations. Un ſilence fier & dédaigneux eſt en pareil cas plus à ſa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit néceſſairement que je diſſe de quel œil, ſi j'étois un autre,

je verrois un homme tel que je ſuis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un ſi difficile devoir, ſans inſulter à l'incroyable aveuglement du public, ſans me vanter fiérement des vertus qu'il me refuſe, ſans m'accuſer non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant ſimplement ce que j'aurois déduit d'une conſtitution ſemblable à la mienne, étudiée avec ſoin dans un autre homme. Que ſi l'on trouve dans mes deſcriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modeſtie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'exceſſive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté pluſieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de ſuite; jamais je n'ai pu ſoutenir ce nouveau tourment. Le vif ſentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'eſt impoſſible de rien retenir, de rapprocher deux phraſes & de comparer deux idées. Tandis que

je force mes yeux à ſuivre les lignes, mon cœur ſerré gémit & ſoupire. Après de fréquens & vains efforts, je renonce à ce travail dont je me ſens incapable, &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à tranſcrire ces informes eſſais que je ſuis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils ſont, l'entrepriſe en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y ſeroient attachés; je ſuis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées ſur des papiers détachés dans l'eſpoir de les encadrer aiſément; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impoſſible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire: il eſt noyé dans un cahos de déſordre & de redites, mais il y eſt: les bons eſprits ſauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confeſſions, ceux qui ne peuvent ſouffrir un peu de fatigue, ni ſoutenir une attention ſuivie pour l'intérêt de la juſtice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'en-

nui de cette lecture; ce n'eſt pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miſeres de ma vie ſoit pour perſonne un objet d'amuſement.

Que deviendra cet écrit? Quel uſage en pourrai-je faire? Je l'ignore, & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui diſpoſent de moi en ont eu connoiſſance auſſi-tôt qu'il a été commencé, & je ne vois dans ma ſituation aucun moyen poſſible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainſi ſelon le cours naturel des choſes toute la peine que j'ai priſe eſt à pure perte. Je ne ſais quel parti le Ciel me ſuggérera, mais j'eſpérerai juſqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cauſe juſte. Dans quelques mains qu'il faſſe tomber ces feuilles, ſi parmi ceux qui les liront peut-être il eſt encore un cœur d'homme, cela me ſuffit, & je ne mépriſerai jamais aſſez l'eſpece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun ſujet de confiance & d'eſpoir.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables chofes je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Jufte Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais détefter !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'eft ce même homme dont les pompeufes productions vous ont fi charmé, fi ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de fafte.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons juftes, même avec les méchans. Le fafte n'excite

tout au plus qu'une admiration froide & ftérile, & furement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Fafte ou force, qu'importe le mot, fi l'idée eft toujours la même? Si ce fublime jargon tiré par l'hypocrifie d'une tête exaltée n'en eft pas moins dicté par une ame de boue ?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du fafte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'infpireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la féchereffe des fermons & des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme, fi l'on favoit chercher & ranimer dans fon cœur ces fentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réferve & que les paffions étouffent. Mais celui qui peut contempler de fang-froid

la vertu dans toute ſa beauté, celui qui ſait la peindre avec ſes charmes les plus touchans ſans en être ému, ſans ſe ſentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exiſter, eſt un méchant ſans reſſource, c'eſt un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exiſter? Sur l'effet qu'on produit en vous les écrits de ce miſérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce ſera prendre le ſoin le plus inutile ou le plus ſuperflu: car tout ce que je vous dirai ne ſauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas beſoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal ſemblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y eſt la même que ſur notre terre, mais l'économie en eſt plus ſenſible, l'ordre en eſt plus marqué, le ſpectacle plus admirable; les formes ſont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus ſua-

ves, tous les objets plus intéreſſans. Toute la nature y eſt ſi belle que ſa contemplation enflammant les ames d'amour pour un ſi touchant tableau, leur inſpire avec le deſir de concourir à ce beau ſyſtême la crainte d'en troubler l'harmonie; & de-là naît une exquiſe ſenſibilité, qui donne à ceux qui en ſont doués des jouiſſances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les paſſions y ſont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou ſeulement plus ſimples & plus pures, elles prennent par cela ſeul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature ſont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il eſt poſſible à notre conſervation & à notre bonheur: mais bientôt manquant de force pour ſuivre à travers tant de réſiſtance leur premiere direction, ils ſe laiſſent déflèchir par mille obſtacles qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie ſa premiere deſtination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainſi le change; mais cet effet

vient principalement de la foibleſſe de l'ame qui, ſuivant mollement l'impulſion de la nature, ſe détourne au choc d'un obſtacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui ſuit plus vigoureuſement ſa courſe ne ſe détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obſtacle, ou s'amortit & tombe à ſa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils ſont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela ſeul leur ame garde toujours ſon caractere originel. Les paſſions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de ſoi pour principe, ſont toutes aimantes & douces par leur eſſence ; mais quand, détournées de leur objet par des obſtacles, elles s'occupent plus de l'obſtacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent iraſcibles & haineuſes, & voilà comment l'amour de ſoi, qui eſt un ſentiment bon & abſolu, devient amour-propre, c'eſt-à-dire, un ſenti-

ment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, si-tôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continuel des passions d'autrui & des siennes, & parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien ; c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, & de se tenir sans impatience à la place où le hasard l'a posé ; bien sûr qu'en n'agissant point, il évite au moins de courir à sa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice ; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis,

c'eſt ſans chercher à les leur rendre, ſans ſe paſſionner contr'eux, ſans ſortir ni de ſa place, ni du calme où il veut reſter.

Nos habitans ſuivant des vues moins profondes, arrivent preſque au même but par la route contraire, & c'eſt leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleſte auquel ils aſpirent & qui fait leur premier beſoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait raſſembler & tendre ſans ceſſe toutes les puiſſances de leur ame pour y parvenir. Les obſtacles qui les retiennent ne ſauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reſte, & cette inaction totale quand ils déſeſpérent d'atteindre au ſeul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas ſeulement du genre des paſſions, mais auſſi de leur force; car les paſſions fortes ne ſe laiſſent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre aſſez tiede, ſouffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cauſe de ſon amour, l'autre à cauſe de ſon amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine

du ſecond, devenue ſa paſſion principale, ſurvive à ſon amour & même s'accroiſſe après qu'il eſt éteint; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cauſe qu'il aime, ceſſe de haïr ſon rival ſi-tôt qu'il ne le craint plus. Or ſi les ames foibles & tiedes ſont plus ſujettes aux paſſions haineuſes qui ne ſont que des paſſions ſecondaires & déſléchies, & ſi les ames grandes & fortes ſe tenant dans leur premiere direction, conſervent mieux les paſſions douces & primitives, qui naiſſent directement de l'amour de ſoi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux ſenti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des paſſions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'eſt-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'eſt autour de nous, mais on y ſait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils ſont bons eux-mêmes: mais la vertu parmi nous oblige ſouvent à combattre & vaincre la nature, & rarement ſont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de réſiſter peut même amol-

tir leurs ames au point de faire le mal par foiblesse, par crainte, par nécessité : ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre & qui forcent au mal l'homme foible malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux; mais si-tôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent

peu pour en ſortir ; ils ne cherchent gueres à s'élever, & deſcendroient ſans répugnance à des relations plus de leur goût, ſachant bien que l'état le plus heureux n'eſt pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont ſur eux très-peu de priſe, l'opinion ne les mene point, & quand ils en ſentent l'effet ce n'eſt pas eux qu'elle ſubjugue, mais ceux qui influent ſur leur ſort.

Quoique ſenſuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoiſſant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'eſt pas à prix d'argent que le vrai plaiſir s'achete ; & quant au bien que peut faire un riche, ſachant auſſi que ce n'eſt pas lui qui le fait, mais ſa richeſſe, qu'elle le feroit ſans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aiſes, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cauſe de la dépendance & des embarras attachés au ſoin de la conſerver.

Le cortege inséparable de l'opulence leur seroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison, ils s'arrêtent, & passent la vie à en jouir en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantastiques que vous décrivez & le monstre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien sans doute, & je le crois ainsi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres si singuliérement constitués doivent nécessairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il est impossible qu'avec des ames si différemment modifiées, ils ne portent

pas dans l'expression de leurs sentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoissent & qui en sont affectés eux-mêmes. C'est un signe caractéristique auquel les initiés se reconnoissent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce signe si peu connu & encore moins employé, est qu'il ne peut se contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de sa source, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer; mais si-tôt qu'il y parvient, on ne sauroit s'y méprendre; il est vrai dès qu'il est senti. C'est dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparses, qu'il se manifeste le plus surement. Mais dans des situations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié distingue bientôt son frere de celui qui sans l'être veut seulement en prendre l'accent, & cette distinction se fait sentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, & ne s'arran-

gent point pour en faire; ce n'eſt jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y ſoient forcés par un ſtimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce ſtimulant, difficile à contenir, impoſſible à contrefaire, ſe fait ſentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuſe découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuſe à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir; voilà les ſeuls motifs qui puiſſent leur mettre la plume à la main: encore faut-il que les idées en ſoient aſſez neuves, aſſez belles, aſſez frappantes pour mettre leur zele en effervescence & le forcer à s'exhàler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems, ni d'âge propre. Comme écrire n'eſt point pour eux un métier, ils commenceront ou ceſſeront de bonne heure ou tard, ſelon que le ſtimulant les pouſſera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il reſtera tranquille comme auparavant, ſans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, ſans ſentir cette ridicule démangeaiſon de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'au-

teur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même & mourra sans être connu de personne, si nul objet ne vient animer son zele au point de le contraindre à se montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monsieur Rousseau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là !

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins sans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïse.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette conclusion; mais pour vous passer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premiérement pouvoir vous accorder avec vous-même: mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les astres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai sentiment sur son compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit ſans myſtere & je vous le répéterai ſans détour. La force de vos preuves ne me laiſſe pas douter un moment des crimes qu'elles atteſtent, & là-deſſus je penſe exactement comme vous : mais vous uniſſez des choſes que je ſépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même perſonne; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monſieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie? Voici qui me paroît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, ſelon moi; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin du Village?

LE FRANÇOIS.

Il eſt vrai, & c'eſt un fait dont perſonne ne doute plus : mais quant à ſes autres ouvrages, je n'ai point encore ouï les lui diſputer.

ROUSSEAU.

Le fecond dépouillement me paroit pourtant une conféquence affez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaifon, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'eft pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'eft beaucoup. Je me contente d'une; mais je la veux, & pour caufe, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien atteftés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit compofée, fans même infifter fur le doute s'il fait faire des vers, & par conféquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une chofe plus pofitive & plus fure; c'eft qu'il ne fait pas la mufique; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude

qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne fait pas la musique ! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me serois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-dessus ni moi ni personne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre, ce ne seroit assurément pas pour vérifier s'il fait la musique : la question n'est pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont prises & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée, & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable ne doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le

connurent, & ſes amis lui reſterent toujours. Peu propre aux grandes ſociétés par ſon humeur timide & ſon naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre ſeul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il conſacra ſa jeuneſſe à la culture des belles connoiſſances & des talens agréables, & quand il ſe vit forcé de faire uſage de cet acquis pour ſubſiſter, ce fut avec ſi peu d'oſtentation & de prétention que les perſonnes auprès deſquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût aſſez d'eſprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher ſe donnoit ſans réſerve; complaiſant pour ſes amis juſqu'à la foibleſſe, il ſe laiſſoit ſubjuguer par eux au point de ne pouvoir plus ſecouer ce joug impunément.

Le ſecond, homme dur, farouche & noir, ſe fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans ſon affreuſe miſantropie, ne ſe plaît qu'à marquer ſa haine pour le genre-humain. Le premier, ſeul, ſans étude & ſans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zele, & conſacra ſes loiſirs, non à l'oiſiveté, encore moins à des travaux

nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames, n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi, rien conçu que ses horribles systêmes; & après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches &

pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs: le second, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fièrement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet Art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit, & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second, inepte au point de s'être occupé de musique pendant qua-

rante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi, ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez, & si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard

nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable: moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra, n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, & cela n'est gueres moins évident; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puisqu'il ne sait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un scélérat; & s'il n'en a pas fait la musique, puisqu'il ne sait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Françoise, encore moins le Dictionnaire de Musique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art & sachant la composition.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public, & nous avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoiffez-vous bien ce grand Muficien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté tout-d'un-coup à ne faire que de la mufique Françoife, & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je foupçonne quelque chofe de tout cela ; mais il n'en eft pas moins vrai que J. J. étant plus que perfonne fon admirateur, donne lui-même du poids à fon fuffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de fon talent, d'accord, je le fuis auffi ; mais quant à fon fuffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des chofes avant de favoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puifqu'il vous eft fufpect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Muficien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour compofer de la mufique, il faut

la

la ſavoir ſans doute ; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut ſur cet Art ſans y rien entendre, & que tel qui ſe mêle d'écrire fort doctement ſur la muſique, ſeroit bien embarraſſé de faire une bonne baſſe ſous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien auſſi de cela. Mais votre intention eſt-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à ſon Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y penſois.

ROUSSEAU.

Vous y penſiez ! Cela étant, permettez-moi de grace encore une queſtion. Avez-vous lu ce livre?

LE FRANÇOIS.

Je ſerois bien fâché d'en avoir lu jamais une ſeule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je ſuis moins ſurpris que nous penſions vous & moi ſi différem-

ment ſur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, & qui ne roulant que ſur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, & qu'ont tous ceux qui ſavent un peu de muſique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raiſon, l'application, l'exception, & tout ce qui doit guider le Compoſiteur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui juſqu'alors étoient reſtées confuſes dans la tête des Muſiciens & preſque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une ſi grande clarté, qu'on eſt étonné de l'obſcurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui juſqu'alors avoient écrit ſur cette matiere. On ne me perſuadera jamais que cet article, ceux *d'expreſſion*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *trio* (*), & grand nombre d'au-

(*) Tous les articles de muſique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'an-

tres répandus dans ce Dictionnaire, & qui surement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant en musique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la

---

née 1749 & remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé; quelque tems après parurent ses Elémens de musique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux arts, où je reconnus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

derniere main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne fait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des regles & qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoiſſant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raiſonnement. Je ſais ſeulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'eſtimation du public, que le Dictionnaire paſſe pour un ramaſſis de phraſes ſonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien ſur la muſique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, ſelon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à perſonne, ſi ce n'eſt à quelques Muſiciens ou Amateurs étrangers qui paroiſſoient en faire cas avant qu'on les eût mieux inſtruits, mais les nôtres diſent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les tranſports d'admiration excités par la derniere repriſe ; l'enthouſiaſme du public pouſſé juſqu'au délire fait foi de la ſublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J., c'étoit le moderne Orphée ; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'eſprit humain, & jamais cet enthouſiaſme ne fut ſi vif que lorſ-

qu'on sut que le divin J. J. ne savoit pas la musique. Or, quoique vous en puissiez dire, de ce qu'un homme qui ne sait pas la musique n'a pu faire un prodige de l'Art universellement admiré, il ne s'ensuit pas, selon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins estimé.

ROUSSEAU.

Dans les choses dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & sur-tout quand il s'engoüe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaisir plus modéré. Cet engoüement subit, quelle qu'en ait été la cause au moment, où le soi-disant Auteur étoit l'objet de la dérision publique, n'a rien eu d'assez naturel pour faire autorité chez les gens sensés. Je vous ai dit ce que je pensois du Dictionnaire, & cela, non pas sur l'opinion publique, ni sur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particuliere à l'Art, n'est là que pour la plaisanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront

faire de meilleure musique, quand les Artistes en sauront profiter.

Quant au Devin, quoique je sois bien sûr que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoüé les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece, si la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui supplée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition; & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses

chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Françoise. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Françoise qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possede supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette piece est le récitatif: il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs, que les airs sans

le récitatif; mais je ſens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra priſable pour les gens de goût, c'eſt le parfait accord des paroles & de la muſique, c'eſt l'étroite liaiſon des parties qui le compoſent, c'eſt l'enſemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoiſſe en ce genre. Le Muſicien a par-tout penſé, ſenti, parlé comme le Poëte, l'expreſſion de l'un répond toujours ſi fidellement à celle de l'autre, qu'on voit qu'ils ſont toujours animés du même eſprit; & l'on me dit que cet accord ſi juſte & ſi rare réſulte d'un tas de pillages fortuitement raſſemblés? Monſieur, il y auroit cent fois plus d'art à compoſer un pareil tout de morceaux épars & découſus qu'à le créer ſoi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'eſt pas nouvelle; elle paroît même ſi ſolide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous ſi bien prouvés, ils ſont maintenant perſuadés que la piece entiere, paroles & muſique, eſt d'une autre main, & que le charlatan

a eu l'adreſſe de s'en emparer & l'impudence de ſe l'attribuer. Cela paroît même ſi bien établi que l'on n'en doute plus gueres ; car enfin il faut bien néceſſairement recourir à quelque explication ſemblable ; il faut bien que cet ouvrage qu'il eſt inconteſtablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends : après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieuſement qu'il n'y a point eu de vols partiels ; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui ſe l'attribue. Soit donc ; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires eſt égale pour mon objet. Mais enfin quel eſt-il donc ce véritable auteur ? Eſt-il François, Suiſſe, Italien, Chinois ?

LE FRANÇOIS.

C'eſt ce que j'ignore ; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergoleſe, comme un *Salve Regina*. . . .

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé.....

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J.J. dit ou dira de même avoir faits depuis-lors, & qui par autant de miracles de M. d'Alembert, sont & seront toujours tous de Pergolese dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui est vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un saint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui sera néanmoins difficile, tout saint qu'il est, d'avoir aussi fait faire le Devin du Village à Pergolese, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs sans nécessité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'eſt plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces muſiques ainſi pillées on ſent les coutures & les pieces de rapport, & il me ſemble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune phyſionomie nationale. Ce n'eſt pas plus de la muſique Italienne que de la muſique Françoiſe. Elle a le ton de la choſe & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors ſi neuf qu'il n'ait employé que là? & ſi c'eſt ſon unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, ſans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un ſecond Opéra ſemblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé juſqu'ici quelque obſcurité.

ROUSSEAU.

Bon ! vous voilà bien embarrassé ! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il se sera fait confier sa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoisonné. Cela est tout simple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent ; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste, & quoi qu'il en soit du véritable Auteur de la piece, il me suffit que celui qui s'est dit l'être, soit par son ignorance & son incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi, ni la lettre sur la Musique Françoise, ni aucun des autres livres qui portent son nom & dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'assez de ta-

lens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de son effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-seulement n'est pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui, selon vous, eut assez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour résister à la démangeaison d'écrire si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser meurir vingt ans sa tête dans le silence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ses productions long-tems méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ses grandes & sublimes vues aille en interrompre le dévelo ppement, pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usurpée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes qui se parent ainsi de ceux d'autrui, & quiconque avec une tête active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangeres par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Mon-

sieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait & même sans savoir la musique, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece; elles devroient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendrissent, me donnent la volonté sincere d'être meilleur, sont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de

toute droiture, de toute juſtice, de toute bonté, s'eſt captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miſeres humaines, à en montrer la ſource dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus ſociales qu'ils étouffent ſous un faux ſimulacre dans le progrès mal entendu des ſociétés, à conſulter toujours leur conſcience pour redreſſer les erreurs de leur raiſon, & à écouter dans le ſilence des paſſions cette voix intérieure que tous nos philoſophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien: il s'eſt fait ſifler d'eux & de tout ſon ſiecle pour avoir toujours ſoutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fuſſent méchans, que ſes vertus lui venoient de lui-même, que ſes vices lui venoient d'ailleurs: il a conſacré ſon plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduiſent dans notre ame les paſſions nuiſibles, à montrer que la bonne

éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes

dans mon eſprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puiſſe exiſter, a paſſé ſa vie avec les trainées des rues dans les plus infâmes réduits; il eſt hébêté de débauche, il eſt pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour ſi brûlant & ſi pur qui ne germa jamais que dans des cœurs auſſi chaſtes que tendres? Ignorez-vous que rien n'eſt moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'eſt pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaiſe vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, groſſiers, brutaux, cruels, que leur ſang appauvri dépouillé de cet eſprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivreſſe de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du beſoin, ſans y joindre ces douces impreſſions qui rendent la ſenſualité auſſi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je ſuis aſſuré de connoitre à ſa lecture ſi celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'eſt qu'aux

yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chaftes qui feuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des inftrumens de plaifir qui leur font auffi méprifables que néceffaires, comme ces vafes dont on fe fert tous les jours pour les plus indifpenfables befoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une feule des lettres de l'Héloïfe, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extafes feroit l'ouvrage d'un vil débauché! comptez, Monfieur, qu'il n'en eft rien : ce n'eft pas avec de l'efprit & du jargon que ces chofes-là fe trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à fes fins qu'à force de rufe & d'aftuce, aille étourdiment fe livrer à l'impétuofité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis fans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papiftes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, foldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philofophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout eft peint, tout

eſt démaſqué ſans jamais un mot d'aigreur ni de perſonnalité contre qui que ce ſoit, mais ſans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours ſuivi ſa fougue au point d'avoir tout ſoulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans ſa diſgrace, & tout cela ſans ſe ménager ni défenſeur ni appui, ſans s'embarraſſer même du ſuccès de ſes livres, ſans s'informer au moins de l'effet qu'ils produiſoient & de l'orage qu'ils attiroient ſur ſa tête, & ſans en concevoir le moindre ſouci quand le bruit commença d'en arriver juſqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie eſt-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un *miſérable* à qui l'on a ôté le nom de *ſcélérat* qu'on ne trouvoit pas encore aſſez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la baſſeſſe & l'indignité de ſon ame; vous voulez que ce reptile ait pris & ſoutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, conſacrant ſa plume à la vérité, ne quête point les ſuffrages du public & que le témoignage de ſon cœur met au-deſſus des jugemens des hommes?

Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénétrent jusqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les miseres humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant esprit de parti? Tenez, Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu: mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile, & sur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre soit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïse & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat, que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une

ame double, que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête, non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non Monsieur; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde & fausse persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres est qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! Il en fait le ſemblant pour faire le pauvre quoiqu'il ſoit riche, & couvrir ſa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais perſonne ici n'en eſt la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il ſe cache ſi bien, ſi à propos, & avec tant de ſuccès?

LE FRANÇOIS.

Ce ſont des fadaiſes de toute eſpece: des leçons d'Athéïſme, des éloges de la philoſophie moderne, des oraiſons funebres, des traductions, des ſatires...

ROUSSEAU.

Contre ſes ennemis, ſans doute?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ſes ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ſerois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoiffez pas la rufe du drôle ! Il fait tout cela pour fe mieux déguifer. Il fait de violentes forties contre la préfente adminiftration (en 1772) dont il n'a point à fe plaindre, en faveur du Parlement qui l'a fi indignement traité, & de l'auteur de toutes fes miferes, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque inftant fa vanité fe décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait dernierement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il confacre avec foin tous fes écrits à la poftérité fans même excepter Narciffe, & fans qu'il en manque une feule ligne.

ROUSSEAU.

C'eft en effet une bien étonnante balourdife. Dans les livres qui portent fon nom, je ne vois pas un orgueil auffi bête.

LE FRANÇOIS.

En fe nommant il fe contraignoit ; à préfent

réſent qu'il ſe croit bien caché, il ne
gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raiſon, cela lui réuſſit ſi bien ! ais, Monſieur, quel eſt donc le vrai it de ſes livres que cet homme ſi fin iblie avec tant de myſtere en faveur s gens qu'il devroit haïr, & de la ctrine à laquelle il a paru ſi conaire ?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'eſt de ſe jouer public & de faire parade de ſon oquence, en prouvant ſucceſſivement pour & le contre, & promenant ſes teurs du blanc au noir pour ſe moer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà, pour la détreſſe il ſe trouve, un homme de bien nne humeur, & qui pour être auſſi ineux que vous le faites, n'eſt gue- occupé de ſes ennemis ! Pour moi, ıs être vain ni vindicatif, je vous clare que ſi j'étois à ſa place, & que vouluſſe encore faire des livres, ce

ne seroit pas pour faire triompher mes persécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il est réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'est une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'est pas de ceux qu'il avoue. Car assurément il faudroit le supposer bien stupide & bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie si mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obstiné, bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'ont sur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos sages, si vertueux, si justes, si supérieurs à toute partialité; parmi toutes nos dames si sensibles, si favorables à un Auteur qui peint si bien l'amour, il ne s'est trouvé personne qui ait fait la moindre résistance aux argumens triomphans de nos Messieurs, personne qui ne se soit rendu avec empressement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on disoit tant aimer, que ce même J. J. si fêté, mais si rogue & si haïssable, étoit la honte &

opprobre du genre-humain ; & main-
:nant qu'on s'est si bien passionné pour
ette idée, qu'on n'en voudroit pas
hanger quand la chose seroit possible,
ous seul, plus difficile que tout le mon-
e, venez ici nous proposer une distinc-
ion neuve & imprévue, qui ne le seroit
as si elle avoit la moindre solidité. Je
onviens pourtant qu'à travers tout
e pathos, qui, selon moi, ne dit pas
rand'chose, vous ouvrez de nouvel-
:s vues qui pourroient avoir leur usa-
e, communiquées à nos Messieurs. Il
st certain que si l'on pouvoit prouver
ue J. J. n'a fait aucun des livres qu'il
attribue, comme on prouve qu'il
'a pas fait le Devin, on ôteroit une
ifficulté qui ne laisse pas d'arrêter,
u du moins d'embarrasser encore bien
es gens, malgré les preuves convain-
antes des forfaits de ce misérable.
lais je serois aussi fort surpris, pour
eu qu'on pût appuyer cette idée,
u'on se fût avisé si tard de la propo-
:r. Je vois qu'en s'attachant à le cou-
rir de tout l'opprobre qu'il mérite,
os Messieurs ne laissent pas de s'in-
uiéter quelquefois de ces livres qu'ils
étestent, qu'ils tournent même en ri-
icule de toute leur force, mais qui

leur attirent ſouvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un ſeul mot de tout cela, & qu'il en eſt incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; & l'on croit ſi bien que ces écrits ſont de lui, que nos Meſſieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher, pour en extraire le poiſon.

ROUSSEAU.

Le poiſon!

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont ſéduit comme bien d'autres, & je ſuis peu ſurpris qu'à travers toute cette oſtentation de belle morale, vous n'ayez pas ſenti les doctrines pernicieuſes qu'il y répand ; mais je le ſerois fort qu'elles n'y fuſſent pas. Comment un tel ſerpent n'infecteroit-il pas de ſon venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monſieur, ce venin! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit; & ıême il s'y met tout à découvert dans ombre de paſſages horribles, que extrême prévention qu'on avoit pour es livres empêcha d'abord de remar- uer; mais qui frappent maintenant e ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, ıieux inſtruits, les liſent comme il ɔnvient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles! J'ai lu ces vres avec grand ſoin, mais je n'y en point trouvé de tel, je vous jure. ous m'obligeriez de m'en indiquer ıelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'eſt ce que je : ſaurois faire : mais j'en demanderai liſte à nos Meſſieurs qui les ont re- ıeillis, & je vous la communiquerai. : me rappelle ſeulement qu'on cite ıe note de l'Emile, où il enſeigne ıvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne

ouvertement l'aſſaſſinat, & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien distraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi réguliérement décrété? Quelle trouvaille pour eux! quel regret de l'avoir manquée!

LE FRANÇOIS.

Ah! c'eſt que ces livres étoient trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon, le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit *le Syſtême criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'aſſaſſinat; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt

ɔis la note dont vous parlez, fans y
oir autre chofe qu'une vive indigna-
ion contre un préjugé gothique, non
ɔoins extravagant que funefte, & je
e me ferois jamais douté du fens que
os Meffieurs lui donnent, fi je n'a-
ois vu par hafard une lettre infidieu-
: qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce
ɔjet, & la réponfe qu'il a eu la foi-
leffe d'y faire, & où il explique le
ɛns de cette note, qui n'avoit pas
efoin d'autre explication que d'être
ɪe à fa place par d'honnêtes gens.
n Auteur qui écrit d'après fon cœur,
ſt fujet en fe paffionnant, à des fou-
ues qui l'entraînent au-delà du but,
: à des écarts où ne tombent jamais
ɛs écrivains fubtils & méthodiftes
ui, fans s'animer fur rien au monde,
e difent jamais que ce qu'il leur eft
vantageux de dire, & qu'ils favent
ɔurner fans fe commettre, pour pro-
uire l'effet qui convient à leur intérêt.
e font les imprudences d'un homme
onfiant en lui-même, & dont l'ame
énéreufe ne fuppofe pas même que
on puiffe douter de lui. Soyez sûr
ue jamais hypocrite ni fourbe n'ira
expofer à découvert. Nos Philofo-
hes ont bien ce qu'ils appellent leur

doctrine intérieure, mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant, & à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même, & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précéde & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur ve-

nin ; je doute qu'en finiffant cette lecture, il s'en trouvât un feul affez impudent pour ofer renouveller fon accufation.

LE FRANÇOIS.

Je fais qu'on blâme en général cette maniere d'ifoler & défigurer les paffages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la paffion d'un cenfeur injufte ; mais par vos propres principes, nos Meffieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'eft encore moins dans des traits épars que dans toute la fubftance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poifon que l'Auteur a pris foin d'y répandre : mais il y eft fondu avec tant d'art, que ce n'eft que par les plus fubtiles analyfes qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le fentir, il n'y eft que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me fuis point avifé d'y en chercher, je puis

bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait ſon effet ſans être apperçu ? Effet qui ne réſulte pas d'un tel ou d'un tel paſſage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?

ROUSSEAU.

Rien, ſinon qu'ayant lu pluſieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a réſulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juſte, meilleur que je n'étois auparavant ; jamais je ne me ſuis occupé de ces livres ſans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh je vous certifie que ce n'eſt pas là l'effet que leur lecture a produit ſur nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois ! mais ce n'eſt pas la faute des livres : car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai

enti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont senti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, sont tous des hommes de la plus sublime vertu & de grands philosophes qui ne se trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une chose; imbu des principes de ces grands philosophes qui ne se trompent jamais, mais sincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoissance de cause, & de décider sur cet article entr'eux d'un côté, escortés de tous leurs disciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'eussent si bien endoctriné. Pour cela, lisez vous-même les livres dont il s'agit, &

fur les difpofitions où vous laiffera leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'eft, je crois, le moyen le plus fûr de porter fur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! vous voulez m'impofer le fupplice de lire une immenfe compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

ROUSSEAU.

Non, Monfieur, je veux que vous lifiez le vrai fyftême du cœur humain rédigé par un honnête homme, & publié fous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit fe réfoudre à lire ces livres, fi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous feul, à

es trouver nuisibles & dangereux; ce
ui prouve assez que ces livres ont été
ompofés, non comme vous dites, par
ın honnête homme dans des intentions
ouables; mais par un fourbe adroit,
lein de mauvais sentimens masqués
'un extérieur hypocrite, à la faveur
uquel ils surprennent, séduisent, &
rompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la for-
e à mettre en fait sur l'autorité d'au-
ui l'opinion contraire à la mienne,
ous ne saurions être d'accord. Quand
ous voudrez juger par vous-même,
ous pourrons alors comparer nos rai-
ons, & choisir l'opinion la mieux
ondée. Mais dans une question de fait
omme celle-ci, je ne vois pourquoi
: serois obligé de croire, sans aucune
aison probante, que d'autres ont ici
ieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul
es voix quand vous êtes seul à voir
utrement que tout le monde?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voyent, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le silence, faute d'oser se faire entendre, il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance d'aucun de ceux qui, sur cet article, disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux pour vous complaire

aire plus que vous ne demandez, en
doptant votre opinion préférablement
l'opinion publique ; car je vous
voue que le ſeul doute ſi ces livres ont
té faits par ce miſérable, m'empê-
:heroit d'en ſupporter la lecture aiſé-
nent.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne ſongez point
ı l'Auteur en les liſant, & ſans vous
>révenir ni pour ni contre, livrez vo-
:re ame aux impreſſions qu'elle en re-
cevra. Vous vous aſſurerez ainſi par
vous-même de l'intention dans laquelle
ont été écrits ces livres, & s'ils peu-
vent être l'ouvrage d'un ſcélérat qui
couvoit de mauvais deſſeins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'eſ-
pérez pas du moins que ce ſoit gratui-
tement. Pour m'engager à lire ces li-
vres malgré ma répugnance, il faut
malgré la vôtre, vous engager vous-
même à voir l'Auteur, ou ſelon vous
celui qui ſe donne pour tel, à l'exami-
ner avec ſoin, & à démêler à travers
ſon hypocriſie le fourbe adroit qu'elle
a maſqué ſi long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'ofez-vous propofer? Moi que j'aille chercher un pareil homme ! que je le voye ! que je le hante ! Moi qui m'indigne de refpirer l'air qu'il refpire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore ! Rouffeau vous a-t-il donc paru facile en liaifons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans ? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci fur mes pas, je ne m'en confolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant fa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreufe lifte de fes forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là ? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement facré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond filence, & de ne lui jamais laiffer connoître que vous ayez même aucun foupçon de tout ce que je vous ai dévoilé ?

ROUSSEAU.

Comment ? vous m'étonnez. Cet en-

gagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les secrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre jusqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avez imposé, & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a quant à sa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier par-tout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus sa diffamation, le rendre autant qu'il est possible, odieux, méprisable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de

myſtere & de commiſération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de ſe défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait, & comment on le fait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez impoſés, & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me ſurprennent, & que je ne ſois curieux d'apprendre ſur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez ſur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaiſir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des ſentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démaſqué ce malheureux; ils étoient ſes amis, ils faiſoient profeſſion de l'être.

séduits par un extérieur honnête & simple, par une humeur crue alors facile & douce, par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs, sans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent, se l'attacherent, & l'eurent bientôt subjugué; car il est certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux, prenant tout d'un coup l'essor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystere, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loisir les mesures les plus sures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclara-

tion d'une faute grave qu'il avoit commise, & dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non comme disoit l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit; mais plutôt. comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystere obscur de son caractere. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils passerent aisément de sa confidence à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent & de grandes promesses, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit aussi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient pressenti si-

que ces livres firent du bruit, fa-
r, que ce grand prêcheur de vertu
:oit qu'un monftre chargé de cri-
s cachés, qui depuis quarante ans
quoit l'ame d'un fcélérat fous les
ors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment
chofes furprenantes que vous me
ontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi confiftoient
découvertes. Vous pouvez juger
l'embarras de ceux qui les avoient
tes. Elles n'étoient pas de nature à
avoir être tues, & l'on n'avoit pas
s tant de peines pour rien; cepen-
nt, quand il n'y auroit eu à les pu-
er d'autre inconvénient que d'atti-
au coupable les peines qu'il avoit
ritées, c'en étoit affez pour empê-
er ces hommes généreux de l'y vou-
r expofer. Ils devoient, ils vouloient
démafquer, mais ils ne vouloient
s le perdre, & l'un fembloit pourtant
vre néceffairement de l'autre. Com-
nt le confondre fans le punir? Com-

ment l'épargner fans fe rendre refponfable de la continuation de fes crimes : car pour du repentir, ils favoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils favoient ce qu'ils devoient à la juftice, à la vérité, à la fureté publique, mais ils ne favoient pas moins ce qu'ils fe devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce fcélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique fans s'expofer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commifération pour lui, vouloient fur-tout éviter le fcandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût fon bien-être & fa confervation. Ils concerterent donc foigneufement leurs démarches, & réfolurent de graduer fi bien le développement de leurs découvertes, que la connoiffance ne s'en répandît dans le public qu'à mefure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en fa faveur. Car fon hypocrifie avoit alors le plus grand fuccès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée, & qu'il paroiffoit fuivre avec affez de courage pour mettre fa conduite d'accord avec fes principes, fon audacieufe morale qu'il fembloit prê-

cher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre, & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise, il la fallut déguiser. Cela paroissoit difficile; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point tout cela, & bientôt avec les renseignemens suffisans pour l'accuser & le convaincre, sans qu'il parût que ce fût lui qui les eût four-

nis, on eut la prise nécessaire pour commencer l'œuvre de sa diffamation. Tout se trouvoit merveilleusement disposé pour cela. Dans ses brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états: tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'osoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & suffisamment aggravé, tout le reste devint facile. On put, sans soupçon d'animosité, se rendre l'écho de ses amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & seulement pour l'acquit de leur conscience; & voilà comment, dirigé par des gens instruits du caractere affreux de ce monstre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés si long-tems, ne vit plus que du faste où il avoit vu du courage, de la bassesse où il avoit vu de la simplicité, de la forfanterie où il avoit vu du désintéressement, & du ridicule où il avoit vu de la singularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choses pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs mysteres

myſteres qu'on avoit à révéler, & pour le laiſſer vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une abſolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni ſéduire perſonne, & ne pouvant plus ſe donner des complices, il étoit hors d'état, ſurveillé comme il l'étoit par ſes amis & par leurs amis, de ſuivre ſes projets exécrables, & de faire aucun mal dans la ſociété. Dans cette ſituation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à ſa perſonne, & que pour le laiſſer même jouir d'une parfaite ſécurité, on ne lui laiſſeroit jamais connoître qu'on l'eût démaſqué. Cet engagement contracté avec toute la force poſſible a été rempli juſqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, ſans diſtinction de rang, d'âge, de ſexe, de caractere, & ſans aucune exception, pénétré d'admiration pour la généroſité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'eſt empreſſé d'entrer dans leurs nobles vues, & de les favoriſer par pitié pour ce malheureux: car vous de-

vez sentir que là-dessus sa sureté tient à son ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus, il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévérement, ou laisser dans l'obscurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau, qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne, qu'il se donne des complices, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la sorte, il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles, & pour employer ses fu-

nestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les bons, & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hom-

mes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une es-

pece bien particuliere que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

LE FRANÇOIS.

Oui, sans doute, d'une espece particuliere, & si particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'espere n'en reproduira plus un semblable. Ne croyez pourtant pas qu'on se repose avec une aveugle confiance sur cette horreur universelle. Elle est un des principaux moyens employés par les sages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuser par des pratiques pernicieuses de la liberté qu'on vouloit lui laisser, mais elle n'est pas le seul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le surveillant à tel point qu'il ne puisse dire un mot qui ne soit écrit, ni faire un pas qui ne soit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'instant qu'il est conçu. Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune société réelle, qu'il vécût seul dans la foule, qu'il ne sût rien de ce qui se fait, rien de ce qui se dit autour de lui, rien sur-tout de

ce qui le regarde & l'intéreſſe le plus, qu'il ſe ſentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre veſtige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ſes regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus ſinguliere, la plus étonnante entrepriſe qui jamais ait été faite. Son plein ſuccès atteſte la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution ; & ce qui n'eſt pas moins étonnant encore, eſt le zele avec lequel le public entier s'y prête, ſans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il eſt l'aveugle & fidelle exécuteur.

Vous ſentez bien néanmoins qu'un projet de cette eſpece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter ſans le concours du Gouvernement : mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agiſſoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les ſéditieux écrits reſpiroient l'auſtérité républicaine, & qui, dit-on, haïſſoit le Viſirat, mépriſoit les Viſirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fuſſent

justes, que les peuples fussent libres, & que tout obéît à la loi. L'administration se prêta donc aux manœuvres nécessaires pour l'enlacer & le surveiller; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sureté du coupable autant qu'à son avilissement, & sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation plus solemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute espece de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complétement, on n'a épargné ni soins, ni tems, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit, ont été récompensés de maniere ou d'autre, & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé

des gens de confiance chargés de bonnes inſtructions & de beaucoup d'argent à Veniſe, à Turin, en Savoye, en Suiſſe, à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement récompenſé tous ceux qui travaillant avec ſuccès, ont laiſſé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de perſonnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement, de grands voyages pour bien conſtater la ſcélérateſſe de J. J. avec un zele......

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient ſurement pas eu dans le cas contraire pour le conſtater honnête homme. Tant l'averſion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il ſeroit bien curieux, bien intéreſſant de ſuivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a

fallu mettre en uſage pour en amener le ſuccès à ce point. Comme c'eſt ici un cas unique depuis que le monde exiſte, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonſtances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit ſur les choſes néceſſaires à la vie, celle-ci tombe ſur tout ce qui peut la rendre ſupportable & douce, l'honneur, la juſtice, la vérité, la ſociété, l'attachement, l'eſtime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci ſans la donner la rend deſirable, & ne laiſſe la vie que pour en faire un ſupplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de ſavoir pourquoi cette omiſſion, ou comment on y a ſuppléé?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accuſation formelle & l'audition du coupable ſont néceſſaires pour le punir: mais au fond qu'importent ces

formes quand le délit est bien prouvé. La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échapper au supplice), ne fait rien contre les preuves & n'empéche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est sur-tout dans le cas présent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grace, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la justice, on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne falloit que le saisir, le punir, & tout étoit fait. On se fût épargné des embarras, des soins, des frais immenses, & ce tissu de piéges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commisération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il se plaindre? Pour le laisser

vivre parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Meſſieurs ſavent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs ſemblables pour comploter avec eux leurs mauvais deſſeins; mais on les empêche de ſe lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puiſſent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le ſeul plaiſir de nuire; n'eſpérez pas le tenir par un intérêt commun. C'eſt très-gratuitement qu'il ſe plait au crime; ce n'eſt point ſon intérêt qu'il y cherche; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui: il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ſes camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela, il ne faut qu'expoſer ſa vie. En faiſant ſon hiſtoire, on éloigne de lui les plus ſcélérats par la terreur. L'effet de cette méthode eſt ſi grand & ſi ſûr que depuis qu'on le ſurveille & qu'on éclaire tous ſes ſecrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter ſur lui l'appât d'une mauvaiſe action, & ce n'eſt jamais qu'au leurre de quelque bonne

œuvre qu'on parvient à le ſurprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes ſe touchent ! Qui croiroit qu'un excès de ſcélérateſſe pût ainſi rapprocher de la vertu ? Il n'y avoit que vos Meſſieurs au monde qui puſſent trouver un ſi bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'eſt le myſtere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le perſonnage à tout le monde, ſans que jamais ce portrait paſſât ſous ſes yeux. Il falloit inſtruire l'univers de ſes crimes, mais de telle façon que ce fût un myſtere ignoré de lui ſeul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, ſans qu'il crût être vu de perſonne. En un mot, c'étoit un ſecret dont le public entier devoit être dépoſitaire, ſans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le ſujet. Cela eût été difficile, peut-être impoſſible à exécuter avec tout autre : mais les projets fondés ſur des principes généraux, échouent ſouvent. En les appropriant tellement à

l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger & seul, il étoit sans appui, sans parens, sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler; on n'a fait pour l'isoler tout-à-fait que suivre sa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser? Ne falloit-il pas, en le laissant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique sans crier à chacun de se garder du serpent? N'étoit-ce pas sur-tout une obligation particuliere pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans, & de le voir les premiers à travers ses déguisemens, tel qu'ils le montrent depuis-lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire

abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inspire à ces hommes sublimes, est le vrai motif des soins infinis qu'ils prennent, des dépenses immenses qu'ils font, pour l'entourer de tant de piéges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte, il ne puisse ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt qu'ils ne le sachent & ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'est que pour son bien, pour éviter le mal qu'on seroit contraint de lui faire, & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ses anciennes connoissances pour avoir le tems de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris; quel mal lui a-t-on fait? Il falloit, par la même raison, l'empêcher de s'établir à Geneve; on l'y a fait décréter aussi; quel mal lui a-t-on fait? On l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui cassoient ses fenêtres & ses portes ne l'ont point atteint; quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chasser à l'entrée de l'hiver de l'Isle solitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suisse; mais c'étoit pour

le forcer charitablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'asyle qu'on lui préparoit à son insçu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obstiné de choisir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à personne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi se plaint-il aujourd'hui? Ne le laisse-t-on pas tranquille dans son opprobre? Il peut se vautrer à son aise dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il est vrai; mais qu'importe? quelles blessures lui font-elles? N'est-il pas fait pour les souffrir, & quand chaque passant lui cracheroit au visage, quel mal après tout, cela lui feroit-il? Mais ce monstre d'ingratitude ne sent rien, ne fait gré de rien, & tous les ménage-

(*) Choisir un Anglois pour mon dépositaire & mon confident, seroit, ce me semble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penser & dire de sa nation. On l'a trop abusée sur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuser quelquefois sur le sien (†).

(†) *M. Rousseau étoit si bien revenu de ses préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant sa mort, il donna commission à l'Editeur de lui chercher un asyle dans ce pays pour y finir ses jours.*

Note de l'Editeur.

mens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter ſa férocité. En prenant le plus grand ſoin de lui ôter tous ſes amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'eſt ſa coupable défiance qui ſeule le rend miſérable. Sans elle il ſeroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout auſſi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'eſt vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empreſſement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, ſans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content!

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien ſurpris! Ces Grands-là ne penſoient pas ſans doute, comme ce Seigneur Eſpagnol, dont vous ſavez la réponſe

à Charles-quint qui lui demandoit un de ses châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas est bien différent; vous oubliez qu'ici c'est une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hospitalité envers le Connétable fût une aussi bonne œuvre que l'asyle offert à un scélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le Connétable savoit bien qu'il étoit rebelle à son Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne sait donc pas qu'il est un scélérat ?

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'est pas conséquente à l'empressement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un asyle charmant dans ses terres, par une belle lettre qu'on eut même grand soin de faire courir dans tout Paris.

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet eſt d'en uſer extérieurement avec lui comme s'il n'en ſavoit rien, ou comme ſi on l'ignoroit ſoi-même. De cette ſorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obſéde ſi bien ſous un air d'empreſſement pour ſon mérite, que rien de ce qui ſe rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on fait toujours d'avance, les murs, les planchers, les ſerrures, tout eſt diſpoſé autour de lui pour la fin qu'on ſe propoſe, & l'on n'oublie pas de l'envoiſiner convenablement; c'eſt-à-dire, de mouches venimeuſes, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir les barboteuſes de nos Meſſieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne ſont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut; car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiſtoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs

vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure eſt devenu tout d'un coup un Xénocrate pour nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ſes forfaits, c'en ſeroit ſurement le plus irrémiſſible.

LE FRANÇOIS.

Ah, Monſieur Rouſſeau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en uſe une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là!

Je n'ai pas beſoin de vous dire que toutes ſes lettres ſont ouvertes, qu'on retient ſoigneuſement toutes celles dont il pourroit tirer quelque inſtruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour ſonder ſes diſpoſitions par ſes réponſes, que pour lui ſuppoſer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correſpondances dont on puiſſe un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une ſolitude plus affreuſe que les cavernes & les bois,

où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni consolation, ni conseil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à se conduire, un labyrinthe immense où l'on ne lui laisse appercevoir dans les ténebres que de fausses routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà sa leçon toute faite sur ce qu'il doit lui dire & sur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à son égard les instructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier desir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y est regardé & traité comme un pestiféré: tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & sans lui parler, seulement pour lui servir de barriere, & s'il ose parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'est toujours ou par un mensonge, ou

(*) On a mis pour celà dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions & leurs ordres.

en éludant ses questions d'un ton si rude & si méprisant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand soin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ses côtés une garde ou un sergent qui parle ainsi fort clairement de lui sans rien dire. On l'a montré, signalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux savoyards, dans tous les spectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanac, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris, le seul desir manifesté de trouver une chose telle qu'elle soit, est pour lui l'infaillible moyen de la faire disparoître. A son arrivée à Paris il cherchoit douze chansonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout disparut, tout fut anéanti dès l'instant, sans qu'il en ait pu recouvrer jamais un seul exemplaire. On est parvenu à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immense toujours sous les yeux de la populace qui le voit avec

horreur. Veut-il passer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations ? On ne passera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il se faire décroter ? Les décroteurs, sur-tout ceux du Temple & du Palais-royal lui refuseront avec mépris leurs services. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg ? Ceux qui distribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le passer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuser net, s'il se présente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la chose, mais pour le faire remarquer, connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions est le parti qu'ils ont su tirer pour leur objet de l'usage annuel de brûler en cérémonie un suisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroissoit si barbare & si ridicule en ce siecle philosophe, que, déjà négligée, on alloit la supprimer tout-à-fait, si nos Messieurs ne se fussent avisés de la renouveller bien précieusement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner sa figure & son vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant, & en le faisant

promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation directement ſous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J.J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Meſſieurs m'a même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône, & vous comprenez bien....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quèlle douceur d'ame! quelle charité! Le zele de vos Meſſieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je ne ferois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien plus grave, eſt qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reste par malheur quelque personne de confiance qui n'ait pas encore les instructions & les sentimens nécessaires pour suivre à son égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, se feignant dans la détresse, implorent son secours ou ses conseils pour s'en tirer. Il cause avec eux, il les console, il les recommande aux personnes sur lesquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénétre enfin ce manege, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on se propose en le faisant

paſſer pour un homme inſenſible & dur. Car encore une fois rien n'eſt mieux pour éluder ſes pernicieux deſſeins que de le rendre tellement haïſſable à tous, que dès qu'il deſire une choſe c'en ſoit aſſez pour qu'il ne la puiſſe obtenir, & que dès qu'il s'intéreſſe en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni aſſiſtance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroiſſent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la riſée, le jouet du genre-humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh! ſans doute. Voilà le grand, le vrai but des ſoins généreux de nos Meſſieurs. Et graces à leur plein ſuccès, je puis vous aſſurer que depuis que le monde exiſte, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépreſſion.

ROUSSEAU.

Mais ne me diſiez-vous pas au con-

traire que le tendre ſoin de ſon bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à ſon égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ſur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos Meſſieurs, qu'en l'empêchant de ſuivre ſes volontés & d'accomplir ſes mauvais deſſeins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui eſt néceſſaire, & nulle part ce dont il peut abuſer. On veut qu'il ſoit raſſaſié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuſes & dériſoires (*), des reſpects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans ſon Iſle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puiſqu'il aime tant les diſtinctions, il a lieu d'être content, on a ſoin qu'elles ne lui manquent pas, &

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya ſa Muſique à mon lever,

on le fert de fon goût en le faifant par-tout montrer au doigt. Oui, Monfieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il eft poffible à un méchant fans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à fon bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'eft un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les paffans. On craint fur-tout le poifon de fa plume, & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laiffe aucun moyen de défendre fon honneur, parce que cela lui feroit inutile, que fous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'ofer diffamer perfonne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'eft affuré, l'on n'a pas oublié les libraires, fur-tout ceux dont il s'eft autrefois fervi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Baftille fous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loifir fur le compte de J. J. (*). On a re-

(*) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis,

commandé à tout ce qui l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appelle ses confessions, & que nous appellons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé : mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin : car aucun

---

lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là ?

chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut ſortir de ſes mains, ſans tomber à l'inſtant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ſes diſcours, rien n'en eſt perdu. Le premier ſoin de ceux qui l'entourent, eſt de s'attacher à le faire jaſer; ce qui n'eſt pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fauſſes nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroiſſant acquieſcer à tout ce qu'il dit. C'eſt alors ſur-tout qu'on tient un regiſtre exact des indiſcretes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de ſang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne puiſſe tirer d'eux aucune lumiere, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce ſoit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ſes premiers délateurs, & l'on ne parle qu'avec la plus grande réſerve de ceux qui influent ſur ſon ſort, de ſorte qu'il lui eſt impoſſible de parvenir à ſavoir ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils font, s'ils

ſont à Paris ou abſens, ni même s'ils ſont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fauſſes ou de dangereuſes, qui ſeroient de ſa part de nouveaux crimes s'il s'aviſoit de les répéter. En province on empêchoit aiſément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il puiſſe tirer quelque inſtruction qui le regarde, & ſur-tout celles où nos Meſſieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque choſe, perſonne n'en ſait rien; s'il s'informe de quelqu'un, perſonne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empreſſement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, ſinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ſes bienfaiteurs ſuppléant généreuſement de leur bourſe à ce qu'il en coûte de plus pour ſatisfaire la délicateſſe qu'ils lui ſuppoſent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occaſion & le bon marché, pour avoir le plaiſir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu

peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober ; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre chose, à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

ROUSSEAU.

Comment, ses amis ?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur, &, ce qui est très-bien trouvé, pour le faire accuser d'ingratitude, en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai

dit, pour qu'on pût le laisser libre sans danger, que sa diffamation fût universelle (*). Il ne suffisoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendit parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages aussi bien que dans les plus élevés; & cela présentoit plus de difficulté; non-seulement parce que l'affectation de le tympaniser ainsi à son insçu pouvoit scandaliser les simples, mais sur-tout à cause de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclaircissement, toute instruction, tout moyen de défense & de justification, toute occasion de faire expliquer

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela passe toute croyance, & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainsi seul parmi ces forcenés, sans aucune consolation de personne, sans néanmoins perdre ni courage, ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défense un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

perſonne, de remonter à la ſource des lumieres qu'on a ſur ſon compte, & qu'il étoit moins sûr pour cet effet de compter ſur la diſcrétion de la populace que ſur celle des honnêtes gens. Or pour l'intéreſſer cette populace, à ce myſtere, ſans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui eſt de faire le fier ſur les dons, & de ne vouloir pas qu'on lui faſſe l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi ſerions aſſez capables d'une pareille arrogance : qu'en penſez-vous?

LE FRANÇOIS.

Cette délicateſſe eſt permiſe à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il ſoit riche, de quel droit oſe-t-il rejetter les menues charités de nos Meſſieurs ?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les ſiennes. Quoi qu'il en ſoit, s'il fait le gueux, il re-

çoit donc ou demande l'aumône ? car voilà tout ce qui diſtingue le gueux du pauvre, qui n'eſt pas plus riche que lui, mais qui ſe contente de ce qu'il a, & ne demande rien à perſonne.

LE FRANÇOIS.

Eh non! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette inſolemment d'abord; mais il céde à la fin tout doucement quand on s'obſtine.

ROUSSEAU.

Il n'eſt donc pas ſi arrogant que vous diſiez d'abord, & retournant votre queſtion, je demande à mon tour pourquoi ils s'obſtinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puiſqu'ils ſavent ſi bien qu'il eſt riche?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce ſeroit, j'en conviens, outrager un honnête homme: mais c'eſt le ſort que mérite un pareil ſcélérat d'être avili par tous les moyens poſſibles, & c'eſt une occaſion de mieux manifeſter ſon ingratitude, par celle qu'il témoigne à ſes bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoissance?

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'est l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très-bien nos Messieurs, l'argent rachete tout, & rien ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur, & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à son insçu beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours de beaucoup de gens & sur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misere & le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, & l'on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, & par

conſéquent plus cheres (*). Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas beſoin, puiſqu'il eſt riche : mais pour le même argent il eſt mieux ſervi, ſa baſſeſſe & la générosité de nos Meſſieurs circulent ainſi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & mépriſable, en paroiſſant ne ſonger qu'à ſon bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il eſt difficile que le miſérable ne s'apperçoive pas de ce petit manege, & tant mieux : car s'il ſe fâche, cela prouve de plus en plus ſon ingratitude, & s'il change de marchands

---

(*) *Voici une explication que la vérité ſemble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroiſſoient en M. Rouſſeau vers la fin de ſes jours, faiſoient craindre à ſa femme qu'il ne ſuccombât, faute d'une nourriture ſaine. Elle ſe décida alors, avec l'aveu d'une perſonne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieuſement ſon mari, ſur le prix qu'on la faiſoit payer ſa petite proviſion de bouche. Voici le fait; & c'eſt ainſi que cet infortuné voyoit partout la confirmation de ſes malheurs. Ses adverſaires s'y ſont pris bien adroitement, en pouſſant à bout ſa ſenſibilité : c'étoit ſeulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque priſe ſur ſa grande ame.

Note de l'Editeur.

on répete auſſi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner ſe répand encore plus rapidement. Ainſi plus il ſe débat dans ſes lacs, & plus il les reſſerre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monſieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur ſi droit, ſe peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, ſans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Meſſieurs l'aiment, ils veulent le conſerver à tout prix ; il eſt naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas ſur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur ſyſtême, injuſte peut-être en lui-même, eſt rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit ſuſpecte: car on ne va point au bien par le mal,

ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat?

LE FRANÇOIS.

Oh le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre pour insulter à sa misere & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoiqu'incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions & d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais

quand, pour l'unique plaifir de rendre fa diffamation plus complete, on lui paffe journellement tous fes crimes, qui peut être furpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre inceffamment de nouveaux ? C'eft une objection que je vous ai déjà faite & que je répete, parce que vous l'avez éludée fans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les mefures qu'on a prifes, il va toujours fon train comme auparavant, fans s'embarraffer en aucune forte des furveillans dont il fe voit entouré. Lui qui prit jadis là-deffus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il paffa pour un honnête homme, je vois qu'il n'ufe de la liberté qu'on lui laiffe, que pour affouvir fans gêne fa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il eft bien sûr qu'aucun n'échappe à fes furveillans, & qu'on lui laiffe tranquillement confommer. Eft-ce donc une vertu fi méritoire à vos Meffieurs d'abandonner ainfi les honnêtes gens à la furie d'un fcélérat, pour l'unique plaifir de compter tran-

quillement ſes crimes, qu'il leur ſeroit ſi aiſé d'empécher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raiſons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point: mais ceux mêmes qui commettent les crimes, ont ſans doute auſſi leurs raiſons; cela ſuffit-il pour les juſtifier? ſinguliere bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuſe d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le ſcélérat aux dépens des innocens dont il fait ſa proie. Laiſſer commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'eſt pas ſeulement en être témoin, c'eſt en être complice. D'ailleurs, ſi on lui laiſſe toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que ſert donc de l'eſpionner de ſi près avec tant de vigilance & d'activité? Que ſert d'avoir découvert ſes œuvres pour les lui laiſſer continuer, comme ſi on n'en ſavoit rien? Que ſert de gêner ſi fort ſa volonté dans les choſes indifférentes pour la laiſſer en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal faire? On diroit que

vos Messieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre chose que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc si raisonnable, si bien entendue, & digne de personnages si vertueux ?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choses que je n'entends pas fort bien moi-même; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere satisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ses crimes, sans se faire un grand scrupule de cette charge qui dans le fond importe assez peu, car puisqu'un homme coupable d'un crime est capable de cent, tous ceux dont on l'accuse sont tout au moins dans sa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impostures à de pareilles accusations.

Je vois que la base du systême que l'on suit à son égard est le devoir qu'on s'est imposé qu'il fût bien démasqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication, de lui ôter toute connoissance de ses accusateurs & toute

lumiere certaine des chofes dont il eft accufé. Cette double néceffité eft fondée fur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop fcandaleufe, & qui ne fouffre pas qu'il foit convaincu fans être puni. Or voulez-vous qu'on le puniffe fans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce feroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commifération qu'on veut fuivre à fon égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la fureté publique eft, premiérement de le furveiller fi bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le fache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & fur le refte d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil fcélérat. Il eft clair qu'ainfi bien avertis, ceux qui s'expofent à fes attentats, ne doivent, s'ils y fuccombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'eft un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puifque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'eft pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui

passent dans un bois où l'on sait qu'il y a des voleurs, sans que cela fasse une raison valable pour laisser ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, surtout, quand pour les contenir il suffit de le vouloir. Mais quelle excuse peuvent avoir vos Messieurs, qui ont soin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émissaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de se familiariser avec lui, & dont sans doute il a soin de faire ses premieres victimes?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire sans s'embarrasser des risques, il ne leur en arrive aucun mal. Les personnes sur lesquelles il aime assouvir sa furie sont celles pour lesquelles il a de l'estime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner sa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvrissent au sien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans lesquels il semble encore chercher les consolations qui lui manquent. C'est ceux-là qu'il choisit pour les expédier

par préférence ; le lien de l'amitié lui pese ; il ne voit avec plaisir que ses ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas disputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez-là un bien singulier personnage, qui n'empoisonne que ses amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ses ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'est comment il se trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monstre, dont l'abord seul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Messieurs, & faite pour l'espionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends sans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le souffrir, il ne doit pas lui, misanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, se rendre difficile sur les liaisons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empressement les coquins qui lui ressemblent, pour les engager dans ses damnables complots.

Eux de leur côté, dans l'espoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'exposer, par l'avantage qu'ils en espérent, au risque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à se fausiler avec lui, voilà, Monsieur, ce qui me passe. Que lui disent-ils donc? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil personnage? Un aussi grand scélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ses fins, souffre toutes sortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, sans les sentir ou sans en faire semblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'insulte & de mépris d'une part, de bassesse & de mensonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en sont plus estimables de se sacrifier ainsi pour le bien public. Approcher de ce misérable est une œuvre méritoire, quand elle mene à quelque nouvelle découverte sur son caractere affreux. Un tel caractere tient du prodige, & ne sauroit être assez at-

testé. Vous comprenez que personne ne l'approche pour avoir avec lui quelque société réelle, mais seulement pour tâcher de le surprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour son portrait, quelque nouveau fait pour son histoire, quelque indiscrétion dont on puisse faire usage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaisir de le persifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, sans qu'il ose ou puisse répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire: c'est un plaisir qu'on peut savourer sans risque; car s'il se fâche, il s'accuse lui-même, & s'il ne se fâche pas, en lui disant ainsi ses vérités indirectement, on se dédommage de la contrainte où l'on est forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne sais si ces plaisirs-là sont fort doux, pour moi, je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois assez du même avis, puisque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monsieur, à ce compte, cet homme chargé de

tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'eſt encore un acte de l'extrême bonté dont on uſe à ſon égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'eſt-il pas complétement jugé ſans qu'il ſoit beſoin de l'entendre? Où regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'eſt-elle pas ſuperflue? Elle ne ſeroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de ſe défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je reſpire! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc? D'où vous naît cet épanouiſſement ſubit, après l'air morne & penſif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & ſi différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Meſſieurs, quand ils parlent de J. J. & de ſes crimes?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, ſi vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des digreſſions.

Vous connoiſſez aſſez ma deſtinée pour ſavoir qu'elle ne m'a gueres laiſſé goûter les proſpérités de la vie: je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même; vous ſavez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils ſont ſi avides, & qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaiſirs dans l'obſcurité: mais je n'en ſuis ſorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, ſe ſont appliqués à me rendre inſupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus ſans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je ſuis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture,

droiture, ni vérité, ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & sans lesquels toute société n'est que tromperie & mensonge, je me suis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul, que je ne conversois pas avec un être insensible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit mesurée, & que toutes les miseres de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siecle; elle n'est pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus consolante dans l'adversité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y sentois tant de rapport avec mes propres dispositions que, seul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme que je

retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance & le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi; je me trouvois seul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons que je cessai de craindre comme on me le crioit sans cesse qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce siecle où la philosophie ne fait que détruire, cet Auteur seul édifioit avec solidité.

Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la passion qui les avoit dictés, & le but personnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantastique que nos institutions & nos préjugés lui ont substitué: lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public sans vue secrete & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-tems, d'un écrivain qui méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fausse apparen-

ce ſans réalité, ſans vérité, ſans attachement, ſans aucun véritable accord de ſentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empreſſement, je me livrois à l'eſpoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié ſincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & raviſſantes contemplations qui font la meilleure jouiſſance de cette vie & la ſeule conſolation ſolide qu'on trouve dans l'adverſité.

J'étois plein de ces ſentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu reſſerrer mon cœur & en chaſſer les douces illuſions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela ſentir à combien de céleſtes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du ſort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma miſere; vous m'ôtez toutes les eſpérances qui me la faiſoient ſupporter. Un ſeul homme penſant comme moi nourriſſoit ma confiance,

un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie; & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidellement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres si cauteleuses, si pleines de ruse & d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un systême, la haute opi-

nion que vous vouliez m'en donner ; & lorsque vous les combliez d'éloges, je sentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses, comment la fausseté, la trahison, le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuses sont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroissoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde, & que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le scandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille, ni lui-même

d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée, & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner, résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumiere est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves, & si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez dé-

montré, je ne vois plus qu'un problême insoluble, un mystere effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raison, mais on a tort de changer cette présomption en certitude pour le condamner, & il n'est permis de punir le crime que quand il ne reste aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient jusqu'à refuser d'entendre l'accusé vivant & présent, bien que la chose soit possible & facile, quand on prend des

mesures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand soin l'accusation, l'accusateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues suspectes, perdent toute leur force sur mon esprit. N'oser les soumettre à l'épreuve qui les confirme, c'est me faire présumer qu'elles ne la soutiendroient pas. Ce grand principe, base & sceau de toute justice, sans lequel la société humaine crouleroit par ses fondemens, est si sacré, si inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en assassiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'assassin sans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales & sans exception dans les tribunaux quoique souvent superflues font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident, &, dans l'exemple

que vous venez de propoſer, le délit ſeroit-il moins avéré, le prévenu ſeroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre, & quand sur la ſeule notoriété du fait on l'auroit roué ſans tous ces interrogatoires d'uſage, en ſeroit-on moins sûr d'avoir puni juſtement un aſſaſſin? Enfin toutes ces formes établies pour conſtater les délits ordinaires ſont-elles néceſſaires à l'égard d'un monſtre dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Eſt-ce vous qui parlez ainſi? Si je le croyois, je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Diſcutons de ſang-froid avec vos Meſſieurs ces queſtions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre ſocial la conſervation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace: mais avant d'examiner quelle eſt cette grace, il faudroit voir d'abord ſi c'en eſt ici le cas;

& comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace suppose celui de punir, & par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premiérement dequoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où regne l'évidence ; & moi je pense, au contraire, qu'en fait de délit l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions, il faut que ces passions s'entrechoquent, se combattent, & que celle qui accuse trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raison seule & la justice rompent l'équilibre & fassent pencher la balance. Quand un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrete qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse, il est animé du vif desir de montrer l'ac-

cufé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas paſſer pour calomniateur ; & comme d'ailleurs il a pris à loiſir toutes ſes meſures, qu'il s'eſt donné tout le tems d'arranger ſes machines & de concerter ſes moyens & ſes preuves, le moins qu'on puiſſe faire pour ſe garantir de ſurpriſe eſt de les expoſer à l'examen & aux réponſes de l'accuſé, qui ſeul a un intérêt ſuffiſant pour les examiner avec toute l'attention poſſible, & qui ſeul encore peut donner tous les éclairciſſemens néceſſaires pour en bien juger. C'eſt par une ſemblable raiſon que la dépoſition des témoins, en quelque nombre qu'ils puiſſent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts oppoſés, doit naturellement ſortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité, c'en eſt du moins le meilleur moyen qui ſoit en ſa puiſſance. Mais ſi l'un de ces intérêts agit ſeul avec toute ſa force & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre reſtera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux ſuppoſer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la juſtice, qui communu-

nément n'inſpire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'aſſurera-t-il d'avoir bien peſé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui ſeul tous les artifices de l'accuſateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à ſa fantaiſie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expoſe? Quel eſt l'homme audacieux qui, non moins sûr de ſa pénétration que de ſa vertu, s'oſe donner pour ce juge là? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir ſi téméraire qu'il ſe ſente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que feroit-ce ſi, au lieu de ſuppoſer ici un juge parfaitement integre & ſans paſſion, je le ſuppoſois animé d'un deſir ſecret de trouver l'accuſé coupable, & ne cherchant que des moyens plauſibles de juſtifier ſa partialité à ſes propres yeux?

Cette ſeconde ſuppoſition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe: mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les ſuccès paſſés bleſſent l'amour-propre de ceux

qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard, & ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célebres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont elle soit contente, & je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est toujours injuste & téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-seulement le juge sans l'entendre, mais se cache de lui pour le juger, quelque prétexte spécieux qu'il allégue & fût-il vraiment juste & ver-

tueux, fût-il un ange sur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il s'en doute est cachée au fond de son cœur.

Etranger, sans parens, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens sans appel qui le condamnent à l'infamie, qui est-ce qui a pris sa défense & parlé pour lui, qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation, les accusateurs, les preuves, avec ce zele & ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami ?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé ?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres nécessaires pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner ? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître &

Puis-je deviner les éclairciſſemens, les objections, les ſolutions que pourroit donner l'accuſé ſur des faits dont lui ſeul eſt aſſez inſtruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour ſur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me ſuis rendu, non parce que j'étois réduit au ſilence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais ſi vous étiez iſolé ſur la terre, ſans défenſe & ſans défenſeur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit ſans peine me prouver de vous en ſecret ce que vous m'avez prouvé de lui, ſans que j'euſſe rien non plus à répondre. En ſeroit-ce aſſez pour vous juger ſans appel & ſans vouloir vous écouter ?

Monſieur, c'eſt ici depuis que le monde exiſte la premiere fois qu'on a violé ſi ouvertement, ſi publiquement la premiere & la plus ſainte des loix ſociales, celle ſans laquelle il n'y a plus de ſureté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puiſſe dire, il eſt faux qu'une violation ſi criminelle puiſſe avoir jamais pour motif l'intérêt

de l'accusé; il n'y a que celui des accusateurs & même un intérêt très-pressant qui puisse les y déterminer, & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation, les témoins, les preuves, ne sente que tout cela ne peut, dans aucun cas possible, s'expliquer raisonnablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme, quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes, & sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande con-

fiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse, illusoire, & causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage public & unanime se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont assurément on ne se seroit pas avisé sans cela,

On découvrit enfin que les délits attribués à cet accufé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit conftamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, fur cette prétendue notoriété, on fe fût preffé d'expédier cet homme fans daigner l'écouter; & vous voyez comment, cet ufage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. " Un malheureux, difent les „ lettres de Londres, alloit fubir le „ dernier fupplice, & il étoit déjà fur „ l'échafaud, quand un fpectateur per„ çant la foule cria de fufpendre l'exé„ cution & fe déclara l'auteur du crime „ pour lequel cet infortuné avoit été „ condamné, ajoutant que fa conf„ cience troublée (cet homme appa„ remment n'étoit pas philofophe) ne „ lui permettoit pas en ce moment de „ fauver fa vie aux dépens de l'inno„ cent „. Après une nouvelle inftruction de l'affaire, le condamné, conti-

nue l'article, " a été renvoyé abſous,
„ & le Roi a cru devoir faire grace au
„ coupable en faveur de ſa généro-
„ ſité „. Vous n'avez pas beſoin, je crois, de mes réflexions ſur cette nouvelle inſtruction de l'affaire, & ſur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez ſans doute oui parler de cet autre jugement, où, ſur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accuſé, le douzieme aima mieux s'expoſer à mourir de faim avec ſes collegues que de joindre ſa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la ſuite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroiſſoit évidemment coupable. Ces exemples ſont plus fréquens en Angleterre où les procédures criminelles ſe font publiquement, au lieu qu'en France où tout ſe paſſe dans le plus effrayant myſtere, les foibles ſont livrés ſans ſcandale aux vengeances des puiſſans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falſifiées pour le tromper, reſtent, ainſi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un ſecret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en eſt un de cette eſpece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la meſſe de la Pie que j'entends ſonner à St. Euſtache me ſemble un avertiſſement bien ſolemnel aux juges & à tous leshommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriſer moins la foibleſſe, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs ſemblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en faſſe commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la ſingularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans ſon eſpece, qu'on les diſpute, qu'on les nie enfin ſi l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins poſſibles, peuvent être auſſi ſinguliers dans la leur ? Où eſt celui qui ſait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abuſés par de fauſſes apparences, peuvent prendre l'impoſture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité ? Quel eſt l'audacieux qui, lorſqu'il s'agit de juger capitalement un homme, paſſe en avant & le

condamne ſans avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ſe garantir des piéges du menſonge & des illuſions de l'erreur ? Quel eſt le juge barbare qui, refuſant à l'accuſé la déclaration de ſon crime, le dépouille du droit ſacré d'être entendu dans ſa défenſe, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu ſi l'évidence eſt telle qu'on la ſuppoſe, très-ſouvent ne ſuffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'impoſture & de verſer le ſang innocent, même après avoir entendu l'accuſé. Oſez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions ſuperflues pour la ſureté de l'innocence ? Eh qui ne ſait, au contraire, que loin de s'y ſoucier de ſavoir ſi un accuſé eſt innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour ſa défenſe tous les moyens qui ne lui ſont pas formellement accordés par la loi, tellement que ſi, dans quelque cas ſingulier il ſe trouve une circonſtance eſſentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'eſt au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par ſon ſupplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte

le plus les juges, eſt d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laiſſer échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique perſuadés de ſon innocence, ils ſe hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi? Ils s'affligent de la juſtification d'un accuſé comme d'une perte réelle; avides de ſang à répandre, ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promiſe, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonſtances fortuites; mais quelle foule d'infortunés ſont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, ſans que l'innocence étouffée ſous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par haſard long-tems après la mort des accuſés, & lorſque perſonne ne prend plus d'intérêt à leur ſort. Tout nous montre ou nous fait ſentir l'inſuffiſance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accuſés, déjà punis avant le

jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez, Monsieur, cette question n'avoit pas besoin de ma part d'aucune réponse, & si, quand vous la faisiez elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul

ſeul pour refuſer de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on ſe permettroit de négliger pour d'autres une auſſi ſainte formalité? Je ne puis vous cacher qu'une ſécurité ſi cruelle & ſi téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaiſir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légére & dédaigneuſe façon de juger un homme alors ſi univerſellement eſtimé, perſonne ne l'eût pu croire, & ſi le public regardoit de ſang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange perſuaſion, il ſeroit étonné lui-même de voir les ſentiers tortueux & ténébreux par leſquels on l'a conduit inſenſiblement juſques-là ſans qu'il s'en ſoit apperçu.

Vous dites que les précautions preſcrites par le bon ſens & l'équité avec les hommes ordinaires ſont ſuperflues avec un pareil monſtre, qu'ayant foulé aux pieds toute juſtice & toute humanité, il eſt indigne qu'on s'aſſujettiſſe en ſa faveur aux regles qu'elles inſpirent, que la multitude & l'énormité de ſes crimes eſt telle que la conviction de chacun en particulier entraî-

neroit dans des diſcuſſions immenſes que l'évidence de tous rend ſuperflues.

Quoi! parce que vous me forgez un monſtre tel qu'il n'en exiſta jamais, vous voulez vous diſpenſer de la preuve qui met le ſceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'abſurdité d'un fait lui ſervît de preuve, & qu'il ſuffit pour en établir la vérité de montrer qu'il eſt incroyable? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'impoſture, ſi pour avoir droit de juger définitivement un homme à ſon inſçu & en ſe cachant de lui, il ſuffit de multiplier, de charger les accuſations, de les rendre noires juſqu'à faire horreur, en ſorte que moins elles ſeront vraiſemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne ſoit capable de cent; mais ce que je ſais mieux encore, c'eſt qu'un homme accuſé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entaſſer les accuſations n'eſt pas convaincre, & n'en ſauroit diſpenſer. La même raiſon qui ſelon vous rend ſa conviction ſuperflue, en eſt une de plus ſelon moi pour la rendre indiſpenſable. Pour ſauver l'embar-

ras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes; c'eſt celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres ſans preuves; mais jamais l'accuſation de cent mille autres ne ſuppléera dans mon eſprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raiſon: mais prenez mieux ma penſée & celle de nos Meſſieurs. Ce n'eſt pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à ſon caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, ſuivi, examiné avec le plus de ſoin s'accordent ſur cet article, & le reconnoiſſent unanimement pour être, comme diſoit très-bien ſon vertueux patron Monſieur Hume, la honte de l'eſpece humaine & un monſtre de méchanceté. L'exacte & réguliere diſcuſſion des faits devient ſuperflue quand il n'en réſulte que ce qu'on ſait déjà ſans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il

n'en feroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur & l'aversion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractere indépendamment des faits, il faudroit que je comprisse comment indépendamment de ces mêmes faits on a si subitement & si surement reconnu ce caractere. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé & bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû

néceſſairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens ſi nouveaux, ſi contraires à ceux qu'on avoit portés juſqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, ſouvent trompeuſes, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler ? Si vous voyez la poſſibilité qu'il ait paſſé quarante ans pour honnête homme ſans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il paſſe depuis dix ans à tort pour un ſcélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence eſſentielle, que jadis on le jugeoit équitablement & ſans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec paſſion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'eſt pour cela juſtement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres ſi différens, ſi contradictoires dans leſquels vous l'avez ci-devant diviſé. Son hypocriſie a long-tems abuſé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences &

n'y regardoient pas de si près. Mais depuis qu'on s'est mis à l'épier avec plus de soin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie; tout son faste moral a disparu, son affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'estimoient parce qu'ils étoient ses dupes, rougissent aujourd'hui de leur ancienne bêtise, & ne comprennent pas comment d'aussi grossiers artifices ont pu les abuser si long-tems. On voit avec la derniere clarté que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illusion s'est dissipée, il est le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà déquoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur sur son compte, & qu'on n'y soit plus aujourd'hui, c'est ce qui ne me paroît pas aussi clair qu'à vous. Il est plus difficile que vous ne semblez le croire de voir exactement tel qu'il est un homme dont on a d'avance une opinion décidée soit en bien soit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'est formée de lui. Chacun voit & admet

tout ce qui confirme ſon jugement, rejette ou explique à ſa mode tout ce qui le contrarie. Tous ſes mouvemens, ſes regards, ſes geſtes ſont interprétés ſelon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choſes que mille autres diſent ou font, & qu'on dit ou fait ſoi-même indifféremment, prennent un ſens myſtérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'eſt le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout ſelon le préjugé qu'on a, & l'on ne ſe conſole de l'erreur où l'on penſe avoir été, qu'en ſe perſuadant que c'eſt faute d'attention non de pénétration qu'on y eſt tombé. Tout cela eſt ſi vrai, que ſi deux hommes ont d'un troiſieme des opinions oppoſées, cette même oppoſition régnera dans les obſervations qu'ils feront ſur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations ſubtiles, prouvera que c'eſt lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment af-

fectés nous fait des impressions très différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuser encore en concluant qu'on se trompoit autrefois tandis que c'est peut-être aujourd'hui qu'on se trompe. Tout ceci seroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que seroit-ce si le prestige des passions s'y joignoit encore? si de charitables interpretes toujours alertes alloient sans cesse au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ses propres observations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoisonner? On sait à quel point la haine fascine les yeux. Qui est-ce qui sait voir des vertus dans l'objet de son aversion; qui est-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux? On cherche toujours à se justifier ses propres sentimens; c'est encore une disposition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïssable ce qu'on hait, & s'il est vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'est bien plus encore que l'homme passionné voit ce qu'il desire. La différence est donc ici que voyant jadis J. J. sans intérêt, on le jugeoit sans partialité, & qu'aujourd'hui la

prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raiſon doit-il donner plus d'autorité ?

S'il eſt impoſſible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoiſſance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence réſulte de la méthode qu'on a priſe pour juger J. J.; ſi l'on a évité à deſſein les vrais moyens de porter ſur ſon compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'enſuit que ſa condamnation ſi hautement, ſi fiérement prononcée eſt non-ſeulement arrogante & téméraire, mais violemment ſuſpecte de la plus noire iniquité; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandeſtinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puiſque la grace d'un criminel n'eſt que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainſi la clémence dont vos Meſſieurs ſe vantent à ſon égard, quand même ils uſeroient envers lui d'une bienfaiſance réelle, eſt trompeuſe & fauſſe, & quand ils comptent pour un bienfait le mal mé-

rité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas besoin de grace & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misere en misere, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange, qu'on s'amuse à l'enterrer tout vivant? S'il se pouvoit

que nous eussions à subir vous ou moi le dernier supplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nous de la vie à condition de la passer ainsi ? Non sans doute ; il n'y a point de tourment, point de supplice que nous ne préférassions à celui-là, & la plus douloureuse fin de nos maux nous paroîtroit desirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoisses. Eh ! quelle idée ont donc vos Messieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un supplice ? Non, non, quoiqu'ils en puissent dire, ce n'est point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en pense pas ainsi ; puisqu'au milieu de tout son opprobre, il ne laisse pas de vivre & de se porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des sentimens d'un scélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à sa place. L'infamie n'est douloureuse qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles, insensibles à la honte y sont dans leur élément. La

mépris n'affecte gueres celui qui s'en sent digne : c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation, la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut, si fier, si orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, selon vous, se contenir & garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume ; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir

tous ſes contemporains de l'éclat de ſes talens & de ſes vertus, fouler à ſes pieds tous les préjugés, braver toutes les puiſſances, & ſe faire admirer par ſon intrépidité. Ce même homme à préſent inſenſible à tant d'indignités, s'abreuve à longs-traits d'ignominie & ſe repoſe mollement dans la fange comme dans ſon élément naturel! De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute inſenſibilité peut exiſter dans une ame capable d'une telle effervefcence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'aſyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il eſt poſſible, il faut les ſentir injuſtes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de ſon cœur inacceſſible à l'opprobre. Alors on peut ſe conſoler de l'erreur ou de l'injuſtice des hommes: car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne ſont pas pour celui qui les reçoit, & dans le ſecond ils ne les lui font pas dans l'opinion qu'il eſt vil & qu'il les mérite; mais au contraire parce qu'étant vils

& méchans eux-mêmes ils haïssent ceux qui ne le sont pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux systême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté pour accabler un infortuné de miseres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler & le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignardent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grace n'en seroit pas une, même pour un coupa-

ble, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de résistance & d'effrayantes menaces, est venu fiérement à Paris provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoissant parfaitement son innocence; qu'elle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsédent & tiennent sa destinée en leurs mains; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais; & quand il seroit tel qu'ils le disent, encore falloit-il savoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie & sa liberté à cet indigne prix; car une grace ainsi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement, du moins présumé, de celui qui la reçoit, & je vous demande si la conduite & les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'est indignement abuser du nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus

cruel que le châtiment. Je ſuppoſe ici l'accuſé coupable ; que ſeroit cette grace ſi je le ſuppoſois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais, dites-vous, il eſt coupable, on en eſt certain puiſqu'il eſt méchant. Voyez comment vous me ballotez ! Vous m'avez ci-devant donné ſes crimes pour preuve de ſa méchanceté, & vous me donnez à préſent ſa méchanceté pour preuve de ſes crimes. C'eſt par les faits qu'on a découvert ſon caractere, & vous m'alléguez ſon caractere pour éluder la réguliere diſcuſſion des faits. Un tel monſtre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on reſpecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas beſoin d'entendre un ſcélérat auſſi déteſtable, ſes œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monſtre que vous m'avez peint ne mérite, s'il exiſte, aucune des précautions établies autant pour la ſureté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes & plus encore pour bien conſtater ſon exiſtence, pour s'aſſurer parfaitement que ce que vous appelez ſes œuvres ſont bien ſes œuvres.

C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'eſt préciſément ce qu'ont oublié vos Meſſieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait ſouffrir ſeroit doux pour un coupable, il eſt affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le ſouffre, eſt donc un ſophiſme auſſi cruel qu'inſenſé. Convenez de plus, que ce monſtre, tel qu'il leur a plû de nous le forger, eſt un perſonnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confuſément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre, leur diſproportion, leur incompatibilité ne ſauroient former un ſeul tout, & l'extravagance de cet aſſemblage, qui ſeule eſt une raiſon d'en nier l'exiſtence, en eſt une pour vous de l'admettre ſans daigner la conſtater. Cet homme eſt trop coupable pour mériter d'être entendu; il eſt trop hors de la nature pour qu'on puiſſe douter qu'il exiſte. Que penſez-vous de ce raiſonnement? C'eſt pourtant le vôtre; ou du moins celui de vos Meſſieurs.

Vous m'aſſurez que c'eſt par leur

grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste & sévere que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, graces au Ciel je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le ménager aux dépens des victimes de sa furie, & de peur de le chagri-

ner, lui aider prefque à faire du monde un vafte tombeau? .... Comment Monfieur, un traître, un voleur, un empoifonneur, un affaffin! ...... J'ignore s'il peut exifter un fentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel fentiment me paroîtroit un goût puniffable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que fon femblable qui le puiffe aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce feroit, quoique vous en puiffiez dire, une vertu de l'épargner, fi dans cet acte de clémence on fe propofoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à fuivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la queftion, & ce n'eft pas-là ce que vous difiez ci-devant: mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Suppofons que le premier qui a découvert les crimes de ce miférable & fon caractere affreux fe foit cru obligé, comme il l'étoit fans contredit, non

feulement à le démafquer aux yeux du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant fon refpect pour d'anciennes liaifons ne lui ait pas permis de vouloir être l'inftrument de fa perte, n'a-t-il pas dû, cela pofé, fe conduire exactement comme il l'a fait, mettre à fa dénonciation la condition de la grace du fcélérat, & le ménager tellement en le démafquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui confervât la liberté d'un honnête homme?

ROUSSEAU.

Votre fuppofition renferme des chofes contradictoires fur lefquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette fuppofition même je me ferois conduit & vous auffi, j'en fuis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le fcélérat fans me montrer & le confondre, vu fur-tout les liaifons antérieures que vous fuppofez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accufateur de prévenir préalablement le coupable de ce que fon devoir l'obligeoit à faire à fon

égard. Encore moins aurois - je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne penſez pas là-deſſus comme J. J.

C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ſes maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui ne ſe fait ſcrupule de rien, ne s'en faſſe aucun de la trahiſon : mais il le ſeroit fort que d'honnêtes-gens ſe cruſſent autoriſés par ſon exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en ſuivant avec lui ſes propres maximes, pour l'empêcher d'en abuſer ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ſes propres maximes ! Y penſez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! ſi l'on peut, ſi l'on doit ſuivre avec les gens leurs propres ma-

ximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoisonner les empoisonneurs, assassiner les assassins, être scélérat à l'envi avec ceux qui le sont, & si l'on n'est plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes-gens, ce devoir ne mettra personne en grands frais de vertu dans le siecle où nous sommes. Il est digne du scélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahison; mais je suis fâché pour vos Messieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données & qu'il eût mieux valu suivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reste, je ne me souviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte si contraire à tous les autres?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand est-ce qu'il a fait jouer cette comédie?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où est-ce qu'il l'a fait imprimer ?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'est une espece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & presque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Messieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choses qu'ils ajustent ensuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers est-il employé dans cette piece ? Est-ce lui-même qui le prononce ?

LE FRANÇOIS.

Non ; c'est une jeune fille qui se croyant trahie par son amant, le dit dans

dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à fa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monfieur, un mot dit par une jeune fille amoureufe & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni repréfentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans fa colere un acte qui de fa part n'eft pas même une trahifon, ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. eft l'unique autorité fur laquelle vos Meffieurs ont ourdi l'affreux tiffu de trahifons dont il eft enveloppé? Voudriez-vous que je répondiffe à cela férieufement? Me l'avez-vous dit férieufement vous-même? Non, votre air feul en le prononçant me difpenfoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne fe doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers perfonne? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier felon les tems, les gens, les occafions, ceux envers nous-mêmes ne varient point; & je ne

puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche & un traître sans néanmoins être un imposteur, & aux juges d'être menteurs & dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder seroit aussi juste & permise qu'elle est insidieuse & perfide, quelle en seroit l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguez? Où donc est la nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machines & d'artifices, ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus sure, la plus juste, la plus raisonnable & la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les

furetés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui feule prévient deux grands fcandales, favoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Meffieurs alléguent néanmoins pour raifon de leurs procédés frauduleux le foin d'éviter le fcandale. Mais fi le fcandale confifte effentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulgant parmi tout le refte des hommes qui n'en favoient rien. L'air de myftere & de réferve qu'on met à cette publication ne fert qu'à l'accélérer. Sans doute le public eft toujours fidelle aux fecrets qu'on lui confie; ils ne fortent jamais de fon fein. Mais il eft rifible qu'en difant ce fecret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-foigneufement au feul qui, s'il eft coupable, le fait néceffairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le fcandale, & faire de ce badin myftere un acte de bienfaifance & de générofité. Pour moi, avec une fi tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choifi de le confondre fans le diffamer, plutôt que de le diffamer fans le confondre, & il faut

certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raisons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Supposons qu'au lieu d'aller creusant sous ses pas tous ces tortueux souterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin du scandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laisser tranquillement continuer & consommer ses crimes en se contentant de les voir & de les compter sans en empêcher aucun; supposons, dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on se fût ouvertement & directement adressé à lui-même & à lui seul, qu'en lui présentant en face son accusateur armé de toutes ses preuves, on lui eût dit: " misérable qui fais l'honnête homme & qui " n'es qu'un scélérat, te voilà démasqué, te voilà connu; voilà tes " faits, en voilà les preuves, qu'as-tu " à répondre "? Il eût nié, direz-vous, & qu'importe? Que font les négations contre les démonstrations? Il fût resté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant son

dénonciateur : “ remercie cet homme
„ généreux que ſa conſcience à forcé
„ de t'accuſer & que ſa bonté porte
„ à te protéger. Par ſon interceſſion
„ l'on veut bien te laiſſer vivre & te
„ laiſſer libre ; tu ne ſeras même dé-
„ maſqué aux yeux du public qu'au-
„ tant que ta conduite rendra ce ſoin
„ néceſſaire pour prévenir la conti-
„ nuation de tes forfaits. Songe que
„ des yeux perçans ſont ſans ceſſe
„ ouverts ſur toi, que le glaive puniſ-
„ ſeur pend ſur ta tête, & qu'à ton
„ premier crime tu ne lui peux échap-
„ per „. Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus ſimple, plus ſure & plus droite pour allier à ſon égard la juſtice, la prudence & la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainſi l'on ſe fût aſſuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immenſe appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours ſon train. On n'eût point eu beſoin de le traîner ſi barbarement, ou ſelon vous ſi bénignement dans le bourbier ; on n'eût point habillé la juſtice & la vertu des honteuſes livrées de la perfidie & du menſonge ; ſes délateurs & ſes juges n'euſſent point été réduits à ſe

tenir sans cesse enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime & redoutant la lumiere du jour : enfin l'on eût prévenu, avec le double scandale des crimes & de leur impunité, celui d'une maxime aussi funeste qu'insensée que vos Messieurs semblent vouloir établir par son exemple, savoir que pourvu qu'on ait de l'esprit & qu'on fasse de beaux livres, on peut se livrer à toutes sortes de crimes impunément.

Voilà le seul vrai parti qu'on avoit à prendre si l'on vouloit absolument ménager un pareil misérable. Mais pour moi je vous déclare que je suis aussi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laisser libre nonobstant le péril, je ne dis pas un monstre affreux tel qu'on nous le représente, mais un malfaiteur tel qu'il soit. Je ne trouve dans cette espece de grace, ni raison, ni humanité, ni sureté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont se vantent vos Messieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les

asyles les plus reculés, les plus solitaires où il s'étoit de lui-même emprisonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mysteres impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes, le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense à l'adroite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sureté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il de-

manda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il desirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, balloté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses on l'eût réduit à périr de misere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs ardens à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-

on pas confenti à cet expédient fi sûr, fi court, fi facile qu'il propofoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'eft-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laiffer jamais trouver cette tranquillité fi defirée? N'eft-ce point qu'on ne vouloit lui laiffer aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il fait perdre aux gens chargés de fa garde les fauffes idées qu'on vouloit donner de lui? N'eft-ce point enfin que dans le projet fi chéri, fi fuivi, fi bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont fon féjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits femblent développer affez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dife, & je promets d'en montrer la fauffeté.

Monfieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé eft à mes yeux plein de chofes inconcevables, contradictoires, abfurdes, qui pour être admifes demanderoient encore d'autres genres de preu-

ves que celles qui suffisent pour les plus completes démonstrations, & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire, & qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé de parties inalliables, incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui passoit sa vie à aller escroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans

qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même personnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu estimé, bien voulu de tout le monde, l'Auteur des seuls écrits dans ce siecle qui portent dans l'ame des lecteurs la persuasion qui les a dictés, & dont on sent en les lisant que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainsi le cœur, sont les jeux d'un scélérat qui ne sentoit rien de ce qu'il disoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit sous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ses lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois si fiers, si touchans, si modestes ont été composés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur passoit sa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil irascible & diabolique en l'abjection d'un cœur insensible & vil qui se rassasie sans peine de l'ignomie dont l'abreuve à plaisir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Messieurs qui disposent à leur gré de sa réputation, de sa personne & de toute sa destinée

comme des modeles de vertu, des prodiges de générosité, des anges pour lui de douceur & de bienfaisance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres soins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus déprisé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de misere en misere, & de lui faire sentir à loisir dans les calamités de la plus malheureuse vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en se voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être instruit des raisons de tant d'outrages, s'abaisser en sa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclaircissement qu'il cherchoit; l'environner de souterrains & de piéges tellement tendus que chacun de ses pas fût nécessairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adresse qu'en butte aux insultes de tout le monde il ne pût jamais savoir la raison de rien, apprendre un seul mot de vérité, repousser aucun outrage, obtenir aucune ex-

plication, trouver, saisir aucun agresseur, & qu'à chaque instant atteint des plus cruelles morsures, il sentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens aussi bien que leur venin.

Vous avez fondé le systême qu'on suit à son égard sur des devoirs dont je n'ai nulle idée, sur des vertus qui me font horreur, sur des principes qui renversent dans mon esprit tous ceux de la justice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par se mettre chacun un bon masque bien attaché, qui s'arment de fer jusqu'aux dents, qui surprennent ensuite leur ennemi, le saisissent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puisse remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & passent enfin leur noble vie à le massacrer doucement, de peur que mourant de ses blessures il ne cesse trop tôt de les sentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monsieur, votre équité, votre droiture, & sentez en votre conscience quelle sorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en

conviens, autant que cela se pouvoit par la méthode que vous avez suivie, que l'homme ainsi terrassé est un monstre abominable; mais quand cela seroit aussi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à son égard, seroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves sont d'une grande force; mais il est faux que cette force aille pour moi jusqu'à l'évidence, puisqu'en fait de délits & de crimes, cette évidence dépend essentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de soin pour qu'il n'y ait pas à cette omission, quelque puissant motif qu'on nous cache & qu'il importeroit de savoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, si je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans selon moi.

Le premier est dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le ministere public: mais pour que des particuliers &

qui pis est des amis aient pris tant de peine, aient fait tant de dépenses, aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à rassembler tant de preuves, à leur donner tant de force sans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque passion bien vive qui, tant qu'ils s'obstineront à la cacher me rendra suspect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'est qu'elles prouvent trop, c'est qu'elles prouvent des choses qui naturellement ne sauroient exister. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous savez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'absurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon esprit d'acquiescer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde à ce que vous m'assurez, trouve si claires, ne font à mes yeux gueres moins absurdes & ont le ridicule de plus. Vos Messieurs semblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de persuader en affirmant, la facilité de

faire tout croire les ont séduits. Aveuglés par leur passion, ils ont entassé faits sur faits, crimes sur crimes sans précaution, sans mesure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand soin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre sous peine de tout rejetter. Il a donc fallu chercher mille subtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit sous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puisse faire imaginer.

Un troisieme défaut de ces invincibles preuves est dans la maniere de les administrer avec tant de mystere & de précautions. Pourquoi tout cela? La vérité ne cherche pas ainsi les ténebres & ne marche pas si timidement. C'est une maxime en jurisprudence (*) qu'on présume le dol dans celui qui suit au lieu de la droite route des voies obliques & clandestines. C'en est

(*) Dolus præsumitur in eo qui recta via non incedit, sed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præsump.*

une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ses preuves est présumé soutenir une mauvaise cause. Ces deux maximes conviennent si bien au systême de vos Messieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui si je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accusé en son absence n'est jamais réguliérement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce systême est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité le succès n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui sans obstacle de la part de personne dres-

(†) Judicium subterfugiens & probationes occultans malam causam fovere præsumitur. *Ibid.*

ſent à loiſir leurs machines autour de lui ; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, préciſément parce qu'il prouve trop.

Monſieur, quand les Géometres marchant de démonſtration en démonſtration parviennent à quelque abſurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils reviennent ſur leurs pas, &, sûrs qu'il s'eſt gliſſé dans leurs principes ou dans leurs raiſonnemens quelque paralogiſme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laiſſant là leur démonſtration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'abſurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues abſurdités vous tombez dans une autre, ſinon plus forte, au moins plus choquante ? Vous juſtifiez un ſeul homme dont la con-

damnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord, tout le public, tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible ; tout se prête avec zele à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumiere à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténebres dont on l'environne, & l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence ?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaise ! Si j'étois tenté de

l'admettre, ce ne ſeroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la ſincere équité. Mais je connois auſſi ce que peuvent ſur les meilleurs cœurs les préjugés & les paſſions & combien leurs illuſions ſont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît ſolide & forte. Elle s'eſt préſentée à mon eſprit long-tems avant que vous me la fiſſiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à réſoudre, & vous doit embarraſſer du moins autant que moi : car enfin ſi le public n'eſt pas tout compoſé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un ſeul homme, il eſt encore moins compoſé ſans exception d'hommes bienfaiſans, généreux, francs de jalouſie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices ſont-ils donc tellement éteints ſur la terre, qu'il n'en reſte pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu? C'eſt pourtant ce qu'il faudroit admettre ſi ce ſyſtême de ſecret & de ténebres qu'on ſuit ſi fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaiſance & de charité. Laiſſons à part vos Meſſieurs qui ſont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour

lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent assurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un scélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils détestent, il ne s'en trouve pas un seul qui, pour jouir au moins de sa confusion, soit tenté de lui dire tout ce qu'on sait de lui? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsédent, leur dire insolemment: *Parlez haut, traîtres que vous êtes; me voilà. Qu'avez-vous à dire?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insensibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime gé-

néralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher, selon moi, dans quelque intermédiaire qui ne suppose dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelque disposition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement disposés à cette fin. Mais en attendant que mes propres observations me fournissent là-dessus quelque explication raisonnable, permettez-moi de vous faire une question qui s'y rapporte. Supposant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J., au lieu d'être l'ame infernale & le monstre que vous voyez en lui, se trouvât au contraire un homme simple, sensible & bon, que son innocence universellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant

d'indignité vous forçât de lui rendre votre eſtime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous ſeriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, ſoyez-en sûr. Je ſens qu'en l'eſtimant & lui rendant juſtice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ſes crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injuſtice envers lui. Je me reproche cette diſpoſition, j'en rougis ; mais je la ſens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en tems & lieu ; il me ſuffit pour le moment de vous y laiſſer réfléchir. Au reſte, conſolez-vous de cette diſpoſition qui n'eſt qu'un développement des plus naturels de l'amour - propre. Elle vous eſt commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence

que vous serez le seul peut-être qui ait le courage & la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens & d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J. & c'est à quoi je suis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma proposition que vous avez si dédaigneusement rejettée? Vous voilà donc disposé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une distance trop courte à votre gré ?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher? Non, jamais du scélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à sa place. Que j'aille chercher un scélérat détestable pour le hanter, l'épier & le tromper, c'est une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur ; mais

mais que dans le doute ſi ce prétendu ſcélérat n'eſt point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en penſe, c'eſt un des plus beaux devoirs que ſe puiſſe impoſer un cœur juſte, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'eſtime & de contentement de moi-même, que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif oppoſé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien; mais avec le doute qu'il vous plaît de conſerver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiſer cet ours preſque inabordable? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en ſi grande averſion. Encore ſera-ce un bonheur ſi elles vous réuſſiſſent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent ſans meſure & ſans ſcrupule, & à qui elles n'attirent de ſa part que des bruſqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Eſt-ce à tort? Parlons franchement.

Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere il seroit par cela seul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du système qu'on suit avec lui, je suis peu surpris qu'il repousse avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accusent bien à tort d'être défiant; car la défiance suppose du doute, & il n'en sauroit avoir à leur égard : & que peut-il penser de ces patelins flagorneurs dont, vû l'œil dont il est regardé dans le monde & qui ne peut échapper au sien, il doit pénétrer aisément les motifs dans l'empressement qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur dessein n'est ni de se lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier & de le connoître, mais seulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche seroit finie, & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous sera moins aisé, peut-être,

que vous ne penſez, de vous faire diſtinguer de ceux qui l'abordent à mauvaiſe intention. Vous n'avez point la reſſource de lui parler à cœur ouvert, & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous ſavez de ſes œuvres criminelles & de ſon caractere atroce. C'eſt un ſecret inviolable qui près de lui doit reſter à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réſerve, il l'imitera, & par cela ſeul, ſe tenant en garde contre vous, il ne ſe laiſſera voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il eſt en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me ſuppoſer ſeul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement & qui ſans lui inſpirer plus de confiance l'ont vu tous, & ſi clairement à ce qu'ils vous diſent, exactement tel que vous me l'avez peint. S'il eſt ſi facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré ſa défiance & ſon hypocriſie, malgré ſes efforts pour ſe cacher, pourquoi, plein du deſir de l'apprécier, ſerai-je le ſeul à n'y pouvoir parvenir,

ſur-tout avec une diſpoſition ſi favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Eſt-il étonnant que l'ayant ſi décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonſpect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il eſt.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'avez-vous pas auſſi vos idées? Vous le deſirez innocent, j'en ſuis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le ſens contraire: vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas eſt fort différent. Oui, je le deſire innocent, & de tout mon cœur; ſans doute je ſerois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche: mais ce ſeroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y ſeroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Meſſieurs ne ſont pas dans des diſpoſitions ſi favorables à la

vérité. Je vois que leur projet eſt une ancienne & grande entrepriſe qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit ſur eux toute entiere, & ils ne ſeroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainſi ſoit pour la ſureté de leurs perſonnes, ſoit pour le repos de leurs conſciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un ſcélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre choſe.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque ſolide réponſe aux preuves dont vous avez été ſi frappé? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire? Suppoſons que vous trouviez un honnête homme où la raiſon, le bon ſens, & tout le monde vous montrent un ſcélérat, que s'enſuivra-t-il? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous ſeul eſt dépourvu de ſens? Laquelle de ces deux ſuppoſitions vous paroit la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas si nécessaire qu'à vous. Il est une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'est de supposer une ligue dont l'objet est la diffamation de J. J. qu'elle a pris soin d'isoler pour cet effet. Et que dis-je, supposer? Par quelque motif que cette ligue se soit formée, elle existe. Sur votre propre rapport elle sembleroit universelle. Elle est du moins grande, puissante, nombreuse; elle agit de concert & dans le plus profond secret pour tout ce qui n'y entre pas & surtout pour l'infortuné qui en est l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni secours, ni ami, ni appui, ni conseil, ni lumieres; tout n'est autour de lui que piéges, mensonges, trahisons, ténebres. Il est absolument seul & n'a que lui seul pour ressource, il ne doit attendre ni aide ni assistance de qui que ce soit sur la terre. Une position si singuliere est unique depuis l'existence du genre-humain. Pour juger sainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui se rapporte à lui, les formes ordinaires sur lesquelles s'établissent les

jugemens humains ne peuvent plus suffire. Il me faudroit, quand même l'accusé pourroit parler & se défendre, des suretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoissances, les instrumens & les moyens nécessaires pour pouvoir se justifier s'il est innocent. Car enfin, si, quoique faussement accusé, il ignore toutes les trames dont il est enlacé, tous les piéges dont on l'entoure, si les seuls défenseurs qu'il pourra trouver & qui feindront pour lui du zele sont choisis pour le trahir, si les témoins qui pourroient déposer pour lui se taisent, si ceux qui parlent sont gagnés pour le charger, si l'on fabrique de fausses pieces pour le noircir, si l'on cache ou détruit celles qui le justifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*; sa négation sera sans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en sera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choses, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laisse à l'accusé tous les moyens possibles de se défendre,

de confondre les faux témoins, de manifester l'imposture, & qu'on ne présume pas cette odieuse ligue de plusieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue existe, rien n'est plus constant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela seul non-seulement tous les avantages qu'ont les accusés pour leur défense sont ôtés à celui-ci: mais les accusateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même; il est pleinement à leur discrétion; maîtres absolus d'établir les faits comme il leur plaît sans avoir aucune contradiction à craindre, ils sont seuls juges de la validité de leurs propres pieces; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis ne craignent rien de leurs mensonges: ils sont sûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique; ils sont sûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en est d'antérieurs, dequoi je doute,

je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit, & si vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise, à la cour, chez les Ministres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le ministere du Duc de C***., avant l'ambassade de l'Abbé de B***. à Venise & avant le voyage du Consul Le B***. à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A***. ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que

ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages & les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroît de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, dequoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne con-

termine leurs fourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public fi tous ceux qui le dirigent, foit par la force, foit par l'autorité, foit par l'opinion s'accordoient pour l'abufer par de fourdes menées dont il feroit hors d'état de pénétrer le fecret? Qui eft-ce qui a déterminé jufqu'où des conjurés puiffans, nombreux & bien unis, comme ils le font toujours pour le crime peuvent fafciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas fe connoître fe concerteront bien entr'eux; quand aux deux bouts de l'Europe des impofteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puiffant intrigant fe conduiront fur le même plan, tiendront le même langage, préfenteront fous le même afpect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de fes ennemis. Que vos Meffieurs au lieu d'être tels foient fes amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agiffent ainfi que par bonté, par générofité, par compaffion pour lui, foit; je n'entends point leur difputer ici ces nouvelles vertus: mais il réfulte

toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raisonnement que si-tôt qu'une ligue existe, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter, & par-là d'en imposer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire, que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé, on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves & même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'Inquisition : car si l'on y force le prévenu de s'accuser lui-même, du moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il

peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puiſſe.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez expoſés vous-même, doit vous faire ſentir comment le public ſans être dépourvu de bon ſens, mais ſéduit par mille preſtiges peut tomber dans une erreur involontaire & preſque excuſable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la ſingularité révolte ſon amour-propre, & qu'il deſire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment auſſi avec un intérêt plus ſincere à ce même homme & plus de ſoin à l'étudier ſoi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, ſans être obligé d'en conclure que le public eſt dans le délire ou qu'on eſt trompé par ſes propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête ſeule hors de l'eau couronnée de roſeaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monſtre marin, les ſpectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monſtre marin, une corde tirée

en cachette le forçoit de faire à l'inſtant le plongeon ? Suppoſons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre & par-là devinant le reſte, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monſtre eſt un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenſer de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des inſenſés? Le public, qui ne voit des choſes que l'apparence, trompé par elle eſt excuſable; mais ceux qui ſe diſent plus ſages que lui en adoptant ſon erreur ne le ſont pas.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons que je vous expoſe, je me ſens digne, même indépendamment d'elles de douter de ce qui n'a paru douteux à perſonne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'exiſte point, ou n'eſt pas du moins où vous le voyez. La ſeule patrie de J. J. qui eſt la mienne ſuffiroit pour m'aſſurer qu'il n'eſt point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette eſpece; ce n'eſt ni chez les Proteſtans ni dans les Républiques qu'ils ſont connus. Les crimes dont il eſt accuſé ſont des crimes d'eſclaves, qui n'approcherent ja-

mais des ames libres ; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils ; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me persuader seulement que Geneve a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroissent ne sauroient être convaincantes pour moi qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires & m'en imposer par une fausse apparence de vérité, je vous avoue pourtant derechef que sans me convaincre elles m'inquiétent, m'ébranlent, & que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fussent fausses, & que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un : mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche & de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille situation (*) pour parve-

(*) Pour excuser le public autant qu'il se peut, je suppose par-tout son erreur presque

nir, s'il est possible, à démêler la vérité? C'est de rejetter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. est tel que l'ont peint vos Messieurs, & s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zele & de bonne foi, & un être aussi méchant, aussi difforme, aussi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure

---

invincible; mais moi qui fais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juste découvriroit l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe & s'approprie tous les caractères de la vérité.

de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute, parce que je suis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions, ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répete, de s'insinuer à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses livres, & même de ses vertus, car ici le mensonge & la fausseté sont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens

qu'un pareil monſtre inſpire, & ces doubles ententes jéſuitiques ſi recherchées de nos Meſſieurs leur rendent l'uſage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*). Si tout cela ne réuſſit pas, on ne ſe rebute point de ſon froid accueil, on compte pour rien ſes rebuffades; paſſant tout de ſuite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, & prenant le ton le plus arrogant qu'il eſt poſſible, on tâche de le ſubjuguer de haute lutte. S'il vous fait des groſſiéretés, on les endure comme venant d'un miſérable dont on s'embarraſſe fort peu d'être mépriſé. S'il vous chaſſe de chez lui, on y revient; s'il vous ferme la porte on y reſte juſqu'à ce qu'elle ſe rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans ſon repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré malgré. S'il

---

(*) En m'écrivant c'eſt la même franchiſe. *J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens qui vous ſont dûs, avec les ſentimens les plus diſtingués, avec une conſidération très-particuliere, avec autant d'eſtime que de reſpect*, &c. Ces Meſſieurs ſont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? Non. Ils ſont ſeulement plus faux & plus doubles, ils mentent ſeulement plus traitreuſement.

doit vous en chasser de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il assassine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'assure, d'autre voie pour s'insinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas besoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ses œuvres ; c'en est assez & même trop.

ROUSSEAU.

Que pensez-vous de ceux qui, tout aussi décidés que vous sur son compte, ne laissent pas de le fréquenter, de l'obséder, & de vouloir s'introduire à toute force dans sa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content.

de la réponse que j'ai déjà faite à cette question.

RousseaU.

Ni vous non plus, je le vois aussi. J'ai donc mes raisons pour y revenir. Presque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les sentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous seriez au désespoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

Le François.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injustice, encore plus la trahison. Vous m'avez dit des choses qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refusiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refusé de lire ses livres ; je me ravise ainsi que vous, & pour cause. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.

DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ bien, Monſieur, vous l'avez vu?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monſieur, vous l'avez lu?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus preſſé. Je vous ai laiſſé tout le tems de bien étudier notre homme. Je ſais que vous l'avez vu par vous-même, & tout à votre aiſe. Ainſi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y ſerez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penſer de cet étrange perſonnage?

ROUSSEAU.

Non; dire ce qu'il en faut penser n'est pas de ma compétence; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en pense, c'est ce que je ferai volontiers, si cela vous suffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler selon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, selon moi, ce n'est pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah! vous voilà donc enfin pensant comme tout le monde!

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être: car, toujours selon moi, c'est beaucoup moins encore un détestable scélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin qu'est-ce donc? Car

vous êtes désolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point-là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'est un homme sans malice plutôt que bon, une ame saine mais foible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je suis persuadé comme de mon existence qu'il n'approcha jamais de son cœur, non plus que la haine. Voilà le sommaire de mes observations sur son caractere moral. Le reste ne peut se dire en abrégé; car cet homme ne ressemble à nul autre que je connoisse; il demande une analyse à part & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyse, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme sans malice, cet être si nouveau pour tout le reste du monde, & que personne avant vous n'a su voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez; c'est au con-

traire votre J. J. qui eſt cet homme nouveau. Le mien eſt l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'euſſiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'âge de quarante ans. Juſques-là tous ceux qui l'ont connu, ſans en excepter vos Meſſieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'eſt ſi vous voulez un homme que je reſſuſcite, mais que je ne crée aſſurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuſer encore en cela, & de reſſuſciter ſeulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé ſur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit eſt qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant ſur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel ſans fournir la preuve que vous

vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous penſez qu'ils ſe trompoient autrefois ; moi je crois que c'eſt aujourd'hui qu'ils ſe trompent. Je ne vois point à votre opinion de raiſon ſolide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids ; c'eſt qu'alors il n'y avoit point de ligue, & qu'il en exiſte une aujourd'hui ; c'eſt qu'alors perſonne n'avoit intérêt à déguiſer la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oſeroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit ſavoir ſeroit un homme perdu, que pour faire ſa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus sûr & plus prompt que de renchérir ſur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans ſa jeuneſſe ſont sûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant ſur ſon compte le langage qui convient à vos Meſſieurs. D'où je conclus que qui cherche en ſincérité de cœur la vérité doit remonter, pour la connoître, aux tems où perſonne n'avoit intérêt à la déguiſer. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis ſur cet homme ſont autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens

en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponſe, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de ſoutenir ici mon ſentiment, ni de vous le faire adopter, & je ſerai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le ſentiment contraire. Quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'eſt ce que vous demandez, & c'eſt tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejetter mon opinion, quand vous ſaurez ſur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, ſur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premiérement lui écrire. Voici ma lettre, & voici ſa réponſe.

LE FRANÇOIS.

Comment! Il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'inſtant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui eſt particulier! Voyons

donc cette lettre qui lui a fait faire un ſi grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'eſt pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

“ J'ai beſoin de vous voir, de vous
„ connoître, & ce beſoin eſt fondé
„ ſur l'amour de la juſtice & de la vé-
„ rité. On dit que vous rebutez les
„ nouveaux viſages. Je ne dirai pas ſi
„ vous avez tort ou raiſon : mais ſi vous
„ êtes l'homme de vos livres, ouvrez-
„ moi votre porte avec confiance ; je
„ vous en conjure pour moi ; je vous
„ le conſeille pour vous. Si vous ne
„ l'êtes pas, vous pouvez encore m'ad-
„ mettre ſans crainte ; je ne vous im-
„ portunerai pas long-tems „.

Réponſe.

“ Vous êtes le premier que le motif
„ qui vous amene ait conduit ici : car
„ de tant de gens qui ont la curioſité
„ de me voir, pas un n'a celle de me
„ connoître ; tous croyent me connoi-

„ tre assez. Venez donc pour la rareté
„ du fait. Mais que me voulez-vous,
„ & pourquoi me parler de mes livres?
„ Si les ayant lus ils ont pu vous laisser en doute sur les sentimens de
„ l'Auteur, ne venez pas : en ce cas
„ je ne suis pas votre homme, car vous
„ ne sauriez être le mien „.

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois..... Je vous l'avoue; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver sur son visage les traits du caractere que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une premiere impression si puissante toujours sur moi, & de suspendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du

féroce ou doucereux aſpect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une phyſionomie ouverte & ſimple qui promettoit & inſpiroit de la confiance & de la ſenſibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette phyſionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent ſe plaignent de ſon air froid & de ſon accueil repouſſant, dont heureuſement ils ne s'embarraſſent gueres.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inſpirent. Mais ce n'eſt point-là ſon abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez eſt pour moi la preuve qu'il ne ſe contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fauſſeté ſur ſon viſage non plus que dans ſon cœur.

J. J. n'eſt aſſurément pas un bel homme. Il eſt petit & s'apetiſſe encore en baiſſant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents hor-

ribles ; ſes traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée ; ni le regard, ni le ſon de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne ſont du monſtre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ſes traits comme de ſes livres ?

ROUSSEAU.

Mais, tout cela va très-bien enſemble & me paroîtroit aſſez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans ſa jeuneſſe lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je penſe que ſi ſous ſa phyſionomie la nature a caché l'ame d'un ſcélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends ; vous voilà livré en ſa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez ſi bien armé s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le ſeul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raiſonnable, eſt bien moins pour lui que contre ſes bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépenſe & de ſoin ; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au phyſique, on le connoîtra ſurement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-deſſous d'un de ces portraits :

Hommes ſavans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits ſi doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain ſoit tout nouveau ; car il eſt aſſez joli, & je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de ſix ans qu'il eſt fait ;

l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante perſonnes, qui toutes lui en ont très-fidellement gardé le ſecret, qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette hiſtoire de portraits des ſingularités qui m'ont porté à la ſuivre, & j'y ai trouvé, ſurtout pour celui d'Angleterre, des circonſtances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Meſſieurs ſans oublier les Dames, devient, on ne ſait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ſes ſoins eſt de faire faire par Ramſay ſon ami particulier le portrait de ſon ami public J. J. Il deſiroit ce portrait auſſi ardemment qu'un amant bien épris deſire celui de ſa maîtreſſe. A force d'importunités il arrache le conſentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien ſombre, & là, pour le peindre aſſis on le fait

tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles fortement tendus alterent les traits de son visage. De toutes ces précautions devoit résulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu par-tout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que son portrait d'Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure & sur-tout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir : il frémit, & dit ce qu'il en pense. Tout le monde se moque de lui : tout le détail qu'il fait paroît la chose la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Pensez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, ſur un pareil expoſé? J'avoue au contraire que ce fait ſeul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choſes; mais qui m'aſſurera qu'il eſt vrai?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la queſtion préſente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point auſſi trop d'importance à des bagatelles? Qu'un portrait ſoit difforme ou peu reſſemblant, c'eſt la choſe du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célebres, ſans que de ces groſſieres gravures on tire aucune conſéquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens: mais ces copies défigurées ſont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artiſtes diſtingués, ni les fruits du zele & de l'amitié. On ne les prône pas

avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres ; on les laiſſe pourrir ſur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obſcurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les myſteres qu'on lui fait de tout ont un aſpect ſi noir qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils affectent de la même teinte ſon imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantaſtiques que cela peut lui donner, il en eſt qui, vu la maniere extraordinaire dont on procede avec lui, méritent un examen ſérieux avant d'être rejettées. Il croit, par exemple, que tous les déſaſtres de ſa deſtinée depuis ſa funeſte célébrité ſont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand ſecret entre peu de perſonnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer ſucceſſivement toutes celles dont ils avoient beſoin pour ſon exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins, (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puiſſans,

toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui dispofent de l'adminiftration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroiffent accidentels & fortuits ne font que de fucceffifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la fuite a déjà fa place dans le tableau, & ne doit avoir fon effet qu'au moment marqué. Tout cela fe rapporte affez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir fous des noms différens. Selon vous c'eft un fyftême de bienfaifance envers un fcélérat; felon lui c'eft un complot d'impofture contre un innocent; felon moi, c'eft une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'exiftence puifque vous-même y êtes entré.

Il penfe que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de fa diffamation, pour faciliter le fuccés de cette entreprife alors difficile, on réfolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject, ridicule & méprifable. Vos Meffieurs, qui n'oublient rien,

n'oublierent pas ſa figure, & après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire diſparoître la gravure qui avoit été faite ſur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après ſon départ pour l'Angleterre, ſur un modele qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la deſiroit; mais la figure en étoit hideuſe à tel point que pour ne pas ſe découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de ſupprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait dont je viens de parler, & n'épargnant aucun ſoin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Meſſieurs, l'admiration de Paris & de Londres, juſqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original auſſi noir que la gravure, on en vint au ſecond article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on

avoit d'abord peint on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes & de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-tems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse & risible de la figure répondit à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible & fier en un souris traître & sardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; & il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui: car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J.: mais toutes ces graduations préparées

de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mysteres & de malheurs. Sans donc adopter ni rejetter à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui, mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la maniere dont je me proposois de l'examiner! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul; non qu'en effet ils soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours & pas assez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui, dans ce siecle de philosophie & de beaux discours me les faisoit prendre pour autant de sages & juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils destinoient

à cette fin, lorſqu'ils montoient ſur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; ſans ſonger dans ma bêtiſe que ſouvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour maſquer dans le cours de leur vie un tiſſu de baſſeſſes & d'iniquités. Je voyois preſque tous ceux qui ſe piquent de fineſſe & de pénétration s'abuſer en ſens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le ſien. Je les voyois ſaiſir avidement en l'air un trait, un geſte, un mot inconſidéré, & l'interprétant à leur mode s'applaudir de leur ſagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un ſens ſubtil qui n'exiſtoit ſouvent que dans leur eſprit. Eh quel eſt l'homme d'eſprit qui ne dit jamais de ſottiſe? Quel eſt l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhenſible que ſon cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un regiſtre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commiſes, & qu'on ſupprimât ſoigneuſement tout le reſte, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes, les geſtes les plus indifférens, les diſcours les plus ſenſés, tout dans un

obfervateur qui fe paffionne, augmente & nourrit le préjugé dans lequel il fe complaît; quand il détache chaque mot ou chaque fait de fa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part-moi un homme fi cruellement, fi légérement, fi univerfellement jugé. Sans m'arrêter à de vains difcours qui peuvent tromper, ou à des fignes paffagers plus incertains encore, mais fi commodes à la légéreté & à la malignité, je réfolus de l'étudier par fes inclinations, fes mœurs, fes goûts, fes penchans, fes habitudes, de fuivre les détails de fa vie, le cours de fon humeur, la pente de fes affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit poffible en dedans de lui-même, en un mot, de l'obferver moins par des fignes équivoques & rapides que par fa conftante maniere d'être; feule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme & des paffions qu'il peut cacher au fond de fon cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obftacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je favois qu'irrité des perfides em-

preſſemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repouſſer tous les nouveaux venus; je ſavois qu'il jugeoit, & ce me ſemble avec aſſez de raiſon, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réſervé qu'ils prenoient avec lui, & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces myſteres ne le diſpoſeroient pas à la familiarité dont j'avois beſoin pour mon deſſein. Je ne vis de remede à cela que de lui laiſſer voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le ſilence qui m'étoit impoſé, & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car ſi, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon deſſein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curioſité & commençoit par ſe mettre en garde, c'étoit dans mon eſprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de ſemblable, je fus auſſi touché que ſurpris non de l'accueil que cette idée m'attira de ſa part, car il n'y mit aucun empreſſement oſtenſible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans ſon cœur.

Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des careſſes. Je le vis à ſon aiſe avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me diſtingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obſédoient, je compris qu'il n'avoit pas un inſtant pris le change ſur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'obſerver, ce deſſein commun dût donner à tous une allure aſſez ſemblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la diſtinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le ſeul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité, & ce motif qu'il démêla ſans peine m'attira ſa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement diſtingué des autres par de plus affectueuſes démonſtrations & par un attendriſſement pouſſé juſqu'aux larmes, qu'il crût pouvoir s'ouvrir à lui ſans réſerve & lui lire ſes confeſſions. Il lui permit même de l'arrêter dans ſa lecture pour

prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare & la plus sûre de bien connoître un homme, qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée & vivant pour ainsi dire avec lui-même : car il se livra sans réserve & me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la solitude : mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre

pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans sa retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il se gênoit autrefois parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il se livre tout-à-fait à son horrible misanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteste ; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans son cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas aussi clair qu'à vous, & ce discours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïssent, mais non pas que c'est lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, se refuser durement à leurs avances ? Comment donc expliquez-vous cela ?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite eſt un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il les fuit comme dans les ſables d'Afrique où ſont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres & les tigres cherchent les hommes; s'enſuit-il de-là que les hommes ſont méchans, farouches, & que les tigres ſont ſociables & humains ? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laiſſent pas de le rechercher, il ne ferme point ſa porte à tout le monde; il reçoit honnêtement ſes anciennes connoiſſances, quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu ſe refuſer durement qu'à des avances tyranniques, inſolentes & malhonnêtes, qui déceloient clai-

rement l'intention de ceux qui les faisoient. Cette maniere ouverte & généreuse de repousser la perfidie & la trahison ne fut jamais l'allure des méchans. S'il ressembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de se dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, &, leur rendant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger d'eux; mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si-tôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la soli-

(1) Timon n'étoit point naturellement misanthrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté: c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre-humain.

tude ; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit ſeul ? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne ſont point dans les déſerts, ils ſont dans le monde. C'eſt-là qu'ils intriguent & travaillent pour ſatisfaire leur paſſion & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que ſoit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repouſſer ceux qui le pouſſent, pour écarter ceux qui ſont devant lui, pour fendre la preſſe & faire ſon chemin. L'homme débonnaire & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage & qui tâche de ſe tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds eſt donc un méchant, à votre compte, les autres plus forts, plus durs, plus ardens à percer ſont les bons? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un diſcours publié par le Philoſophe D***. préciſément dans le tems que ſon ami J. J. s'étoit retiré dans la ſolitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui ſoit ſeul*. Juſqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des ſignes les moins équivoques d'une ame paiſible

paiſible & ſaine exempte d'ambition, d'envie, & de toutes les ardentes paſſions filles de l'amour-propre, qui naiſſent & fermentent dans la ſociété. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paiſible & doux, jadis ſi univerſellement admiré, transformé tout-d'un-coup en une rage infernale; voilà tant de Sages reſpectés & Deſcartes lui-même, changés dans un inſtant en autant de miſanthropes affreux & de ſcélérats. Le Philoſophe D * * *. étoit ſeul, peut-être, en écrivant cette ſentence, mais je doute qu'il eût été ſeul à la méditer, & il prit grand ſoin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours ſeul! il ne ſe feroit gueres de mal.

Je crois bien que des ſolitaires qui le ſont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils ſont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en eſt pas chargé comme eux. Mais les ſolitaires par goût & par choix ſont naturellement humains, hoſpitaliers, careſſans. Ce n'eſt pas parce qu'ils haïſſent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la

paix qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la ſociété la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux ſans contrainte. Ils en jouiſſent alors délicieuſement, & cela ſe voit. Elle eſt pour eux ce qu'eſt le commerce des femmes pour ceux qui ne paſſent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y paſſent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profeſſion.

Je ne comprends pas comment un homme de bon ſens peut adopter un ſeul moment la ſentence du Philoſophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en eſt pas moins abſurde & fauſſe. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'eſt pas poſſible que le méchant aime à vivre ſeul & vis-à-vis de lui-même ? Il s'y ſentiroit en trop mauvaiſe compagnie, il y ſeroit trop mal à ſon aiſe, il ne s'y ſupporteroit pas long-tems, ou bien, ſa paſſion dominante y reſtant toujours oiſive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la ſociété qui l'a fait naître & où l'on eſt à chaque inſtant forcé de ſe comparer; il languit & meurt faute

d'aliment dans la ſolitude. *Quiconque ſe ſuffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce ſoit.* Cette maxime eſt moins éclatante, & moins arrogante, mais plus ſenſée & plus juſte que celle du Philoſophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager perſonne. Ne nous laiſſons pas éblouir par l'éclat ſententieux dont ſouvent l'erreur & le menſonge ſe couvrent : ce n'eſt pas la foule qui fait la ſociété, & c'eſt en vain que les corps ſe rapprochent lorſque les cœurs ſe repouſſent. L'homme vraiment ſociable eſt plus difficile en liaiſons qu'un autre, celles qui ne conſiſtent qu'en fauſſes apparences ne ſauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans ſans penſer à eux, que de les voir & les haïr ; il aime mieux fuir ſon ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre ſociété que celle des cœurs, n'ira pas chercher la ſienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penſer & ſe conduire avant la ligue dont il eſt l'objet ; jugez ſi maintenant qu'elle exiſte & qu'elle tend de toutes parts ſes piéges autour de lui, il doit trouver du plaiſir à vivre avec ſes perſécuteurs, à

ſe voir l'objet de leur dériſion, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides careſſes, à travers leſquelles ils font malignement percer l'air inſultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuſes. Le mépris, l'indignation, la colere ne ſauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des ſentimens ſi pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent ſa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en ſa faveur avant d'avoir appris ſur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des ſolitaires, cela peut être vrai de quelques hommes ſinguliers qui s'étoient fait de fauſſes idées de la ſageſſe : mais au moins ils donnoient des ſignes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philoſophes que vous citez ont illuſtré leur ſolitude, prouvent aſſez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuſe, & qu'ils n'y paſſoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'eſt à quoi, ce me ſemble, il n'y paſſa pas non plus uniquement le ſien. La lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, Héloïſe, Emile, le Contrat Social, les Eſſais ſur la Paix perpétuelle & ſur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins eſtimables qui n'ont point paru, ſont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun Philoſophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être, & plus écrit en ſi peu de tems. Appellez-vous tout cela des noirceurs & des crimes?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous ſavez ce que penſent ou ce que diſent nos Meſſieurs de ces livres; mais avez-vous oublié qu'ils ne ſont pas de lui, & que c'eſt vous-même qui me l'avez perſuadé?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus.

Mais ſi nous continuons à paſſer ainſi d'un ſujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de ſuite le fil de mes obſervations, avant de paſſer aux concluſions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner ſi nos liaiſons ne lui faiſoient rien changer dans ſa maniere de vivre; & j'eus bientôt toute la certitude poſſible que non-ſeulement il n'y changeoit rien pour moi; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choiſir, il avoit pu ſuivre en liberté ſon penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant ſe cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maiſons dans l'intention d'y reprendre ſes plus anciennes liaiſons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il ceſſa de faire des viſites, & reprenant dans la Capitale la vie ſolitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea ſon tems entre l'occupation journaliere

dont il s'étoit fait une ressource, & les promenades champêtres dont il faisoit son unique amusement. Je lui demandai la raison de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération présente concourir à l'œuvre de ténebres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ses soins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, espérant qu'au moins parmi ses anciennes connoissances il se trouveroit quelqu'un moins dissimulé, moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit besoin pour percer cette obscurité : qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahisons, duplicité, mensonge, & que tous en s'empressant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paroissoient si contens de sa diffamation, y contribuoient de si bon cœur, lui faisoient des caresses si fardées, le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime & de considération, qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses & mensonge-

res, & indigné d'être ainſi le jouet de ſes prétendus amis, il ceſſa de les voir, ſe retira ſans leur cacher ſon dédain, & après avoir cherché long-tems ſans ſuccès un homme, éteignit ſa lanterne & ſe renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'eſt dans cet état de retraite abſolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifeſter à mes yeux ſon intérieur, en garde contre tout jugement précipité, réſolu de le juger non ſur quelques mots épars, ni ſur quelques circonſtances particulieres, mais ſur le concours de ſes diſcours, de ſes actions, de ſes habitudes, & ſur cette conſtante maniere d'être, qui ſeule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de ſuite, plus de perſévérance & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiede amour de la juſtice, dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes déciſions de l'amour-propre, n'en inſpire au commun des hommes. Il fallut, par conſéquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer ſur rien, juſqu'à

ce que j'eusse assemblé des matériaux suffisans pour fonder un jugement solide qui ne fût l'ouvrage ni de la passion ni du préjugé.

Je ne fus pas surpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à bassesse d'ame ; elle pouvoit venir d'une cause toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne falloit pour en découvrir la cause, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raison ; si c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, & je sus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la musique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit sérieusement ou par jeu, & puis à savoir au juste quel motif la lui avoit fait reprendre, & ceci demandoit plus de recherche & de soin. Il falloit connoître exactement ses ressources & l'état de sa fortune, vérifier ce que vous m'a-

viez dit de ſon aiſance, examiner ſa maniere de vivre, entrer dans le détail de ſon petit ménage, comparer ſa dépenſe & ſon revenu, en un mot connoître ſa ſituation préſente autrement que par ſon dire & le dire contradictoire de vos Meſſieurs. C'eſt à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaiſoit, quoiqu'il n'y réuſsît pas trop bien. Je cherchai la cauſe de ce bizarre plaiſir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de ſon naturel & de ſon humeur, dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occaſion je commençai à pénétrer. Il aſſocioit ce travail à un amuſement dans lequel je le ſuivis avec une égale attention. Ses longs ſéjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuoit de ſe livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de ſuccès ; ſoit que ſa mémoire défaillante commençât à lui refuſer tout ſervice ; ſoit, comme je crus le remarquer, qu'il ſe fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à claſſer & caractériſer les genres & les eſpeces. Il employoit un tems & des

soins incroyables à dessécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conserver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de sorte que, collant avec soin ces fragmens sur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin sur cet amusement, devenu trop fatigant pour son âge, trop coûteux pour sa bourse, & qui lui prenoit un tems nécessaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaisons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour son cœur : il y trouvoit un supplément aux attachemens dont il avoit besoin ; mais il eût laissé le supplément pour la chose, s'il en avoit eu le choix, & il ne se réduisit à converser avec les plantes qu'après de vains efforts pour converser avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la société des végétaux pour celle des hommes, au premier espoir d'en retrouver.

Mes premieres recherches m'ayant jetté dans les détails de sa vie domes-

tique, je m'y suis particuliérement attaché, persuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus sures que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'est dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue se laisse voir tel qu'il est; quand le ressort de l'attention sur soi se relâche, & qu'oubliant le reste du monde on se livre à l'impulsion du moment. Cette méthode est sure, mais longue & pénible : elle demande une patience & une assiduité que peut soutenir le seul vrai zele de la justice & de la vérité, & dont on se dispense aisément en substituant quelque remarque fortuite & rapide aux observations lentes mais solides que donne un examen égal & suivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du désordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté; s'il étoit sobre ou dissolu, sensuel ou grossier, si ses goûts étoient dépravés ou sains, s'il étoit sombre ou gai dans ses repas, dominé par l'habitude ou sujet aux fantaisies, chiche ou prodigue dans son ménage, entier, impérieux, tyran

dans sa petite sphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les dissentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût & à sa volonté : comment il supporte l'adversité, le mépris, la haine publique : quelles sortes d'affections lui sont habituelles ; quels genres de peine ou de plaisir alterent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légeres variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche & comment il s'appaise, s'il exhale ou contient sa colere, s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiser ; s'il aggrave ou répare ses torts, s'il fait endurer & pardonner ceux des autres ; s'il est doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier ; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à se concentrer en lui-même, si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses, s'il est toujours prudent, circonspect, maître de lui-même, ou si se laissant do-

miner par ses mouvemens, il montre indiscrétement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses, les plus contraires qu'il m'à été possible de saisir; tantôt calme & tantôt agité, dans un transport de colere & dans une effusion d'attendrissement; dans la tristesse & l'abattement de cœur; dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter; dans la gaîté d'un repas un peu prolongé; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de se déguiser, & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie, je n'ai point négligé ses discours, ses maximes, ses opinions; je n'ai rien omis pour bien connoître ses vrais sentimens sur les matieres qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai sondé sur la nature de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la moralité de la vie humaine, sur le vrai bonheur, sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode & de ses auteurs, enfin sur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais sentimens d'un homme sur l'usage de cette vie & sur sa desti-

nation, ses vrais principes de conduite. J'ai soigneusement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particuliérement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre, doit avoir de fortes & fréquentes explosions difficiles à contenir & impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, sur-tout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le

pénétrer & lire dans ſon ame, ſur-tout lorſqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ſes premiers mouvemens, (ſi tant eſt néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puiſſent compatir enſemble dans un même cœur). Mais c'eſt ſur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs ſe contiennent le moins & ſe décelent le mieux : c'eſt auſſi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis ſouvent & vu mettre par d'autres ſur ce chapitre en divers tems & à diverſes occaſions : j'ai ſondé ce qu'il penſoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à ſa jouiſſance, & ce qu'il eſtimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractere eſtimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'hiſtoire des réputations naiſſantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faiſoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des ſuccès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il ſupportoit pour ſa part les dûres cenſures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains

de ce siecle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses ; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu ?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport ; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma

bouche, & pour les faire avec bienſéance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monſieur! eſpérez-vous me donner ainſi le change? rempliſſez-vous ainſi vos engagemens, & ne tirerai-je aucun fruit du conſeil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes, & après avoir ébranlé la perſuaſion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laiſſer les doutes que vous avez fait naître ſi vous avez de quoi m'en tirer?

ROUSSEAU.

Il vous eſt aiſé d'en ſortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conſeil que vous dites m'avoir donné. Il eſt malheureux pour J. J. que Rouſſeau ne puiſſe dire tout ce qu'il ſait de lui. Ces déclarations ſont déſormais impoſſibles parce qu'elles ſeroient inutiles, & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée ſommaire de mes obſerva-

tions ? prenez directement & en tout, tant en bien qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos Messieurs, vous aurez très - exactement celui que j'ai trouvé. Le leur est cruel, féroce & dur jusqu'à la dépravation ; le mien est doux & compatissant jusqu'à la foiblesse. Le leur est intraitable, inflexible & toujours repoussant ; le mien est facile & mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sinceres, & se laissant subjuguer, quand on sait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'estime pas. Le seul misanthrope, farouche, déteste les hommes ; le mien humain jusqu'à l'excès & trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils se font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne songe qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du sien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laissât en paix dans son coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, est tourmenté de l'existence de ses semblables, & voudroit voir tout le genre - humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant sans se comparer n'est pas plus susceptible de

vanité que de modestie, content de sentir ce qu'il est, il ne cherche point quelle est sa place parmi les hommes, & je suis sûr que de sa vie il ne lui entra dans l'esprit de se mesurer avec un autre pour savoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de ruse & d'art pour en imposer, voile ses vices avec la plus grande adresse & cache sa méchanceté sous une candeur apparente; le mien emporté, violent même dans ses premiers momens plus rapides que l'éclair, passe sa vie à faire de grandes & courtes fautes, & à les expier par de vifs & longs repentirs: au surplus sans prudence, sans présence d'esprit, & d'une balourdise incroyable, il offense quand il veut plaire, & dans sa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui sert & qui lui nuit sans même en sentir la différence. Enfin le leur est un esprit diabolique, aigu, pénétrant; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & souvent n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise & seul, peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions, comme je le pourrois

faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette maniere simple, mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sures d'un homme impartial, seroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond ; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire ; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route aussi droite & moins traversée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout-d'un-coup par une impression simple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes, je ne saurois vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tran-

de la bêtise de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sententieux comme des oracles, subjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse, & sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives & neuves, pensant avec force & s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes, & subjugué par la suffisance des gens qui en savent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures; comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions de

de son siecle, sembloit en toute chose moins disposé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choses triviales & plates, j'aurois pu croire qu'il faisoit l'imbécille pour dépayser les espions dont il se sent entouré; mais quels que soient les gens qui l'écoutent, loin d'user avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconsidérés qui donnent sur lui de grandes prises, non qu'au fond ces propos soient répréhensibles, mais parce qu'il est possible de leur donner un mauvais sens, qui, sans lui être venu dans l'esprit, ne manque pas de se présenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, & qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai presque toujours trouvé pesant à penser, mal-adroit à dire, se fatigant sans cesse à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaise maniere de les exprimer. J'ajoute en passant que si dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurois tiré sur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ses livres. Car si, selon

vous, déchiffrant si mal la musique, il n'en avoit pu composer, à plus forte raison sachant si mal parler, il n'avoit pu si bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme assez adroit, pour avoir trompé quarante ans par de fausses apparences tous ceux qui l'ont approché ; mais ce n'est pas tout. Ce même homme dont l'œil terne & la physionomie effacée semble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la stupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, si-tôt qu'une matiere intéressante pour lui le tire de sa léthargie. On voit sa physionomie éteinte s'animer, se vivifier, devenir parlante, expressive, & promettre de l'esprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ses yeux à son âge, dans sa jeunesse ils ont dû lancer des éclairs. A son geste impétueux, à sa contenance agitée on voit que son sang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de sa bouche, & point du tout ; toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés, qui, sans être plus expressifs qu'à l'ordinaire, sont seulement plus inconsidérés. Il éleve beaucoup la voix ; mais

ce qu'il dit devient plus bruyant ſans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expreſſion; mais ce n'étoit jamais au moment d'une exploſion ſubite; c'étoit ſeulement lorſque cette exploſion ayant précédé, avoit déjà produit ſon premier effet. Alors cette émotion prolongée agiſſant avec plus de regle, ſembloit agir avec plus de force & lui ſuggéroit des expreſſions vigoureuſes pleines du ſentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit, quand ſon ſujet échauffoit ſon cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment ſa plume devoit mieux que ſa langue parler le langage des paſſions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'eſt pas ſi contraire que vous penſez aux idées qu'on m'a données de ſon caractere. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez ſont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus ſures enſeignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il ſuit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoiſes regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air ſont des prodiges de modeſtie & d'humilité ? Oh malheureuſe nation où toutes les idées de l'aimable & du bon ſont renverſées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds !

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laiſſons ce nouveau paradoxe ſur lequel on peut diſputer, & revenons à la ſenſibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, & qui ſe déduit de vos obſervations. D'une profonde indifférence ſur tout ce qui ne touche pas ſon petit individu, il ne s'anime jamais que pour ſon propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intenſité de ſon amour-propre doit en effet l'agiter juſqu'au tranſport, & ce n'eſt que quand cette agi-

tation se modere qu'il commence d'exhaler sa bile & sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

ROUSSEAU.

Mes observations, dont vous tirez ce résultat m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les questions un peu fines qui se présentent, & qu'il ne suffit pas, pour qu'une discussion l'intéresse, que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre sa paresse à parler & l'émouvoir dans la conversation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil, mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer fût son intérêt propre, celui de son individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries, soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne montroit pas qu'il fit un grand cas de tous ces discours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions sur son compte : mais l'intérêt plus grand,

plus noble qui l'anime & le passionne est celui de la justice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui & la bonne cause, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui savent habiller en termes séduisans & magnifiques leur cruelle philosophie : mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, & combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visiere au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'apprêtoit sous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de sorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre, en méditant en secret des noirceurs paroît un sage qui se possede ; & voilà comment, jugeant toujours sur les apparences, les hommes le plus souvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu se passionner de même, &

ſouvent juſqu'aux larmes pour les choſes bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus, dans les talens, dans les beaux-arts & généralement dans tout ce qui porte un caractere de force, de grace ou de vérité, digne d'émouvoir une ame ſenſible. Mais, ſur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui ſeul au monde, c'eſt un égal attachement pour les productions de ſes plus cruels ennemis, & même pour celles qui dépoſoient contre ſes propres idées, lorſqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher ſon cœur, les goûtant avec le même plaiſir, les louant avec le même zele que ſi ſon amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que ſi l'Auteur eût été ſon meilleur ami, & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les ſuffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur eſt que tout cela n'eſt jamais réglé par la prudence, & qu'il ſe livre impétueuſement au mouvement dont il eſt agité ſans en prévoir l'effet & les ſuites, ou ſans s'en ſoucier. S'animer modérément n'eſt pas une choſe en ſa puiſſance. Il faut qu'il ſoit de flamme

ou de glace ; quand il eſt tiede il eſt nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de ſon ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ſes paſſions les conſumoit, les dévoroit elles-mêmes ; & qu'après de fortes & rapides exploſions elles s'anéantiſſoient auſſi-tôt, & le laiſſoient retomber dans ce premier engourdiſſement qui le livre au ſeul empire de l'habitude & me paroît être ſon état permanent & naturel.

Voilà le précis des obſervations d'où j'ai tiré la connoiſſance de ſa conſtitution phyſique, & par des conſéquences néceſſaires, confirmées par ſa conduite en toute choſe, celle de ſon vrai caractere. Ces obſervations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour réſultat un tempérament mixte formé d'élémens qui paroiſſent contraires : un cœur ſenſible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd, dont les parties ſolides & maſſives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du ſang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en phyſicien ces apparentes contradictions ; & que m'importe ? Ce qui m'importoit, étoit de m'aſſurer de leur réalité, & c'eſt auſſi tout ce que j'ai

fait. Mais ce résultat, pour paroître à vos yeux dans tout son jour a besoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai souvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de sensibilité, & tirer de-là l'évidente conséquence qu'il étoit un monstre. C'est sur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches sur l'ame*, où, à la faveur de je ne sais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puisque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la sensibilité dans l'homme est la seule cause de ses vices & de ses crimes, & qu'il est méchant en raison de cette sensibilité, quoique par une exception à la regle l'auteur accorde que cette même sensibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans disputer sur la doctrine impartiale du philosophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *sensibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque instant des idées si vagues & souvent contradictoires.

La sensibilité est le principe de toute

action. Un être, quoiqu'animé, qui ne ſentiroit rien, n'agiroit point: car où ſeroit pour lui le motif d'agir? Dieu lui-même eſt ſenſible, puiſqu'il agit. Tous les hommes ſont donc ſenſibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une ſenſibilité phyſique & organique, qui, purement paſſive, paroît n'avoir pour fin que la conſervation de notre corps & celle de notre eſpece par les directions du plaiſir & de la douleur. Il y a une autre ſenſibilité que j'appelle active & morale, qui n'eſt autre choſe que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous ſont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoiſſance, ſemble offrir dans les âmes une analogie aſſez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force eſt en raiſon des rapports que nous ſentons entre nous & les autres êtres, &, ſelon la nature de ces rapports, elle agit tantôt poſitivement par attraction, tantôt négativement par répulſion, comme un aimant par ſes pôles. L'action poſitive ou attirante eſt l'œuvre ſimple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le ſen-

timent de notre être; la négative ou repoussante qui comprime & rétrécit celui d'autrui est une combinaison que la réflexion produit. De la premiere naissent toutes les passions aimantes & douces, de la seconde toutes les passions haineuses & cruelles. Veuillez, Monsieur, vous rappeller ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être & ses jouissances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui : ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais si-tôt que cet amour absolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la sensibilité négative; parce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, & de se transporter hors de soi pour s'assigner la premiere & meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous ra-

action. Un être, quoiqu'animé, qui ne sentiroit rien, n'agiroit point : car où seroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même est sensible, puisqu'il agit. Tous les hommes sont donc sensibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une sensibilité physique & organique, qui, purement passive, paroît n'avoir pour fin que la conservation de notre corps & celle de notre espece par les directions du plaisir & de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active & morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoissance, semble offrir dans les ames une analogie assez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous & les autres êtres, &, selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction, tantôt négativement par répulsion, comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le sen-

timent de notre être; la négative ou repoussante qui comprime & rétrécit celui d'autrui est une combinaison que la réflexion produit. De la premiere naissent toutes les passions aimantes & douces, de la seconde toutes les passions haineuses & cruelles. Veuillez, Monsieur, vous rappeller ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être & ses jouissances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui : ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais si-tôt que cet amour absolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la sensibilité négative; parce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, & de se transporter hors de soi pour s'assigner la premiere & meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous ra-

baiſſe, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque choſe nous empêche d'être tout. L'amour-propre eſt toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne ſe peut : il s'irrite des préférences qu'il ſent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a ſur nous, ſans s'appaiſer par ceux dont il ſe ſent dédommagé. Le ſentiment de l'infériorité à un ſeul égard empoiſonne alors celui de la ſupériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous ſentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi diſpoſer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette diſpoſition à ſe comparer, qui change une paſſion naturelle & bonne en une autre paſſion factice & mauvaiſe; je vous répondrai qu'elle vient des relations ſociales, du progrès des idées, & de la culture de l'eſprit. Tant qu'occupé des ſeuls beſoins abſolus on ſe borne à rechercher ce qui nous eſt vraiment utile, on ne jette gueres ſur d'autres un regard oiſeux. Mais à me-

ſure que la ſociété ſe reſſerre par le lien des beſoins mutuels, à meſure que l'eſprit s'étend, s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embraſſe plus d'objets, ſaiſit plus de rapports, examine, compare; dans ces fréquentes comparaiſons, il n'oublie ni lui-même, ni ſes ſemblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de ſe meſurer ainſi l'on ne ceſſe plus, & le cœur ne ſait plus s'occuper déſormais qu'à mettre tout le monde au-deſſous de nous. Auſſi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théorie, que les gens d'eſprit & ſur-tout les gens de lettres ſont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intenſité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'eſt plus commun que des ſots pétris d'amour-propre. Cela n'eſt vrai qu'en diſtinguant. Fort ſouvent les ſots ſont vains, mais rarement ils ſont jaloux, parce que ſe croyant bonnement à la premiere place, ils ſont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'eſprit n'a gueres le même bonheur; il ſent parfaitement, & ce qui lui manque,

& l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir ſur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le ſent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclairciſſemens m'ont paru néceſſaires pour jetter du jour ſur ces imputations de ſenſibilité, tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches, ſans que les uns ni les autres ſachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il eſt des genres de ſenſibilité de natures différentes & même contraires, qui ne ſauroient s'allier enſemble dans un même individu. Paſſons maintenant à l'application.

Jean-Jaques m'a paru doué de la ſenſibilité phyſique à un aſſez haut degré. Il dépend beaucoup de ſes ſens & il en dépendroit bien davantage ſi la ſenſibilité morale n'y faiſoit ſouvent diverſion; & c'eſt même encore ſouvent par celle-ci, que l'autre l'affecte ſi vivement. De beaux ſons, un beau ciel, un beau payſage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard; tout cela ne réagit ſi fort ſur ſes ſens, qu'après avoir percé par quelque côté juſqu'à ſon cœur. Je

l'ai vu faire deux lieues par jour durant presque tout un printems pour aller écouter à Berci le rossignol à son aise, il falloit l'eau, la verdure, la solitude & les bois pour rendre le chant de cet oiseau touchant à son oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ses yeux, s'il n'y voyoit les soins de la mere commune qui se plaît à parer le séjour de ses enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ses sensations les tempere, & ôtant à celles qui sont purement matérielles l'attrait séducteur des autres, fait que toutes agissent sur lui plus modérément. Ainsi sa sensualité, quoique vive, n'est jamais fougueuse, & sentant moins les privations que les jouissances, il pourroit se dire en un sens plutôt tempérant que sobre. Cependant l'abstinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il possede, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'est seulement après avoir desiré, & il n'attend pas pour cesser que le desir cesse, il suffit qu'il soit attiedi. Ses goûts sont sains, délicats même mais non pas rafinés. Le bon vin, les bons

mêts lui plaisent fort, mais il aime par préférence ceux qui sont simples, communs, sans apprêt, mais choisis dans leur espece, & ne fait aucun cas en aucune chose du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mêts fins & la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ses festins sont d'un plat unique & toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sensuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature ; l'homme réfléchi est celui de l'opinion ; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou

qui, pour vouloir paſſer les limites du plaiſir tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouiſſance que ceux de l'excluſion, dédaignent les plaiſirs dont tout homme a le choix, & ſe bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. eſclave de ſes ſens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les ſenſations, & pour qu'un objet lui faſſe impreſſion, il faut qu'à la ſimple ſenſation ſe joigne un ſentiment diſtinct de plaiſir ou de peine, qui l'attire ou qui le repouſſe. Il en eſt de même des idées qui peuvent frapper ſon cerveau; ſi l'impreſſion n'en pénétre juſqu'à ſon cœur, elle eſt nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut reſter dans ſa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais ſur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune ſorte, ni de plus mauvais obſervateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faiſoit que ſentir vivement. Mais celui qui ne ſait voir que les objets qui

le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune sorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un seul moment. Tout cela tient encore à cette paresse de penser, qui déjà trop contrariée pour son propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'est aussi par-là qu'il faut expliquer ces distractions continuelles, qui dans les conversations ordinaires l'empêchent d'entendre presque rien de ce qui se dit, & vont quelquefois jusqu'à la stupidité. Ces distractions ne viennent pas de ce qu'il pense à autre chose, mais de ce qu'il ne pense à rien, & qu'il ne peut supporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de savoir : il paroît distrait sans l'être & n'est exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdises qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus

odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif sur lui-même pour les déguiser aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaisans, sont toujours en garde & ne donnent aucune prise sur eux par leurs discours. On est bien moins soigneux de cacher le mal quand on sent le bien qui le rachete, & qu'on ne risque rien à se montrer tel qu'on est. Quel est l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui se mettant toujours à découvert, ne dise & ne fasse jamais de choses répréhensibles? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient

de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas: elles sont naturelles & simples comme son caractere; il est parmi tous ces énergumenes de sensibilité, comme une belle femme sans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (& dont je distingue l'impression vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral; c'est-à-dire, que la haine de l'injustice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste & le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'hom-

me de lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine & de jalousie contre aucun homme ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les hommes célebres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté, même dans ses courts succès, de se faire ni parti, ni prosélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur esprit épargnoit de la peine au sien; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus, qui ne sussent point qu'il a fait des livres, je suis sûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût, ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses en-

nemis. Quand il en parle, c'est avec une fierté sans dédain, avec une plaisanterie sans fiel, avec des reproches sans amertumes, avec une franchise sans malignité. Et de même, il ne parle de ses rivaux de gloire, qu'avec des éloges mérités sous lesquels aucun venin ne se cache; ce qu'on ne dira surement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare pour un auteur & même pour tout homme sensible, c'est la tolérance la plus parfaite en fait de sentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout esprit de parti, même en sa faveur; voulant dire en liberté son avis & ses raisons quand la chose le demande, & même quand son cœur s'échauffe y mettant de la passion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas son sentiment, qu'il ne souffre qu'on le lui veuille ôter, & laissant à chacun la même liberté de penser qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui seul.

Enfin l'espece de sensibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu sages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux

brûlés, ni des monſtres : elle en fait ſeulement des hommes inconſéquens & ſouvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, uniſſant comme celui-ci un cœur vif & un eſprit lent, ils commencent par ne ſuivre que leurs penchans & finiſſent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raiſon plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette oppoſition entre les premiers élémens de ſa conſtitution, ſe fait ſentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute ſa conduite. Il y a peu de ſuite dans ſes actions, parce que ſes mouvemens naturels & ſes projets réfléchis ne le ménant jamais ſur la même ligne, les premiers le détournent à chaque inſtant de la route qu'il s'eſt tracée, & qu'en agiſſant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne ſoit capable ; mais il ſe laſſe bien vîte, & retombe auſſi-tôt dans ſon inertie : c'eſt en vain que les actions nobles & belles ſont quelques inſtans dans ſon courage, la pareſſe & la timidité qui ſuccèdent bientôt le retiennent, l'anéantiſſent, & voilà comment avec des ſentimens quel-

quefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par sa conduite.

Voulez-vous donc connoitre à fond sa conduite & ses mœurs? Etudiez bien ses inclinations & ses goûts: cette connoissance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne se conduisit moins sur des principes & des regles, & ne suivit plus aveuglément ses penchans. Prudence, raison, précaution, prévoyance; tout cela ne sont pour lui que des mots sans effet. Quand il est tenté, il succombe; quand il ne l'est pas, il reste dans sa langueur. Parlà vous voyez que sa conduite doit être inégale & sautillante, quelques instans impétueuse, & presque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, son activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choses le tire, & s'il n'étoit poussé que par son plus constant desir, il resteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exista d'être plus sensible à l'émotion & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la solitude. Il se plaisoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il se plaisoit encore

core plus avec lui-même. Il chériſſoit leur ſociété; mais il avoit quelquefois beſoin de ſe recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours ſeul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinſon, m'a fait juger qu'il ne ſe fût pas cru ſi malheureux que lui, confiné dans ſon Iſle déſerte. Pour un homme ſenſible, ſans ambition, & ſans vanité, il eſt moins cruel & moins difficile de vivre ſeul dans un déſert que ſeul parmi ſes ſemblables. Du reſte quoique cette inclination pour la vie retirée & ſolitaire n'ait certainement rien de méchant & de miſanthrope, elle eſt néanmoins ſi ſinguliere, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui ſeul, & qu'il en falloit abſolument démêler la cauſe préciſe, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la meſure des ſociétés ordinaires où régne une familiarité apparente & une réſerve réelle, ne pouvoit lui convenir. L'impoſſibilité de flatter ſon langage & de cacher les mouvemens de ſon cœur mettoit de ſon côté un déſavantage énorme vis-à-vis du reſte des hommes,

qui, fachant cacher ce qu'ils fentent & ce qu'ils font, fe montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a mife, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de fa part une imprudence & de la leur une embûche, & cette tromperie, dont il fut la victime, une fois fentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la fociété humaine, qu'a-t-il fubftitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré fes inconvéniens? Je fais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils fe refferrent & fe compriment dans la foule, qu'ils fe dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effufion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieufe qui fait la véritable jouiffance de l'amitié ne peut gueres fe former & fe nourrir que dans la retraite : mais je fais auffi qu'une folitude abfolue eft un état trifte & contraire à la nature : les fentimens affectueux nourriffent l'ame, la communi-

cation des idées avive l'esprit. Notre plus douce existence est relative & collective, & notre vrai *moi* n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. Le solitaire J. J. devroit donc être sombre, taciturne, & vivre toujours mécontent. C'est en effet ainsi qu'il paroît dans tous ses portraits, & c'est ainsi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ses malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute sa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même si-tôt qu'il s'est mis à son aise avec moi. J'ai sur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'esprit si gai, si serein, que quand on l'avoit laissé seul & tranquille, ou au retour de sa promenade solitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accostât. Sa conversation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme seroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la

risée & l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes & de désespoir ?

O providence ! ô nature ! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné ; celui qui sent, qui connoit vos saintes loix & s'y confie, celui dont le cœur est en paix & dont le corps ne souffre pas, graces à vous n'est point tout entier en proie à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même : d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir. Il les possede sans risque & sans crainte ; la fortune & les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité ! Eh Monsieur, ces visions ont

plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai sentiment de bonheur, & que ceux qui les possedent sont également forcés de se jetter dans l'avenir faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfassent.

Si l'on vous disoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, passe réguliérement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes & sages, pleines de sentimens & de graces, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choses & le zele de la vertu : que ce mortel connu, estimé, chéri dans ces sociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtres-

ses fidelles, de tendres & solides amies, qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié ? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie & l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems, & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux ? Pour moi, je pense & vous penserez, je m'assure, que cet homme pourroit se flatter malgré ses peines de passer de cette maniere une vie aussi pleine de bonheur & de jouissance que tel autre mortel que ce soit. Hé bien, Monsieur, tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions & de ses fictions, de ce J. J. si cruellement, si obstinément, si indignement noirci, flétri, diffamé, & qu'avec des soucis, des soins, des frais énormes, ses adroits, ses puissans persécuteurs travaillent depuis si longtems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échappe, & se réfugiant dans les régions éthérées, il

y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le pourſuivront juſques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à ſon triſte cortege ne connoiſſent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertiſſent l'uſage de cette faculté conſolatrice, au lieu de s'en ſervir pour adoucir le ſentiment de leurs maux, ils ne s'en ſervent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les bleſſent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout quelque ſujet de peine, ils gardent toujours quelque ſouvenir attriſtant; & quand enſuite ils méditent dans la ſolitude ſur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés rempliſſent leur imagination de mille objets funeſtes. Les concurrences, les préférences, les jalouſies, les rivalités, les offenſes, les vengeances, les mécontentemens de toute eſpece, l'ambition, les deſirs, les projets, les moyens, les obſtacles rempliſſent de penſées inquiétantes les heures de leurs courts loiſirs; & ſi quelque image agréable oſe y paroître avec l'eſpérance, elle en eſt effacée ou obſcurcie par cent images pénibles que

le doute du ſuccès vient bientôt y ſubſtituer.

Mais celui qui, franchiſſant l'étroite priſon de l'intérêt perſonnel & des petites paſſions terreſtres, s'élève ſur les aîles de l'imagination au-deſſus des vapeurs de notre atmoſphere, celui qui ſans épuiſer ſa force & ſes facultés à lutter contre la fortune & la deſtinée, ſait s'élancer dans les régions éthérées, y planer & s'y ſoutenir par de ſublimes contemplations, peut de-là braver les coups du ſort & des inſenſés jugemens des hommes. Il eſt au-deſſus de leurs atteintes, il n'a pas beſoin de leur ſuffrage pour être ſage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel eſt en nous l'empire de l'imagination & telle en eſt l'influence, que d'elle naiſſent non-ſeulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'eſt principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel pareſſeux doivent inſpirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une

paſſion très-vive, pour peu qu'il ſoit ſecondé par l'imagination. C'eſt ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé à J. J. qui leur reſſemble à bien des égards. Trop ſoumis à ſes ſens pour pouvoir dans les jeux de la ſienne en ſecouer le joug, il ne s'éleveroit pas ſans peine à des méditations purement abſtraites, & ne s'y ſoutiendroit pas long-tems. Mais cette foibleſſe d'entendement lui eſt peut-être plus avantageuſe que ne ſeroit une tête plus philoſophique. Le concours des objets ſenſibles rend ſes méditations moins ſéches, plus douces, plus illuſoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, ſe peint à ſes yeux des couleurs les plus vives, ſe peuple pour ſon uſage d'êtres ſelon ſon cœur ; & lequel eſt le plus conſolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui raviſſent, & tranſportent celui qui s'y livre au ſein de la félicité ? Il raiſonne moins, il eſt vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouiſſance, & ſi-tôt qu'il eſt ſeul il eſt heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle soit épuise & fatigue à la longue, elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête & livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure, & pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique, & nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems si peu attentif aux objets qui l'entourent a souvent grand besoin de ce repos & le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais c'en est assez pour lui. Non-seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession l'amuse; mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui

court, l'oiseau qui vole, attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement, pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts sur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil stupide, tout cela l'arrête & l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention & toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour assez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de savoir ce qui l'occupoit si fort, mais assez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interposer entre l'objet & lui, attendirent avec une risible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regar-

dant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monſieur, une grande découverte & dont je me ſuis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres ſingularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ſes vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres aſſez de ſuite dans ſes idées pour former de vrais projets ; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans ſa chambre de fortes & promptes réſolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de ſa volonté s'épuiſe à réſoudre ; il n'en a plus pour exécuter. Tout ſuit en lui d'une premiere inconſéquence. La même oppoſition qu'offrent les élémens de ſa conſtitution ſe retrouve dans ſes inclinations, dans ſes mœurs & dans ſa conduite. Il eſt actif, ardent, laborieux, infatigable ; il eſt indolent, pareſſeux, ſans vigueur ; il eſt fier, audacieux, téméraire ; il eſt craintif, timide, embarraſſé ; il eſt froid, dédaigneux, rebutant juſqu'à

la dureté ; il eſt doux, careſſant, facile juſqu'à la foibleſſe, & ne ſait pas ſe défendre de faire ou ſouffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il paſſe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité ſans même remarquer ce paſſage ni ſe ſouvenir de ce qu'il étoit l'inſtant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs cauſes primitives, il eſt lâche & mou tant que la ſeule raiſon l'excite, il devient tout de feu ſi-tôt qu'il eſt animé par quelque paſſion. Vous me direz que c'eſt comme cela que ſont tous les hommes. Je penſe tout le contraire, & vous ne penſeriez pas ainſi vous-même ſi j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raiſon* qui dans le fond ſignifie ici la même choſe : car qu'eſt-ce que la raiſon pratique, ſi ce n'eſt le ſacrifice d'un bien préſent & paſſager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus ſolides, & qu'eſt-ce que l'intérêt ſi ce n'eſt l'augmentation & l'extenſion continuelle de ces mêmes moyens ? L'homme intéreſſé ſonge moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'inſtrument des jouiſſances. Il n'a point proprement de paſſions non plus que l'avare,

ou il les ſurmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à ſe mettre en état de ſatisfaire à ſon aiſe celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables paſſions, plus rares qu'on ne penſe parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'eſt qu'une bêtiſe de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La deviſe du Baron de Feneſte ſe lit en gros caracteres ſur toutes les actions des hommes de nos jours *c'eſt pour paroiſtre*. Ces diſpoſitions habituelles ne ſont gueres propres à laiſſer agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu ſuivie, & tout entier à chaque ſentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant ſa durée qu'il puiſſe jamais ceſſer d'en être affecté. Il ne penſe à ſon intérêt, c'eſt-à-dire, à l'avenir que dans un calme abſolu; mais il tombe alors dans un tel engourdiſſement qu'autant vaudroit qu'il n'y penſât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où eſt le cœur là eſt auſſi

son trésor. En un mot son ame est forte ou foible à l'excès, selon les rapports sous lesquels on l'envisage. Sa force n'est pas dans l'action, mais dans la résistance ; toutes les puissances de l'univers ne feroient pas fléchir un instant les directions de sa volonté. L'amitié seule eût eu le pouvoir de l'égarer, il est à l'épreuve de tout le reste. Sa foiblesse ne consiste pas à se laisser détourner de son but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à se laisser arrêter tout court par le premier obstacle qu'elle rencontre, quoique facile à surmonter. Jugez si ces dispositions le rendroient propre à faire son chemin dans le monde où l'on ne marche que par zigzag?

Tout a concouru dès ses premieres années à détacher son ame des lieux qu'habitoit son corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romans

qui, tempérant ſa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naiſſant à tous les ſentimens expanſifs & tendres auxquels il n'étoit déjà que trop diſpoſé. Dès-lors il ſe fit des hommes & de la ſociété, des idées romaneſques & fauſſes dont tant d'expériences funeſtes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réaliſât ſes idées, il quitta ſa patrie encore jeune, adoleſcent, & ſe lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Ariſtides, les Lycurgues & les aſtrées dont il le croyoit rempli. Il paſſa ſa vie à jetter ſon cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à ſe déſabuſer. Durant ſa jeuneſſe il trouva des ames bonnes & ſimples, mais ſans chaleur & ſans énergie. Dans ſon âge mûr il trouva des eſprits vifs, éclairés & fins, mais faux, doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offuſqués, n'uſerent de ſa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, ſe voyant devenu la riſée & le jouet de ſon ſiecle ſans ſavoir comment ni pourquoi, il comprit que vieilliſſant

dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des hommes, & se détrompant trop tard des illusions qui l'avoient abusé si long-tems, il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours, & finit par nourrir de ses seules chimeres son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ses goûts, toutes ses passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui se sentant dépendre de tout le monde veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auroient pu seules lui faire fuir la foule & rechercher la solitude. Les causes naturelles tirées de sa constitution auroient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement

en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-sensible & d'une imagination très-vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées & plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles, & recherchera celles qui lui sont commodes, il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées, & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit & d'avoir toujours l'esprit présent & tendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance, en lui faisant entendre après-coup des multitudes de choses qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé de répondre à l'instant, il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens, la société des cœurs & l'intimité lui seront très-précieuses, & il se sentira d'autant plus à son aise avec

ſes amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent ſur les ſottiſes qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la converſation. Auſſi le plaiſir de vivre avec eux excluſivement ſe marquera-t-il ſenſiblement dans ſes yeux & dans ſes manieres; mais l'arrivée d'un ſurvenant fera diſparoître à l'inſtant ſa confiance & ſa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le ſentiment de ſon invincible ineptie au-dehors pourra lui donner ſouvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en averſion tout ce flux de complimens qui ne ſont qu'un art de s'en attirer à ſoi-même & de provoquer une eſcrime en paroles. Art ſur-tout employé par les femmes & chéri d'elles, ſures de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conſéquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendreſſe, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra ſouffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleſſes qu'il ſe ſent hors d'état de payer. Il parlera peut-être auſſi bien qu'un au-

tre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce ſoit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'eſtimeront au-deſſous de ſon prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il ſeroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'eſprit : ceux qui ne connoiſſent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui ſur cette apparence, ils diroient; c'eſt un homme d'eſprit en peinture, c'eſt un ſot en original. Ses amis mêmes pourroient ſe tromper comme les autres ſur ſa meſure, & ſi quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'eſprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur ſur ſon compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas ſu d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ses contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute espece, chercheroit longtems dans le monde des sujets où il trouvât tout cela. A force de desirer, il croiroit souvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles, les moindres protestations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ses attachemens il croiroit toujours trouver le sentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans son attente & toujours caressant son erreur, il passeroit sa jeunesse à croire avoir réalisé ses fictions ; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles sont, & malgré les erreurs, les fautes, & les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie & lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte d'a

l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate, s'étend à son aise délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des soucis & des peines n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables & lui semblent superflus; & pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on peut, dès l'instant même, dans une délicieuse rêverie jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance & le besoin? Il deviendroit donc indolent, paresseux par goût, par raison même, quand il ne le seroit pas par tempérament. Que si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le suivroit d'abord avec ardeur, avec impétuosité; mais la moindre difficulté, le moindre obstacle l'arrêteroit, le rebuteroit, le rejetteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès

le détacheroit de toute entreprife douteufe. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter fur quelque chofe ici-bas, à fe tourmenter pour un avenir fi précaire, & de la fageffe à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au préfent, qui feul eft en notre pouvoir.

Ainfi livré par fyftême à fa douce oifiveté, il rempliroit fes loifirs de jouiffances à fa mode, & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la fageffe humaine prefcrit comme indifpenfables, il pafferoit pour fouler aux pieds les bienféances, parce qu'il dédaigneroit les fimagrées. Enfin, loin de cultiver fa raifon pour apprendre à fe conduire prudemment parmi les hommes, il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de fe livrer tout entier à fes fictions.

Cette humeur indolente & voluptueufe fe fixant toujours fur des objets rians, le détourneroit par conféquent des idées pénibles & déplaifantes. Les fouvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de fon efprit : les auteurs de fes maux n'y tiendroient pas plus de place que ces

maux mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems feroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà fouffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précifément à caufe de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loifir, la néceffité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'enfuivroient inévitablement & qui alarmeroient plus fa pareffe que la crainte du mal n'épouvanteroit fon courage. Mais tout cet effroi fubit & momentané feroit fans fuite & ftérile en effets. Il craindroit moins la fouffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter fes maux & refter tranquille que de fe tourmenter pour les adoucir; difpofition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux : notre homme ne le feroit pas non plus; & comment, foible & fubjugué par fes penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que fon propre cœur, jamais fon devoir ni fa raifon? Comment la vertu

qui

qui n'eſt que travail & combat régneroit-elle au ſein de la molleſſe & des doux loiſirs? Il ſeroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel; il feroit du bien, parce qu'il lui ſeroit doux d'en faire: mais s'il s'agiſſoit de combattre ſes plus chers deſirs & de déchirer ſon cœur pour remplir ſon devoir, le feroit-il auſſi? J'en doute. La loi de la nature, ſa voix du moins ne s'étend pas juſques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature ſe taiſe.

Mais ſe mettroit-il auſſi dans ces ſituations violentes d'où naiſſent des devoirs ſi cruels? J'en doute encore plus. Du tumulte des ſociétés naiſſent des multitudes de rapports nouveaux & ſouvent oppoſés qui tiraillent en ſens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route ſociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de juſtice que de réſiſter à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils deſirent, par cela ſeul qu'ils le deſirent. Mais celui qui ſe tient à l'écart & fuit ces dangereux combats, n'a pas beſoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de

céder à sa fougue impétueuse ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société, & celui qui en vit séparé suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être, & par la même raison il ne sera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oisiveté, qui dans la société sont un si grand vice, n'en sont plus un dans quiconque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance, qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la retraite que par ses intrigues dans le monde,

qui feroient un bien plus grand travail pour lui. Du refte, il n'a befoin d'autrui que parce que fon cœur a befoin d'attachement, il fe donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels ; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne fera pas vertueux, parce qu'il fera foible & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui eft-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui ? Qui eft-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin fimulacre ? Qui eft-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre, harmonie, beauté, perfection, font les objets de fes plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, refteroit-il froid uniquement pour la fuprême beauté ? Non, elle ornera de fes charmes immortels toutes ces images chéries qui rempliffent fon ame, qui repaiffent fon cœur. Tous fes premiers mouvemens feront vifs & purs ; les feconds auront fur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui eft bien, il le fera quelquefois,

& si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa foiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse : mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, & toutes ses fautes, même les plus graves, ne seront que des péchés d'omission : mais c'est par-là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour toute l'étiquette des petits procédés, & sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend gueres de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus

fouvent il eft nul, & c'eft pour cela même que fans être perfévérant il eft ferme, que les traits de l'adverfité ont moins de prife fur lui qu'ils n'auroient fur tout autre homme, & que malgré tous fes malheurs, fes fentimens font encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie, ne peut garder nulle impreffion pénible. La douleur peut le déchirer un moment fans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de fa malheureufe vie paffer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela fans qu'il reftât pour le moment dans fon ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui conftituoient pour lors fon état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente fe diftinguent même par des fignes phyfiques. Pour peu qu'il foit ému fes yeux fe mouillent à l'inftant. Cependant jamais la feule douleur ne lui fit verfer une larme; mais tout fentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité paffe à fon cœur,

lui en arrache infailliblement. Il ne sauroit pleurer que d'attendrissement ou d'admiration : la tendresse & la générosité sont les deux seules cordes sensibles par lesquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ses malheurs d'un œil sec, mais il pleure en pensant à son innocence, & au prix qu'avoit mérité son cœur.

Il est des malheurs auxquels il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels sont ceux qu'on lui destinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre ; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques instans se laisser dégrader jusqu'à la bassesse, jusqu'à la lâcheté, jamais jusqu'à l'injustice, jusqu'à la fausseté, jusqu'à la trahison. Revenu de cette premiere surprise il s'est relevé, & vraisemblablement ne se laissera plus abattre, parce que son naturel a repris le dessus, que connoissant enfin les gens auxquels il a à faire, il est préparé à tout, & qu'après avoir épuisé sur lui tous les traits de leur rage, ils se sont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une position unique & presque incroyable, plus seul au mi-

lieu de Paris que Robinson dans son Isle, & séquestré du commerce des hommes par la foule même empressée à l'entourer pour empêcher qu'il ne se lie avec personne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ses persécuteurs à se rendre sans cesse plus isolé, & tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper, les gagner ou les écarter, pour observer ses discours, sa contenance, pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misere, pour chercher d'un œil curieux, s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, & si-tôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble

au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent, dans son regard, dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, serré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir, entouré de mensonges & de ténebres attendre sans murmure la lumiere & la vérité, enfermé vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche, vieux passant pour jeune, doux passant pour féroce, complaisant & foible passant pour inflexi-

ble & dur, gai passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé, moqué des honnêtes-gens, servir de jouet à la canaille, le voir, le sentir, en gémir, déplorer la misere humaine & supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguisées dont on se plaisoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares, qui se faisant de ses peines un objet d'amusement, ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse & de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'est à quoi l'on en vouloit venir & l'on s'est attaché à lui rendre si cruelle & si déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, disoit-il, *pourquoi je fuis les hommes? demandez-le à eux-mêmes, ils le savent en-*

core mieux que moi. Mais une ame expanſive change-t-elle ainſi de nature, & ſe détache-t-elle ainſi de tout ? Tous ſes malheurs ne viennent que de ce beſoin d'aimer qui dévora ſon cœur dès ſon enfance & qui l'inquiéte & le trouble encore au point que, reſté ſeul ſur la terre il attend le moment d'en ſortir pour voir réaliſer enfin ſes viſions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choſes une patrie & des amis.

Il atteignit & paſſa l'âge mûr ſans ſonger à faire des livres, & ſans ſentir un inſtant le beſoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer ſi cher. Ses viſions chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeuneſſe ſa vive imagination ſurchargée, accablée d'objets charmans qui venoient inceſſamment la remplir, tenoit ſon cœur dans une ivreſſe continuelle qui ne lui laiſſoit, ni le pouvoir d'arranger ſes idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le deſir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiſer, quand ſes idées prenant une marche

plus réglée & plus lente, il en put suivre assez la trace pour la marquer ; ce fut dis-je alors seulement, que l'usage de la plume lui devint possible, & qu'à l'exemple & à l'instigation des gens de lettres avec lesquels il vivoit alors, il lui vint en fantaisie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par surprise & sans en avoir formé le projet, qu'il se trouva jetté dans cette funeste carriere où dès-lors peut-être on creusoit déjà sous ses pas ces gouffres de malheurs dans lesquels on l'a précipité.

Dès sa jeunesse il s'étoit souvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons, sages, heureux comme ils lui sembloient faits pour l'être ; il cherchoit dans son cœur l'obstacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, se disoit-il, me ressembloient, il régneroit sans doute une extrême langueur dans leur industrie ; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par brusques & rares secousses ; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce société.

Pourquoi n'y vivent-ils pas ainsi ? Pourquoi toujours accusant le Ciel de leurs miseres travaillent-ils sans cesse à les augmenter ? En admirant les progrès de l'esprit humain, il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une secrete opposition entre la constitution de l'homme & celle de nos sociétés ; mais c'étoit plutôt un sentiment sourd, une notion confuse qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop subjugué lui-même pour qu'il osât réclamer contre de si unanimes décisions.

Une malheureuse question d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup dessiller ses yeux, débrouiller ce cahos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des sociétés d'hommes simples, sages, heureux, & réaliser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avoient subjugué lui-même ; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miseres du genre-humain. De la vive effervescence qui se fit alors dans son ame sortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ses écrits du-

rant dix ans de délire & de fievre; mais dont aucun veſtige n'avoit paru juſqu'alors, & qui vraiſemblablement n'auroient plus brillé dans la ſuite, ſi cet accès paſſé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours préſens à ſa penſée, & les comparant à l'état réel des choſes, il les voyoit chaque jour ſous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule eſpoir de faire enfin triompher des préjugés & du menſonge la raiſon, la vérité, & de rendre les hommes ſages en leur montrant leur véritable intérêt, ſon cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une ſi grande entrepriſe. Contraint par-là de s'occuper fortement & long-tems du même ſujet, il aſſujettit ſa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans leſquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'eſprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laiſſé parler ſans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment......

ROUSSEAU.

Je devine..... une contradiction; n'eſt-ce pas?

LE FRANÇOIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence eſt un piége que J. J. s'amuſe à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela eſt, il en eſt bien puni par les lecteurs de mauvaiſe foi qui font ſemblant de s'y prendre pour l'accuſer de ne ſavoir ce qu'il dit.

LE FRANÇOIS.

Je ne ſuis point de cette derniere claſſe & je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'eſt donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'eſt un éclairciſſement que je vous demande. Vous étiez ci-devant perſuadé que

les livres qui portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui que cette traduction du Tasse si fidelle & si coulante qu'on répand avec tant d'affectation sous son nom. Maintenant vous paroissez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre sur quoi ce changement est fondé.

ROUSSEAU.

Cette recherche fut le premier objet de mes soins. Certain que l'auteur de ces livres & le monstre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme, je me bornois pour lever mes doutes à résoudre cette question. Cependant je suis sans y songer parvenu à la résoudre par la méthode contraire. Je voulois premiérement connoître l'auteur pour me décider sur l'homme, & c'est par la connoissance de l'homme que je me suis décidé sur l'auteur.

Pour vous faire sentir comment une de ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet; vous déduirez de vous-même & très-aisément les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page ; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, & qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire : l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations : l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment, lentement, sans facilité, sans grace, mais avec exactitude. On voit qu'il tâche de suppléer aux dispositions qui lui manquent, à force de travail & de soins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, sur quoi les

Muficiens, qui ne l'aiment pas, ne font pas toujours fínceres, ne compenfent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord fautent à la vue.

N'ayant l'efprit préfent à rien, il ne l'a pas non plus à fon travail, fur-tout forcé par l'affluence des furvenans de l'affocier avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige enfuite en grattant fon papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages prefque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainfi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans fon tour d'efprit laborieufement pareffeux, de ne pouvoir fe réfoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut fatisfaire qu'à force de peine & de tems. Du refte, le plus long, le plus ennuyeux travail ne fauroit laffer fa patience, & fouvent faifant faute fur faute, je l'ai vu gratter & regratter jufqu'à percer le papier fur lequel enfuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, & il paroît au bout de fix ans s'y livrer avec le même goût & le

même zele que s'il ne faisoit que de commencer.

J'ai su qu'il tenoit registre de son travail, j'ai desiré de voir ce registre ; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces six ans il avoit écrit en simple copie plus de six mille pages de musique, dont une partie, musique de harpe & de clavecin, ou solo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier, demande une grande attention & prend un tems considérable. Il a inventé, outre sa note par chiffres, une nouvelle maniere de copier la musique ordinaire, qui la rend plus commode à lire, & pour prévenir & résoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute espece tant en partition qu'en parties séparées.

Outre ce travail & son Opéra de Daphnis & Cloé, dont un acte entier est fait & une bonne partie du reste bien avancée, & le Devin du Village sur lequel il a refait à neuf une seconde musique presque en entier, il a dans le même intervalle composé plus de cent morceaux de musique en divers genres, la plupart vocale avec des ac-

compagnemens, tant pour obliger des personnes qui lui ont fourni les paroles, que pour son propre amusement. Il a fait & distribué des copies de cette musique tant en partition qu'en parties séparées, transcrite sur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait composé ou pillé toute cette musique, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas composée, toujours est-il certain qu'il l'a écrite & notée plusieurs fois de sa main. S'il ne l'a pas composée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choisir dans les musiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fournissoit, ou pour l'y ajuster si bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particuliérement la musique qu'il donne pour sienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention sans doute ; mais il y a plus d'art, de travail, surtout de consommation de tems, & c'étoit-là pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis sous mes yeux, soit en nature, soit par articles exactement détaillés, fait ensemble plus de huit mille pages de musique

(2), toute écrite de sa main depuis son retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de se livrer à l'amusement de la botanique, à laquelle il a donné pendant plusieurs années la meilleure partie de son tems. Dans de grandes & fréquentes herborisations il a fait une immense collection de plantes; il les a desséchées avec des soins infinis; il les a collées avec une grande propreté sur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'est appliqué à conserver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainsi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverses personnes, & ce qui lui reste (3) suffiroit pour persuader à ceux qui savent combien ce travail exige de tems & de patience, qu'il en fait son unique occupation.

LE FRANÇOIS.

Ajoutez le tems qu'il lui a fallu pour

---

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reste a été donné presque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes ; pour les piler, les extraire, les diftiller, les préparer de maniere à en tirer les ufages auxquels il les deftine ; car enfin, quelque prévenu pour lui que vous puiffiez être, vous comprenez bien je penfe, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature eft quelque chofe pour toute ame fenfible, & beaucoup pour un folitaire. Quant aux préparations dont vous parlez & qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre veftige ; je ne me fuis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. " Je connois, m'a-t-il dit, l'or-
» ganifation végétale & la ftructure
» des plantes fur le rapport de mes
» yeux, fur la foi de la nature qui me
» la montre & qui ne ment point ; mais
» je ne connois leurs vertus que fur
» la foi des hommes, qui font igno-
» rans & menteurs ; leur autorité a gé-
» néralement fur moi trop peu d'em-

„ pire pour que je lui en donne beaucoup en cela. D'ailleurs cette étude, „ vraie ou fauſſe, ne ſe fait pas en „ plein champ comme celle de la bo„ tanique, mais dans des laboratoires „ & chez les malades; elle demande „ une vie appliquée & ſédentaire qui „ ne me plaît ni ne me convient „. En effet je n'ai rien vu chez lui qui montrât ce goût de pharmacie. J'y ai vu ſeulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler, & des graines diſtribuées dans de petites boîtes claſſées, comme les plantes qui les fourniſſent, ſelon le ſyſtême de Linnæus.

LE FRANÇOIS.

Ah de petites boîtes! Eh bien, Monſieur, ces petites boîtes, à quoi ſervent-elles? qu'en dites-vous?

ROUSSEAU.

Belle demande! A empoiſonner les gens à qui il fait avaler en bol toutes ces graines. Par exemple, vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pavots, qui vous endormira pour toujours; & du reſte comme cela.

C'eſt encore la même choſe à-peu-près dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fourage, ou bien il vous en fait boire le jus dans des ſauces.

LE FRANÇOIS.

Eh non, Monſieur! on ſait bien que ce n'eſt pas de la ſorte que la choſe peut ſe faire, & nos Médecins qui l'ont voulu décider ainſi ſe ſont fait tort chez les gens inſtruits. Une écuellée de jus de ciguë ne ſuffit pas à Socrate ; il en fallut une ſeconde ; il faudroit donc que J. J. fît boire à ſon monde des baſſins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'eſt pas ainſi qu'il s'y prend ! Il fait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poiſons des plantes qu'ils agiſſent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les eſcamote, & vous les fait avaler ſans qu'on s'en apperçoive, il les fait même agir de loin comme la poudre de ſympathie, & comme le baſilic il fait empoiſonner les gens en les regardant. Il a ſuivi jadis un cours de chymie, rien n'eſt plus certain. Or vous comprenez bien ce que c'eſt, ce que ce peut être,

qu'un homme qui n'eſt ni Médecin ni Apothicaire & qui néanmoins ſuit des cours de chymie & cultive la botanique ! Vous dites, cependant, n'avoir vu chez lui nuls veſtiges de préparations chymiques. Quoi ! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues ? Rien qui ait rapport à un laboratoire ?

ROUSSEAU.

Pardonnez - moi, vraiment ! J'ai vu dans ſa petite cuiſine un réchaud, des caffetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇOIS.

Des plats, des pots, des écuelles ! Eh mais vraiment ! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoiſonner tout le genre-humain.

ROUSSEAU.

Témoin Mignot & ſes ſucceſſeurs.

LE FRANÇOIS.

Vous me direz que les poiſons qu'on prépare dans des écuelles doivent ſe manger à la cuiller, & que les potages ne s'eſcamotent pas......

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Oh non ! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de semblable : je me contenterai d'admirer. O la savante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour se faire empoisonneur ! C'est comme si l'on apprenoit la géométrie pour se faire assassin.

LE FRANÇOIS.

Je vous vois sourire bien dédaigneusement. Vous passionnerez-vous toujours pour cet homme-là.

ROUSSEAU.

Me passionner ! moi ! Rendez-moi plus de justice, & soyez même assuré que jamais Rousseau ne défendra J. J. accusé d'être un empoisonneur.

LE FRANÇOIS.

Laissons donc tous ces persiflages, & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéressent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéresseroient davantage

encore, j'en suis très-sûr, s'il m'étoit possible ou permis ici de tout dire. Ce seroit abuser de votre attention que de l'occuper à tous les soins que j'ai pris pour m'assurer du véritable emploi de son tems, de la nature de ses occupations, & de l'esprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des résultats, & vous laisser le soin de tout vérifier par vous-même, si ces recherches vous intéressent assez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans lesquels je viens d'entrer que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé six mois dans le même intervalle, tant à l'examen de la constitution d'une Nation malheureuse qu'à proposer ses idées sur les corrections à faire à cette constitution, & cela sur les instances réitérées jusqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette Nation qui lui faisoit un devoir d'humanité des soins qu'il lui imposoit.

Enfin, malgré la résolution qu'il avoit prise en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ses malheurs ni de reprendre la plume à ce sujet, les indignités continuelles qu'il y a souffertes, les harcellemens sans relâche que

la crainte qu'il n'écrivît lui a fait essuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit incessamment de nouveaux livres, & la stupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant lassé sa patience, & lui faisant sentir qu'il ne gagneroit rien pour son repos à se taire, il a fait encore un effort & s'occupant derechef malgré lui de sa destinée & de ses persécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une espece de jugement d'eux & de lui assez semblable à celui qui pourra résulter de nos entretiens. Il m'a souvent protesté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en sa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné si les outrages augmentant sans cesse & poussés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le poursuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper longtems de suite, il n'en eût pas même enduré l'angoisse si son travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De sorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette maniere d'écrire coupée & interrompue est une des causes

du peu de ſuite & des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être aſſuré que cette copie de muſique n'étoit point un jeu, il me reſtoit à ſavoir ſi en effet elle étoit néceſſaire à ſa ſubſiſtance, & pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même & pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là ? Pour abréger ces recherches, ſans manquer à mes engagemens envers vous, je lui marquai naturellement ma curioſité, & ſans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de ſon opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du ſeul produit de ſes livres, & ſans avoir rançonné ſes libraires, il devoit être aſſez riche pour vivre à ſon aiſe de ſon revenu.

Vous avez raiſon, me dit-il, *ſi vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être ; mais ſi vous prétendez en conclure que la choſe eſt réellement ainſi & que je ſuis riche en effet, vous avez tort, tout au moins ; car un ſophiſme bien cruel pourroit ſe cacher ſous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail arti-

culé de ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour chacun de ses livres, de toutes les ressources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs, des dépenses auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'est amusé à le faire voyager à grands frais, lui & sa compagne aujourd'hui sa femme, & de tout cela bien calculé & bien prouvé il résulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de son accord avec l'Opéra que de la vente de ses livres de botanique & du reste d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris, toute sa fortune présente consiste en huit cents francs de rente viagere incertaine, & dont il n'a aucun titre, & trois cents francs de rente aussi viagere mais assurée, du moins autant que la personne qui doit la payer sera solvable. " Voilà très-fidellement, „ me dit-il, à quoi se borne toute „ mon opulence. Si quelqu'un dit me „ savoir aucun autre fonds ou revenu „ de quelque espece que ce puisse être; „ je dis qu'il ment & je me montre; „ & si quelqu'un dit en avoir à moi, „ qu'il m'en donne le quart & je lui „ fais quittance du tout.

„ Vous pourriez, continua-t-il,
„ dire comme tant d'autres que pour
„ un Philoſophe auſtere onze cents
„ francs de rente devroient, au moins
„ tandis que je les ai, ſuffire à ma
„ ſubſiſtance, ſans avoir beſoin d'y
„ joindre un travail auquel je ſuis
„ peu propre, & que je fais avec plus
„ d'oſtentation que de néceſſité. A
„ cela je réponds, premiérement que
„ je ne ſuis ni Philoſophe ni auſtere,
„ & que cette vie dure dont il plaît
„ à vos Meſſieurs de me faire un
„ devoir, n'a jamais été ni de mon
„ goût, ni dans mes principes, tant
„ que par des moyens juſtes & hon-
„ nêtes j'ai pu éviter de m'y réduire;
„ en me faiſant copiſte de muſique
„ je n'ai point prétendu prendre un
„ état auſtere & de mortification, mais
„ choiſir au contraire une occupation
„ de mon goût, qui ne fatigât pas mon
„ eſprit pareſſeux, & qui pût me four-
„ nir les commodités de la vie que mon
„ mince revenu ne pouvoit me procu-
„ rer ſans ce ſupplément. En renon-
„ çant & de grand cœur à tout ce qui
„ eſt de luxe & de vanité je n'ai point
„ renoncé aux plaiſirs réels, & c'eſt
„ même pour les goûter dans toute leur

„ pureté que j'en ai détaché tout ce
„ qui ne tient qu'à l'opinion. Les diſſo-
„ lutions ni les excès n'ont jamais été
„ de mon goût; mais ſans avoir jamais
„ été riche, j'ai toujours vécu commo-
„ dément; & il m'eſt de toute impoſſi-
„ bilité de vivre commodément dans
„ mon petit ménage avec onze cents
„ francs de rente quand méme ils ſe-
„ roient aſſurés, bien moins encore avec
„ trois cents auxquels d'un jour à l'autre
„ je puis être réduit. Mais écartons cette
„ prévoyance. Pourquoi voulez - vous
„ que ſur mes vieux jours je faſſe ſans
„ néceſſité le dur apprentiſſage d'une vie
„ plus que frugale à laquelle mon corps
„ n'eſt point accoutumé; tandis qu'un
„ travail qui n'eſt pour moi qu'un plai-
„ ſir, me procure la continuation de
„ ces mêmes commodités dont l'habi-
„ tude m'a fait un beſoin, & qui de
„ toute autre maniere ſeroient moins à
„ ma portée ou me coûteroient beau-
„ coup plus cher? Vos Meſſieurs, qui
„ n'ont pas pris pour eux cette auſté-
„ rité qu'ils me preſcrivent, font bien
„ d'intriguer ou emprunter, plutôt
„ que de s'aſſujettir à un travail ma-
„ nuel qui leur paroît ignoble, uſu-
„ rier, inſupportable, & ne procure

„ pas tout-d'un-coup des raffles de cinquante mille francs. Mais moi qui ne „ penſe pas comme eux ſur la véritable dignité ; moi qui trouve une „ jouiſſance très-douce dans le paſſage „ alternatif du travail à la récréation ; „ par une occupation de mon goût „ que je meſure à ma volonté, j'ajoute „ ce qui manque à ma petite fortune „ pour me procurer une ſubſiſtance aiſée, & je jouis des douceurs d'une „ vie égale & ſimple autant qu'il dépend de moi. Un déſœuvrement abſolu m'aſſujettiroit à l'ennui, me forceroit peut-être à chercher des amuſemens toujours coûteux, ſouvent „ pénibles, rarement innocens, au „ lieu qu'après le travail le ſimple repos a ſon charme, & ſuffit avec la „ promenade pour l'amuſement dont „ j'ai beſoin. Enfin c'eſt peut-être un „ ſoin que je me dois dans une ſituation auſſi triſte d'y jetter du moins „ tous les agrémens qui reſtent à ma „ portée pour tâcher d'en adoucir l'amertume, de peur que le ſentiment „ de mes peines aigri par une vie auſtere ne fermentât dans mon ame & „ n'y produisît des diſpoſitions haineuſes & vindicatives, propres à me

„ rendre méchant & plus malheureux.
„ Je me suis toujours bien trouvé d'ar-
„ mer mon cœur contre la haine par
„ toutes les jouissances que j'ai pu me
„ procurer. Le succès de cette méthode
„ me la rendra toujours chere, & plus
„ ma destinée est déplorable, plus je
„ m'efforce à la parsemer de douceurs,
„ pour me maintenir toujours bon.

„ Mais, disent-ils, parmi tant d'oc-
„ cupations dont il a le choix, pour-
„ quoi choisir par préférence celle à
„ laquelle il paroît le moins propre, &
„ qui doit lui rendre le moins? Pour-
„ quoi copier de la musique au lieu de
„ faire des livres? Il y gagneroit da-
„ vantage & ne se dégraderoit pas. Je
„ répondrois volontiers à cette question
„ en la renversant. Pourquoi faire des
„ livres au lieu de copier de la musi-
„ que, puisque ce travail me plaît &
„ me convient plus que tout autre, &
„ que son produit est un gain juste,
„ honnête & qui me suffit? Penser est
„ un travail pour moi très-pénible, qui
„ me fatigue, me tourmente & me
„ déplaît; travailler de la main & lais-
„ ser ma tête en repos me récrée &
„ m'amuse. Si j'aime quelquefois à
„ penser, c'est librement & sans gêne,

„ en laissant aller à leur gré mes idées
„ sans les assujettir à rien. Mais penser
„ à ceci ou à cela par devoir, par mé-
„ tier, mettre à mes productions de la
„ correction, de la méthode, est pour
„ moi le travail d'un galérien, & pen-
„ ser pour vivre me paroît la plus pé-
„ nible ainsi que la plus ridicule de
„ toutes les occupations. Que d'autres
„ usent de leurs talens comme il leur
„ plaît, je ne les en blâme pas; mais
„ pour moi je n'ai jamais voulu prof-
„ tituer les miens tels quels en les met-
„ tant à prix, sûr que cette vénalité
„ même les auroit anéantis. Je vends
„ le travail de mes mains, mais les
„ productions de mon ame ne sont
„ point à vendre; c'est leur désintéres-
„ sement qui peut seul leur donner de
„ la force & de l'élévation. Celles que
„ je ferois pour de l'argent n'en vau-
„ droient gueres & m'en rendroient
„ encore moins.

„ Pourquoi vouloir que je fasse en-
„ core des livres quand j'ai dit tout ce
„ que j'avois à dire, & qu'il ne me
„ resteroit que la ressource trop ché-
„ tive à mes yeux de retourner & ré-
„ péter les mêmes idées? A quoi bon
„ redire une seconde fois & mal, ce

„ que j'ai dit une fois de mon mieux?
„ Ceux qui ont la démangeaiſon de
„ parler toujours, trouvent toujours
„ quelque choſe à dire; cela eſt aiſé
„ pour qui ne veut qu'agencer des
„ mots; mais je n'ai jamais été tenté
„ de prendre la plume que pour dire
„ des choſes grandes, neuves & né-
„ ceſſaires, & non pas pour rabâcher.
„ J'ai fait des livres, il eſt vrai, mais
„ jamais je ne fus un livrier. Pourquoi
„ faire ſemblant de vouloir que je faſſe
„ encore des livres, quand en effet
„ on craint tant que je n'en faſſe &
„ qu'on met tant de vigilance à m'en
„ ôter tous les moyens. On me ferme
„ l'abord de toutes les maiſons, hors
„ celles des fauteurs de la ligue. On
„ me cache avec le plus grand ſoin la
„ demeure & l'adreſſe de tout le mon-
„ de. Les ſuiſſes & les portiers ont
„ tous pour moi des ordres ſecrets au-
„ tres que ceux de leurs maîtres; on
„ ne me laiſſe plus de communication
„ avec les humains, même pour par-
„ ler, me permettroit-on d'écrire?
„ On me laiſſeroit peut-être exprimer
„ ma penſée afin de la ſavoir, mais
„ très-certainement on m'empêcheroit
„ bien de la dire au public.

„ Dans la poſition où je ſuis, ſi
„ j'avois à faire des livres, je n'en
„ devrois & n'en voudrois faire que
„ pour la défenſe de mon honneur,
„ pour confondre & démaſquer les im-
„ poſteurs qui le diffament : il ne m'eſt
„ plus permis ſans me manquer à moi-
„ même de traiter aucun autre ſujet.
„ Quand j'aurois les lumieres néceſ-
„ ſaires pour percer cet abyme de té-
„ nebres où l'on m'a plongé, & pour
„ éclairer toutes ces trames ſouterrai-
„ nes, y a-t-il du bon ſens à ſuppo-
„ ſer qu'on me laiſſeroit faire, & que
„ les gens qui diſpoſent de moi ſouf-
„ friroient que j'inſtruiſiſſe le public
„ de leurs manœuvres & de mon ſort?
„ A qui m'adreſſerois-je pour me faire
„ imprimer qui ne fût un de leurs
„ émiſſaires ou qui ne le devînt auſſi-
„ tôt? M'ont-ils laiſſé quelqu'un à qui
„ je puſſe me confier? Ne ſait-on pas
„ tous les jours, à toutes les heures
„ à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit, &
„ doutez-vous que depuis nos entre-
„ vues vous-même ne ſoyez auſſi ſur-
„ veillé que moi? Quelqu'un peut-il
„ ne pas voir qu'inveſti de toutes
„ parts, gardé à vue comme je le
„ ſuis, il m'eſt impoſſible de faire

„ entendre nulle part la voix de la juſtice & de la vérité? Si l'on paroiſſoit m'en laiſſer le moyen, ce ſeroit „ un piége. Quand j'aurois dit *blanc* „ on me feroit dire *noir* ſans même „ que j'en ſuſſe rien (4), & puiſqu'on „ falſifie tout ouvertement mes anciens écrits qui ſont dans les mains „ de tout le monde, manqueroit-on „ de falſifier ceux qui n'auroient point „ encore paru, & dont rien ne pourroit conſtater la falſification, puiſque mes proteſtations ſont comptées „ pour rien? Eh Monſieur, pouvez-vous ne pas voir que le grand, le „ ſeul crime qu'ils redoutent de moi, „ crime affreux dont l'effroi les tient „ dans des tranſes continuelles, eſt ma „ juſtification?

„ Faire des livres pour ſubſiſter eût „ été me mettre dans la dépendance „ du public. Il eût été dès-lors queſtion, non d'inſtruire & de corriger, „ mais de plaire & de réuſſir. Cela ne

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, ſi ſon exiſtence eſt connue du public & qu'il tombe entre les mains de ces Meſſieurs, ce qui paroît naturellement inévitable.

„ pouvoit plus ſe faire en ſuivant la „ route que j'avois priſe ; les tems „ étoient trop changés & le public „ avoit trop changé pour moi. Quand „ je publiai mes premiers écrits, en- „ core livré à lui-même, il n'avoit „ point en total adopté de ſecte & „ pouvoit écouter la voix de la vérité „ & de la raiſon. Mais aujourd'hui „ ſubjugué tout entier, il ne penſe „ plus, il ne raiſonne plus, il n'eſt „ plus rien par lui-même, & ne ſuit „ plus que les impreſſions que lui don- „ nent ſes guides. L'unique doctrine „ qu'il peut goûter déſormais eſt celle „ qui met ſes paſſions à leur aiſe, & „ couvre d'un vernis de ſageſſe le dé- „ réglement de ſes mœurs. Il ne reſte „ plus qu'une route pour quiconque „ aſpire à lui plaire. C'eſt de ſuivre à „ la piſte les brillans auteurs de ce „ ſiecle, & de prêcher comme eux „ dans une morale hypocrite, l'amour „ des vertus & la haine du vice, „ mais après avoir commencé par pro- „ noncer comme eux que tout cela „ ſont des mots vides de ſens, faits „ pour amuſer le peuple, qu'il n'y a „ ni vice ni vertu dans le cœur de „ l'homme, puiſqu'il n'y a ni liberté

„ dans sa volonté, ni moralité dans
„ ses actions, que tout jusqu'à cette
„ volonté même est l'ouvrage d'une
„ aveugle nécessité, qu'enfin la cons-
„ cience & les remords ne sont que
„ préjugés & chimeres, puisqu'on ne
„ peut, ni s'applaudir d'une bonne ac-
„ tion qu'on a été forcé de faire, ni
„ se reprocher un crime dont on n'a
„ pas eu le pouvoir de s'abstenir (5).
„ Et quelle chaleur, quelle véhémen-
„ ce, quel ton de persuasion & de vé-
„ rité pourrois-je mettre, quand je le
„ voudrois, dans ces cruelles doctri-
„ nes qui, flattant les heureux & les
„ riches, accablent les infortunés &
„ les pauvres, en ôtant aux uns tout
„ frein, toute crainte, toute retenue,
„ aux autres toute espérance, toute
„ consolation; & comment enfin les
„ accorderois-je avec mes propres
„ écrits pleins de la réfutation de tous

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enfeigné & publié jusqu'ici, sans qu'on ait songé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réservée au *Systême impie de la Religion naturelle*. A présent c'est à J. J. qu'ils font dire tout cela; eux se taisent, ou crient à l'impie, & le public avec eux. *Risum teneatis, amici!*

„ ces ſophiſmes? Non, j'ai dit ce que
„ je ſavois, ce que je croyois du moins
„ être vrai, bon, conſolant, utile.
„ J'en ai dit aſſez pour qui voudra
„ m'écouter en ſincérité de cœur, &
„ beaucoup trop pour le ſiecle où j'ai
„ eu le malheur de vivre. Ce que je
„ dirois de plus ne feroit aucun effet,
„ & je le dirois mal, n'étant animé ni
„ par l'eſpoir du ſuccès comme les au-
„ teurs à la mode, ni comme autre-
„ fois par cette hauteur de courage
„ qui met au-deſſus, & qu'inſpire le
„ ſeul amour de la vérité ſans mélange
„ d'aucun intérêt perſonnel „.

Voyant l'indignation dont il s'enflammoit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres & de brochures qu'on lui fait barbouiller & publier tous les jours avec autant de ſecret que de bon ſens. Par quelle inconcevable bêtiſe pourroit-il eſpérer, ſurveillé comme il eſt, de pouvoir garder un ſeul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de ſe défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance auſſi ſtupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ſes manuſcrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte con-

fiance, eſt-il croyable qu'il ne s'en ſerviroit, dans la poſition terrible où il eſt, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penſer que ſe voyant ainſi journellement découvert, il ne laiſſât pas d'aller toujours ſon train avec le même myſtere, avec le même ſecret ſi bien gardé, ſoit en continuant de ſe confier aux mêmes traîtres, ſoit en choiſiſſant de nouveaux confidens tout auſſi fidelles?

J'entends inſiſter. Pourquoi ſans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choiſir au moins pour reſſource quelque talent plus honorable ou plus lucratif? Au lieu de copier de la muſique, s'il étoit vrai qu'il la ſût, que n'en faiſoit-il ou que ne l'enſeignoit-il? S'il ne la ſavoit pas, il avoit ou paſſoit pour avoir d'autres connoiſſances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que ſais-je moi! Tout, puiſqu'on a tant de facilités à Paris

(6) Aujourd'hui ce ſont des livres en forme: mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aiſé de prévoir.

pour enſeigner ce qu'on ne ſait pas ſoi-même ; les plus médiocres talens valoient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il poſſédoit mal & dont il tiroit ſi peu de profit, même en taxant ſi haut ſon ouvrage. Il ne ſe fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de muſique lui débiter ſon amphigouri, ni des valets inſolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les ſentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu ſi ſouvent le ſalaire de ſon travail, ne ſe fût point fait mépriſer du peuple & traiter de juif par le philoſophe D***. pour ce travail même. Tous ces profits meſquins ſont mépriſés des grandes ames. L'illuſtre D * * *. qui ne ſouille point ſes mains d'un travail mercenaire & dédaigne les petits gains uſuriers, eſt aux yeux de l'Europe entiere un ſage auſſi vertueux que déſintéreſſé ; & le copiſte J. J. prenant dix ſols par page de ſon travail pour s'aider à vivre, eſt un juif que ſon avidité fait univerſellement mépriſer. Mais en dépit de ſon âpreté, la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre, & je ne vois point que

les ufures du juif J. J. l'ayent rendu fort riche, ni que le défintéreffement du philofophe D*** l'ait appauvri. Eh comment peut-on ne pas fentir que fi J. J. eût pris cette occupation de copier de la mufique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué pour ôter cette arme à fes ennemis & fe faire un mérite de fon métier, de le faire au prix des autres, ou même au-deffous ?

LE FRANÇOIS.

L'avidité ne raifonne pas toujours bien.

FIN du troifieme Volume.





